

https://dspace.org/

Le probleme du fascisme dans l'oeuvre litteraire de Drieu la Rochelle

Gallez, Pascal

1983

http://hdl.handle.net/10539/17288

Gallez, Pascal (1983) Le probleme du fascisme dans l'oeuvre litteraire de Drieu la Rochelle, University of Witwatersrand, Johannesburg, http://wiredspace.wits.ac.za/handle/10539/17288>

Downloaded from a DSpace repository. https://dspace.org/

fait de lui, surtout si elle conforte l'image négative qu'il cultive à son propos... Il faut néanmoins noter que cet Autre est un homme qui - la chose est sensible dans les pages qui précèdent cette rencontre entre Gilles et M. Falkenberg - tient une importance non négligeable dans l'estime de Gilles. Celui-ci, par ailleurs, jouera ses cartes d'une manière très proche de celles d'Urcel. Ayant accepté à l'instant le jugement peu flatteur de M. Falkenberg, il contre son argument en le continuant et marque le point, bénéficiant dès lors, sur le plan intellectuel seulement, de l'estime du père de Myriam. La reconnaissance a eu lieu, donc, mais hélàs à un niveau qui n'est pas nécessairement celui que Gilles souhaitait atteindre.

Il faut enfin noter le ton de voix nouveau que Gilles prend en face de M. Falkenberg, ton remarqué dès le premier instant par Myriam.

> Sans doute, approuva-t-il, avec cette nouvelle voix posée qu'elle ne lui connaissait pas et qui la déconcertait *(60).

Une autre personne amène Gilles à prendre une autre attitude. Mais cette nouvelle attitude est-elle là parce qu'il s'agit d'une autre personne, ou parce qu'il s'agit de M. Falkenberg, le père de Myriam ?

Myriam, elle, n'avait pas le droit d'admirer Gilles, pas le droit de le connaître. Pire peut-être, Myriam n'a le droit de fréquenter Gilles que parce qu'elle ne le connaît pas, parce qu'elle ne peut le connaître, surtout parce que Gilles refuse de se laisser connaître par elle alors qu'à son père est donné le droit de juger, de classer immédiatement. Dans ce cas, Gilles semble être presqu'heureux d'être classé de manière instantanée, même si c'est en mal, par quelqu'un qui n'est pas Myriam. A la différence de Myriam, M. Falkenberg reçoit dès l'abord le droit de mépriser celui qui, à son avis, guigne la dot de sa fille. Il semble donc bien que le séducteur, Gilles dans ce cas, prenne une attitude différente selon la personne à laquelle il est confronté. Mais cela a-t-il à faire avec le sexe du juge ?

La séduction semble en fait modulée en deux directions différentes, selon la personne à laquelle elle s'adresse. La première direction - celle où le héros acceptait de se mettre à nu, de se

dévoiler, et en même temps celle où l'on peut voir apparaître le "phénomène caméléon" - semble être orientée avant tout vers les hommes ; mais il y a [illegible] Finette aussi bien que Marc Brancion ou que M. Falkenberg. Le héros Gille était même à l'égard de Finette d'un exhibitionisme jamais atteint ailleurs dans les romans de Drieu. C'est qu'en fait, la division ne s'établit pas sur la frontière de la différence de sexe mais plutôt sur une barricade sexuelle. Il y a ceux avec lesquels le héros n'aura jamais de relations sexuelles - et, à ceux-là, il peut tout dire, y compris ce qu'il ne pense pas, s'il le souhaite - et celles avec lesquelles une relation sexuelle est probable ou possible - et à celles-là, le héros ne dit rien. C'est déjà bien assez sans doute de se mettre à nu physiquement. Or Finette, dans l'esprit de Gille, est bien destinée à faire partie du premier groupe, après l'échec cuisant d'une première tentative sexuelle avec elle.

La deuxième direction, quant à elle, est infiniment plus complexe : la séduction s'opère sans que la volonté du séducteur soit sollicitée, et amène à une position extrêmement ambiguë de celui-ci à l'égard de l'objet conquis, de l'objet qu'il a accepté - à la différence des membres du Domaine du Salut qui possèdent l'égoïsme suffisant pour s'interdire ce genre de chose. Intéressons-nous d'abord au premier groupe et à l'attitude du héros drieusien séducteur volontaire à son égard.

L'Appel aux Elus.

L'image que le héros drieusien ressortissant de la Chute se fait de lui-même est très loin d'être positive. Aussi est-il prêt à admirer toute personne qui lui donnera l'impression d'avoir abouti dans la quête qu'il fait de son côté, et d'y avoir abouti dans la bonne direction. Plus largement, le héros sera prêt à admirer toute personne lui donnant l'impression de ne pas vivre son problème, toute personne qui, dès lors, lui semblera supérieure car ayant, pense-t-il, dépassé son stade. Cette admiration à l'égard de ceux que le héros considère de ce fait comme des élus est bien évidemment mal placée.

Ne prenons comme exemple à ce propos que le cas de Finette. Peut-on penser à son propos qu'elle fait partie des élus ? La chose est douteuse. En effet, elle fait d'abord partie des femmes, de ce

groupe dont Gille, le heros du roman L'homme couvert de femmes, se couvre... Elle ne peut d'abord être vue que de cette manière : ainsi la voit Gille, ainsi la présente Drieu.

Songeons en effet à cette remarque que Dricu fait faire à Finette dans les toutes premières lignes du roman. Parlant de Gille, la première définition qu'elle en donne est la suivante :

> Il a un corps convenable et une frimousse qui peut être attrayante pour certaines *(61).

Cette remarque que l'auteur met dans la bouche de Finette indique bien qu'elle est d'abord corps, sexe, sexe intéressé par Gille avant tout pour ce qui est, chez lui, sexe. Elle fait donc partie - et ceci, de son propre aveu - de celles avec lesquelles on (et dans ce "on", Gille est intégré) peut avoir des relations sexuelles. Plus encore, par cette réflexion de Finette, l'auteur fait entendre au lecteur qu'elle n'est aucunement une élue, ayant surmonté la passe dans laquelle le héros drieusien se trouve, ayant trouvé le Salut selon Drieu.

Elle reste au contraire profondément enfoncée dans le domaine de La Chute, en ayant d'ailleurs fait sa destination finale selon toute probabilité. C'est ainsi que Gille la perçoit, la chose est sensible. Il la voit d'abord - jusqu'au moment de l'échec sexuel qu'il connaît avec elle - comme un corps, comme une ressortissante du domaine sexuel :

> Les regards de Gille erraient autour des trois femmes. Ils revenaient plus souvent près de Finette, mais ils n'abandonnaient pas les deux autres. *(62).

On peut le voir dans ce court extrait que nous citons : Finette n'est de prime abord, qu'une unité du "cheptel" envisageable aux yeux du héros. Elle est chair, sexe peut-être abordable. Cette impression sera accentuée, page après page, par le comportement de Gille à l'égard des femmes de la maison, tout autant que par l'attitude que, dès le premier instant, Gille et Finette prennent l'un en face de l'autre, par les caractères que chacun remarque chez celui - celle - qui est déjà le presque partenaire amoureux - ou plutôt sexuel.

Ainsi, dès la première nuit, Gille passe quelques moments fort intimes avec Molly, l'une des amies de la maîtresse de maison, ce qui ne l'empêche aucunement de garder à l'oeil Finette, alors qu'il papillonne "d'une femme l'autre": Molly, puis Françoise...

De son côté, nous l'avons vu, Finette s'intéresse à Gille d'abord comme à un corps. Elle s'amuse de le voir aller de femme en femme, allant même jusqu'à lui proposer une pâture *(63), mais elle se laisse regarder et courtiser sans déplaisir par Gille, prête, malgré la chasteté qu'elle présente, à le prendre. Ainsi que Drieu le présente, elle fait de Gille une analyse purement charnelle qui ne doit être chez elle un fait exceptionnel.

> Le garçon se modelait selon une maxime à laquelle elle revenait souvent (souligné par nous. P.G.) : "rien à espérer, tout à prendre *(64).

Certes, Gille veut Finette ; mais celle-ci est tout à fait disposée à se laisser faire, et même plus que cela quand on sait la très grande timidité de Gille à son égard. Elle se révèle à la longue être un personnage extrêmement hédoniste, préoccupée avant tout - nous avons pu le voir lors de la citation précédente - par les plaisirs, du corps notamment. Peut-on dès lors penser que, dans la vision de Drieu, Finette soit une élue ? Peut-on croire qu'elle soit une ressortissante du domaine du Salut ? La chose serait peu crédible. Nous avons à faire à une jeune femme qui pense argent et sexe, qui semble bien s'opposer au héros du Salut tel qu'on le voit chez Drieu. Comme nous pourrons le développer plus loin, le ressortissant du Salut ne vit sans doute pas à l'égard des choses du sexe et de l'argent une vie monacale, mais il les voit d'une manière fort détachée. Ceci n'est aucunement le cas de Finette. Ainsi ne peut-on la considérer sans doute comme une élue, comme un membre du domaine du Salut.

Et pourtant, Gille, se confiant comme il le fait à elle, lui donne ce statut. Nous pourrions, sans craindre de faire erreur, comparer ce don, cette mise à nu qu'il fait de lui, à celui qu'Alain fait envers Marc Brancion, dans le Feu follet. Et Marc Brancion, nous le verrons, peut être, lui, considéré comme un ressortissant du Salut.

Dès lors, pourquoi Gille se confie-t-il à une femme dont il doit pertinement savoi. qu'elle n'est aucunement partie des élus, elle qui, ainsi que le signale Drieu...

> ...était condamnée (c'est nous qui soulignons. P.G.) à ne donner d'importance qu'aux plaisirs physiques *(65).

...et qui, nécessairement, doit être, ne serait-ce que faiblement, perçue pour ce qu'elle est par Gille ? Rien dans le roman ne l'explique, aussi pourrions-nous nous livrer au jeu traditionnel des hypothèses. Le danger d'errement inhérent à ce "jeu" existe sans nul doute, mais une étude de comparaison est-elle possible, à propos de ce besoin qui prend Gille de se confier à de faux élus ? Nous ne voyons pas d'autres exemples plus développés de ce fait... Yves essaye d'une manière bien fugace de se confier - lors du règlement de comptes dont nous avons parlé - à sa mère. Peine perdue ; autant essayer de parler à un mur. Gilles, de son côté, essaye aussi sans grande envie de le faire, de se découvrir à Myriam. Mais à peine a-t-il commencé une "confession" qu'il se retire du jeu et détourne le sujet. D'un autre côté, nous voyons bien entendu Yves se confier à Geneviève, dans Rêveuse Bourgeoisie ; mais Geneviève est alors encore ressortissante de l'Eden gris et, ainsi que nous le verrons, elle fait partie des "élus". Nous voyons aussi Alain se confier à Marc Brancion - d'une manière bien étrange, il est vrai - dont on peut penser qu'il fait lui aussi partie des élus. Dans Gilles le héros du roman entend plusieurs confessions ou, pour le moins, accepte d'être le réceptacle plus ou moins attentif à certains épanchements. Il parle aussi, mais il ne se confie que rarement et brièvement.

Dès lors il nous faut sans doute, quand nous nous intéressons au "pourquoi" de l'épanchement du héros à l'égard d'une protagoniste telle que Finette, visiblement installée dans le domaine de la Chute, nous prêter au jeu de l'hypothèse, en essayant de le rendre aussi peu hasardeux que possible.

Mais pourquoi Finette ?

Nous pouvons donc voir, dans l'oeuvre de Drieu, des héros se confier, essayer de dire l'essentiel, à des personnes qui ne le méritent pas. Nous parlions d'Yves à l'égard de sa mère, de Gilles à l'égard de

Myriam et, de manière à peine plus étendue, de Gille à l'égard de Finette. Dans ce dernier cas, une chose est notable: la confession ira son chemin jusqu'au bout - si le bout de la confession est bien celui que Gille donne - mais seulement parce qu'elle est écrite. Pour le reste, le début de cette confession, c'est-à-dire, la partie parlée de cette confession, s'engage vite dans les méandres habituels à ce genre de situation.

Le début de confidence de Gille est provoqué par son échec sexuel *(66) avec Finette. Immédiatement, Finette réagit par une gentillesse qui est très loin de faire l'affaire de Gille... et qui empêche de manière absolue la confession *(67).

> Mon cher Gille, vous êtes fatigué. Reposez-vous. (...).
> -Voici que maintenant la fatigue explique tout, ricana Gille *(68).

Tout ce que Gille avait essayé de dire à Finette est noyé dans la guimauve d'une gentillesse déplacée et les amorces de confidence qu'il place sitôt l'échec consommé vont toutes s'éteindre. Tous les thèmes que l'on retrouve un peu plus tard dans la confession écrite sont déjà présents dans le dialogue. Tous ces thèmes que le héros pense - à tort ou à raison, nous essayerons plus loin de démêler ce point - essentiels à dire. Et rien [illegible] partie à cause de l'attitude de Finette, ne peut être finalement dit.

Quand la première tentative de confession se termine, Gille sait - ou pour le moins, sent très fortement - que Finette n'est pas le récepteur idéal qu'il cherche, pas plus que Luc, le frère de Finette, ne l'est.

> Il parla d'autre chose. Décidément, il ne pouvait se livrer à Finette, d'aucune manière ; il voyait entre elle et lui dans une agitation hystérique le fantôme du cynisme qui d'une main griffait cette femme au visage, et de l'autre le tenait toujours à égale distance d'elle, ni près ni loin. Il savait bien qu'il jouait la comédie (...). *(69).

Et pourtant, Gille va donner le soir même à Finette quelques pages dans lesquelles il a écrit ce qu'il pense être l'essentiel de sa

confession, l'essentiel de son personnage, alors même qu'il sait l'inutilité de ce geste à l'égard de Finette. Pourquoi ?

Tout repose sans nul doute sur l'image que Gille se fait d'elle - et sur l'image parfois ambiguë que Finette présente d'elle-même... Finette est la protagoniste du roman qui se découvre le moins, qui ne dit d'elle-même - et ne montre d'elle-même - que le très peu qu'elle veut bien laisser savoir *(70), ce qui lui laisse, malgré tout ce que Gille peut percevoir et comprendre à son propos, un "flou" qui peut toujours être flatteur. C'est sur ce très léger espoir donné par le flou que Gille table. Finette parvient peut-être, grâce à l'égoïsme qu'elle manifeste, par le fait qu'elle ne se livre pas, à donner dans son opacité l'espoir de l'équilibre. Car en fait, c'est Drieu qui nous dévoile le vrai aspect de Finette, Drieu plus encore que Gille. Peut-être Finette est-elle bien aux yeux du héros ressortissante du domaine de la Chute, mais peut-être l'inverse est-il vrai, même si cette seconde partie de l'alternative se révèle peu crédible.

L'Appel aux Elus ?

Il nous faut reconnaître qu'aucune des raisons que nous venons de donner pour tenter d'expliquer cette confession de Gille à Finette ne tient l'analyse. Gille sait de manière sûre qui est Finette. Il sait qu'elle n'est pas une ressortissante du domaine du Salut.

Dès lors, pourquoi lui parle-t-il néanmoins ? Ne nous sommes-nous pas trompés en parlant d'un "appel aux élus" fait par les ressortissants de la Chute ? L'incident Finette est-il un "accident", ou participe-t-il à un courant plus large qu'on aurait pu le penser de prime abord ? Pour poser la question de manière plus générale : y a-t-il un appel aux élus de la part des héros ressortissants de la Chute, dans l'oeuvre de Drieu la Rochelle ?

Peut-être, pour répondre à cette question, est-il bon de nous intéresser à nouveau au comportement de certains Gille et à celui d'Alain, le héros du Feu follet. Nous avions tenté une première analyse de celui-ci et d'Urcel à propos de la problématique de la séduction. Rappelons à ce propos ce qui est sans doute la phrase maîtresse de la définition du héros séducteur drieusien :

Mais, pour se défendre et attaquer, il n'avait jamais imaginé autre chose que de plaire *(53).

Nous avions d'autre part pu prétendre de manière assurée que le héros drieusien était tout entier tourné vers la séduction, le moyen qui lui semblait le plus sûr de se faire reconnaître pour ce qu'il croyait être. Mais nous le voyons alors séduire des personnes qui étaient - pour le dire grossièrement - à son niveau. Urcel s'essayait à convaincre un Alain qu'il savait - le simple fait de le voir révélait la chose - retourné à la drogue. De ce fait, son semblant d'échec séducteur n'empêchait aucunement qu'Alain restât un drogué. Le seul problème de taille était alors que Urcel n'avait pas trouvé de confortement de son état chez Alain.

Ne peut-on pas penser que le même processus, peut-être plus physique encore qu'intellectuel, prend place dans cette relation - établie par l'échec sexuel - entre Finette et Gille ? Pour être plus précis, ne peut-on penser que Gille s'adresse à Finette et se confie à elle non pas parce qu'elle pourrait être ressortissante du Salut, et qu'il lui faut dès lors prendre le risque de parler, mais bien parce qu'elle est, de manière absolument certaine, ressortissante de la Chute ? Bien des éléments font pencher la balance en faveur de cette hypothèse qui, dès lors, éclaire tout le comportement d'un Gille d'une lumière bien différente de celle que l'on pouvait croire la bonne, dans un premier temps. Gille ne veut pas expliquer la position d'un ressortissant de la Chute à une personne qui a atteint le Salut ; il veut, en parlant à Finette, ressortissante de la Chute comme lui, être conforté dans cet enfer. Dès lors, consciemment, volontairement, Gille mise sur le mauvais cheval.

Car en effet, que Gille soit en enfer - en compagnie d'ailleurs, de nombreux héros drieusiens - la chose est indubitable. Qu'il ne sache comment en sortir, la chose est tout aussi claire. Dès lors quelle possibilité lui reste-t-il, sinon celle, à défaut d'échapper, de s'y sentir heureux, de croire ou de faire croire qu'il y est heureux ? Pour cela, la seule attitude possible est bien celle qu'il prend : il lui faut être en contact permanent , et, disons, intime, avec ses **alter ego**, avec ses compagnons de chute. Plus encore, il lui faut se prouver

à leur contact que l'on ne peut sortir du domaine de la Chute, qu'il n'y a pas de sortie possible de ce domaine, que cela lui plaise ou non. Et pourtant, cette idée, ce monde, lui déplaisent souverainement. On le voit bien quand, à la dernière page du roman, il quitte la maison de Finette. Ainsi que l'écrit alors Drieu :

> Sur la route, il eut horreur de sa solitude. Il la sentait comme sa paresse. *(71).

Nous avons donc deux grandes tendances chez le héros drieusien : la volonté de "s'en sortir", d'échapper pour le mieux à la situation déplaisante de la Chute, et son contraire, la volonté de s'installer aussi bien que possible dans le monde infernal, cette dernière tendance étant aussi la plus observable dans l'esprit des protagonistes de la Chute.

Nous avions dit que les deux moyens les plus efficaces de se conforter dans le monde infernal était le contact permanent entre les déchus et le discours permanent de représentation de la Chute comme point final - enviable dans certains cas - de l'évolution humaine. Reprenons, pour l'exemple, Urcel dont le discours est à ce sujet archétypal. Ainsi que nous l'avions vu, Urcel parlait pour séduire, mais plus encore pour se rassurer en prouvant la justesse de ses vues, la perfection de sa place. Un déchu parlait à un autre déchu - Alain vient de se relancer dans le monde de la drogue - afin de lui prouver et de se prouver qu'il est - qu'ils sont - à l'endroit nécessaire, à l'aboutissement merveilleux du parcours humain :

> -(...). Mais nous n'avions pas attendu la drogue pour jeter à la limite de la vie et de la mort.
> Ce nous (souligné par l'auteur), qui brusquait la complicité et simulait l'égalité... *(72)

Alain remettra fort sèchement à sa place cet Urcel qui veut se croire surhomme parce que drogué, et l'autre en restera pour ses frais.

Plus complexe est l'attitude de Gille, dans L'homme couvert de femmes. Plus complexe parce qu'il veut, d'une part, échapper à la Chute, et il sait qu'en s'adressant à Finette, il ne choisit pas le bon

chemin ; parce qu'il veut, d'autre part, se conforter dans le monde de la Chute... Nous voyons une fois encore que l'écrivain Drieu, à la différence de tant d'écrivains "à thèse", ne veut pas s'intéresser à des "types", mais à des personnages réels. Dès lors, le piège dans lequel Gille se débat, piège qu'il a construit lui-même, - quoique la chose soit peut-être, mais nous en doutons, hors de sa conscience - semble bien difficile à entrouvrir. Ne voyant aucune possibilité de s'échapper, Gille se doit de faire "comme si" : il essaie donc de ces confidences aux faux élus qu'il se crée, tout en sachant que ces élus, telle Finette, ne sont qu'une création de ses rêves, qu'ils n'ont aucune valeur, qu'ils sont, comme lui, des lépreux, des déchus, bien plus gravement atteints que lui sans doute puisqu'ils sont heureux dans leur déchéance, ce qui n'est pas son cas. Pour le héros drieusien, le bonheur dans la déchéance n'existe pas, même s'il essaie de se conforter dans cette déchéance. Dès lors, toujours à la recherche de l'élu qui pourra le sauver, ou plutôt du déchu qui lui montrera qu'il est, Gille, dans la bonne voie. Incapable de créer personnellement son salut, se trompant immanquablement, volontairement sans doute, ou se croyant immanquablement trompé, il ne peut trouver un salut provisoire que dans la fuite génératrice d'espoir pour un lendemain qui le fera tout autant déchanter que l'aujourd'hui -et c'est la kyrielle des Gille- ou dans le suicide -et c'est Alain.

Gille, ou Alain, savent choisir ceux qui ne peuvent en aucun cas les aider, ceux qui, comme l'Agnès de Rêveuse Bourgeoisie se sont profondément enfoncés dans une Chute dont ils ne veulent à aucun prix sortir, dans laquelle il ne leur déplairait pas - songeons à Urcel - d'entraîner ceux qui n'en sont pas. Aussi, ces "pulsions salvatrices" les amènent-elles, comme nous le voyons à la fin du roman L'homme couvert de femmes à ce qui n'est pas réellement une fuite mais plutôt au départ vers une nouvelle quête à l'élu qui les sauvera, au déchu qui les confortera en enfer. Mais encore leur faut-il trouver ce salvateur...

Le Séducteur malgré lui.

Il existe dans l'oeuvre de Drieu, nous l'avons dit précédemment, deux sortes de séduction. La séduction pouvait avoir lieu d'une manière intrinsèque - le séducteur attirait tout naturellement, de par l'aura qui émanait de lui - ou d'une manière extrinsèque, - c'est-à-dire qu'elle

avait lieu pour des raisons extérieures à la personnalité de celle, et non de celui, qui attirait. Dès lors, les séducteurs possédaient eux aussi deux images possibles : voyant devant eux un objet de désir réel ou supposé, ils faisaient l'effort de la séduction à l'égard de cet objet, de cette personne. Ces personnages pourtant quelquefois séducteurs, disons, nés, manquaient de manière presque systématique leur essai, nous venons de le voir. Il y avait d'autre part, ceux qui, séducteurs intrinsèques ou extrinsèques, attiraient sans nécessairement le vouloir. Selon les cas, selon qu'ils étaient membres de la Chute ou du Salut, ils répondaient favorablement ou non à la demande qui leur était adressée de par leur attirance. Le refus a lieu tôt ou tard dans le cas du séducteur intrinsèque, membre de la Chute. L'acceptation est systématique dans l'autre cas. La réponse négative la plus nette et la plus sèche d'un séducteur ne voulant à aucun prix de l'hommage que lui offre une de ses conquêtes a lieu dans la scène que nous avons évoquée, qui a lieu entre Marc Brancion et Alain. Une autre scène tout aussi cruelle mais rendue de manière moins atroce par l'auteur est celle que nous avons évoquée aussi, qui a lieu entre une jeune fille du Monde, Marianne, et le héros de la nouvelle l'Intermède romain. Marianne, amoureuse du héros, s'effondre littéralement sur ses genoux, lui faisant dès lors une demande des plus explicites. La réponse du héros, rappelons-le, était :

Je cours encore. Ou plutôt je ne cours plus. *(73).

Peut-on imaginer une manière plus lapidaire de souligner le refus absolu du héros à jouer le rôle de béquille, à être celui dont quelqu'un dépend, à séduire même ? Une scène aussi dure ne se répète néanmoins pas dans l'oeuvre de Drieu. L'éloignement ou le rejet de la victime du séducteur involontaire prendra une forme plus feutrée, plus glaciale *(74). Nous pouvons songer à ce propos aux multiples Gille(s), héros de nouvelles et de romans, à Alain, à l'égard de Dorothy son épouse, à Camille Le Pesnel... Tous ces séducteurs sont frères, ou, pour le moins, cousins sans grandes différences de traits dans leur complexité de caractère.

Camille et Gilles montrent bien le problème essentiel du séducteur déchu que nous avons appelé intrinsèque. L'un et l'autre ne

sont intéressés en Agnès et Myriam respectivement, ne les remarquent même, que parce que celles-ci s'intéressent à eux. Un Camille ne songera à Agnès, ne remarquera son existence que parce que celle-ci s'impose d'une manière réellement brutale à son esprit lors des fameuses crises de jalousie qu'elle manifeste avec tant de violence. Car de prime abord, le séducteur ne s'intéresse que très peu à celle qui le désire. Séducteur malgré lui dans certains cas, il ne possède pas un intérêt suffisamment puissant à le pousser dans une relation exclusive avec un autre être, - masculin, dans le cas d'un Alain à l'égard de Marc Brancion - ou féminin - dans la plupart des autres cas. Une seule chose peut l'amener à accepter, momentanément, le fait établi de la relation, et à l'accepter, sans plus : c'est l'argent.

C'est que le séducteur malgré lui ne cherche aucunement la chose, la chose est entendue dans son étiquette, à séduire. Mais, membre de la Chute, il accepte de répondre à l'appel que cette séduction signale. Au mieux, le héros séducteur notera sans acrimonie la présence de l'objet amoureux : songeons à ce propos à Blaquans, le héros de Blèche qui, quand il parle de sa femme Marie-Laure, n'en dit que du bien. Il faut dire que Marie-Laure est littéralement expulsée de sa vie, comme du roman, tant il en parle peu, expédiées les premières pages du roman. Outre ce silence mortel à son égard, on peut noter une expulsion géographique. Blaquans partage sa vie entre de rares instants passés au foyer familial et...

> ...l'unique chambre où, rue Chanoinesse, je passe dans la retraite la plus grande partie de ma vie *(75).

Le fait que le héros possède de plus une maîtresse aussi rapidement évoquée que son épouse, dans le premier chapitre, ajoute peu à l'indifférence palpable de Blaquans pour une femme qui, pourtant, fait tout pour lui.

Plus nettement soulignée, est l'attitude parfaitement indifférente de Camille à l'égard de l'épouse à laquelle il s'est laissé enchaîner sans y prendre aucun intérêt, sinon le temps de quelques minutes, lors du repas de rencontre Le Pesnel/Ligneul à Paris. Camille reprend très vite son statut de bel indifférent à l'égard d'Agnès et ne l'abandonnera plus jamais. Camille n'aime et n'aimera jamais Agnès.

> A peine avait-elle été seule avec Camille, dans le train, en route pour ce terrible voyage de noces pour l'Algérie, qu'elle avait deviné ce que jusque là elle n'avait pas le moins du monde pressenti. Il la regardait si peu, il l'embrassait si peu ; il regardait ailleurs, sa bouche flottait ailleurs. (...). Elle avait souffert de l'indifférence de Camille.*(76).

Agnès a encore la lucidité de noter cette indifférence, ce manque d'amour de Camille à son égard. Est-ce un avantage pour elle ? Nous n'osons nous prononcer à ce propos. Peut-être pourrions - nous le considérer comme tel quand on compare cette lucidité qui lui fait comprendre - de manière épisodique seulement, hélàs - le drame qu'elle vit à l'ignorance dans laquelle se débat une Myriam qui souffre de l'indifférence de Gilles sans avoir pu admettre cette indifférence, sans avoir pu la comprendre *(77) et qui, à chaque parole moins désagréable, voire plaisante de Gilles, reprend confiance...

> Le regard aiguisé de Myriam s'émoussa. Il était allé au devant de son inquiétude ; il ne fallait pas plus à Myriam que cette mince preuve de sympathie (souligné par nous. P.G.) *(78)

Quand on sait que cette mince preuve de sympathie à laquelle Drieu fait allusion est une phrase que Gilles espère inaugurale au discours de la rupture, on voit sans peine le ridicule et le dramatique de la situation. C'est que Gilles, à la différence de Camille, se sent une responsabilité à l'égard de celle qui deviendra sa femme. Il sait que l'amour de Myriam, amour qu'il subit, repose sur un malentendu créé par lui, par son attitude trop "ouverte" envers elle. Il sait aussi qu'il ne peut lui apporter le bonheur, ne serait-ce que parce qu'il papillonne de fleur en fleur, de femme en femme et, bien plus que de femme en femme, de corps en corps. Et il ne lui est pas difficile de savoir qu'un mariage tuerai Myriam de jalousie. Or, Gilles ne veut pas répéter l'histoire de Camille et d'Agnès. Et pourtant, ce mariage qui ne lui sourit guère, il le fera.

On peut à bon droit chercher les raisons pour lesquelles ce mariage a lieu, malgré toutes les bonnes raisons qui le rendent peu crédible. Le héros séducteur a-t-il brusquement changé d'avis ? De nouveaux éléments ont-ils éclairé d'un autre jour cette possibilité

matrimoniale ? Ou encore, le séducteur a-t-il accepté une situation devenue de fait, refusant dès lors de nager à contre-courant ? Essayons de démêler les choses dans le cas du séducteur Gilles.

Il est sans nul doute possible de considérer que Gilles a pu changer d'avis à l'égard du mariage et à l'égard de Myriam. Il est clair que le "pays des femmes" - c'est l'expression qui lui vient aux lèvres dès la première page du roman, quand il arrive à Paris - dont il attendait tout à son arrivée de permission se révèle très vite remarquablement déceptif. Quand, avec Bénédict, il parcourt le premier soir les rues et les appartements de Paris, il vit des aventures telles que son image d'un pays de femmes référant à l'Eden perd bien de son lustre. Aussi pourrait-on croire, dégoûté par la luxure et le stupre parisiens, assoiffé d'eau fraîche, Gilles courrera droit à la première jeune fille pure qu'il rencontrera afin d'échapper au vice, et qu'il l'aimera. Rien de cela n'arrive. Venant d'un endroit dans lequel il pouvait trouver le Salut - certains récits de La Comédie de Charleroi *(79) en témoignent - il plonge tout simplement en enfer, dans la Chute la plus noire. Et après cette première nuit passée avec Bénédicte et deux femmes, et une autre encore, il le sait - pour l'oublier aussitôt ou, pire, pour s'en accommoder avec plaisir.

Intéressons-nous à ce propos à ces deux passages de Gilles - passages séparés par quelques lignes seulement :

> Quand Gilles se réveilla, il s'étonna de ne pas avoir froid. Il n'était pas au front, il était à Paris. Hélàs ! Le charme de Paris était rompu, il avait la bouche amère et il était dans un lieu maudit *(80).

Ce lieu maudit, nous l'apprenons dans les lignes qui suivent, c'est une maison de tolérance où il repose à côté d'une "femme maudite", ainsi qu'il est écrit, une prostituée.

Il n'empêche que la manière dont sont placés les mots est indicatrice du fait qu'en parlant de "lieu maudit", Drieu place Gilles non seulement dans un bordel mais tout aussi clairement, dans le "pays des femmes", dans la grande Babylone qu'est Paris et aussi dans le domaine de la Chute. Ceci amène-t-il le héros à chercher le bonheur

ailleurs - le bonheur et le Salut nécessairement liés ? On pourrait le croire, à la lecture de certains passages qui suivent la première rencontre de Gilles et de Myriam. Myriam dans son esprit symbolise alors une pureté bien opposée au monstrueux "pays des femmes". Cette pureté qu'il a rencontrée pourrait lui faire sentir qu'il existe un salut par l'amour.

> Il était léger et rempli de l'enthousiasme le plus fin. Il se baignait dans la pureté de cette fille. Plus aucune lourdeur sensuelle. *(81)

Néanmoins, pour en revenir au passage que nous avions cité précédemment, le dégoût qui pourrait mener le héros à un "ailleurs" salvateur se dissipe vite. On peut certes croire que Gilles va s'éloigner du monde de la Chute dans lequel il a plongé, on peut y croire un instant peut-être, tant Drieu, avec un dégoût visible partagé aussi bien par Gilles que par le lecteur, s'étend sur la description olfactive répugnante de la prostituée et de la chambre dans laquelle il repose avec elle. Mais un moment après, Gilles rebascule en enfer, reste dans le domaine de la Chute dont il allait peut-être sortir à l'instant.*(82)

> Il fallait trouver de l'argent (...). Pourquoi lui fallait-il de l'argent ? Pour manger, boire (...). Et surtout pour les femmes. Il voulait des femmes qu'on payât. *(83)

La réponse aux deux premières questions étant ainsi donnée - Gilles ne change aucunement d'avis à l'égard du mariage et si de nouveaux éléments se présentent, ils n'amènent rien - il nous faut nous intéresser à la troisième question que nous posions. Le séducteur n'accepte-t-il pas tout simplement, par paresse peut-être, une situation devenue de fait ? Disons-le dès maintenant : il nous semble que tel est bien le cas.

Plus encore que dans Rêveuse Bourgeoisie nous pouvons noter la chose d'une manière exceptionnellement claire dans le roman Gilles. A la différence du Camille de Rêveuse Bourgeoisie qui se laisse entraîner avec une inconscience parfaite d'absolu dans une aventure matrimoniale où il ne voit qu'un sac à gagner, une aventure matrimoniale dont il parviendra jusqu'au bout à négliger tous les aspects non reliés à la dot *(84), Gilles sait qu'en se liant à Myriam, il épouserait non seulement

un sac, mais aussi un être humain. Rien de cela n'apparaît chez Camille. Le sentiment de l'existence de l'autre lui est totalement inconnu. Ainsi que l'écrit Drieu à son propos :

> Aucun scrupule ne l' (...) empêchait [d'épouser Agnès]. (...). Un scrupule aurait signifié qu'il pouvait se représenter le coeur d'Agnès. *(85).

Il est de fait que dans Rêveuse Bourgeoisie dans la partie du récit qui mène au mariage, le récit n'est pas en face d'un dessin mais plutôt d'une caricature poussée à son extrême. Aussi pourrait-on penser que les choses sont plus claires dans ce roman. Mais Camille, éternel ressortissant de l'Eden - même s'il est le catalyseur autour duquel tout se fait et de défait - incapable d'analyse personnelle, incapable de comprendre la situation, se laisse tout souffler par d'autres protagonistes du drame qui se noue. Nous pouvons néanmoins user du "cas Le Pesnel" pour cette étude, tout en sachant qu'il nous faudra très vite en revenir à Gilles qui, lui, sait qu'en acceptant cette liaison, puis ce mariage avec Myriam, il s'enfonce, et elle avec lui, en enfer, dans la Chute.

Le Mariage du Séducteur malgré lui.

L'enfer - pour l'autre - commence dès la rencontre. Nous avions pu voir Agnès "naître", sortir de l'Eden pour aller au plus profond de la Chute dès qu'elle avait rencontré Camille. Qu'en est-il de Camille ? Essaye-t-il de résister à ce courant qui l'entraîne au mariage ? Aucunement. Chose intéressante, tout est pour lui déterminé par sa position vis-à-vis d'autres personnes qu'Agnès dans les raisons qui lui font accepter ce mariage et ces "autres" vont jusqu'à lui donner des indications sur la manière dont la vie qui en découlera pourrait avoir lieu. Il faut reconnaître que Camille, incapable d'invention, est par contre tout à fait apte à suivre le scénario ainsi proposé. Camille devient, grâce à ses amis et pour la perte d'Agnès, séducteur conscient de devoir l'être. Mais ce ne sera pas suffisant et il faudra les efforts conjugués de l'Abbé Maurois, du vieux Marquis de Sainte Pience et de la grand'tante Mademoiselle Rozel pour amener sans trop d'incidents Camille au mariage avec le sac qu'il convoite *(86). Mais encore faut-il le mettre en disposition de le convoiter ! Et ainsi que

le dit son ami Le Loreur :

-Le mariage fait, il est paré *(87).

Il est de fait que Camille, le mariage fait, sera paré. Personnage de l'Eden pour sa perception des choses, il vivra au plus profond de l'enfer, y entraînant toute sa famille, et y échappant d'une manière presque permanente grâce à une merveilleuse faculté d'oubli *(88) - et aussi grâce à Rose. Avant cela, c'est-à-dire avant le mariage, il se laissera faire douce violence pour aller jusqu'à cette cérémonie qui n'est pour lui que le don d'une somme d'argent.

Le cas de Gilles est plus complexe car Gilles, lui, réfléchit et sait que s'il accepte de prendre le pouvoir que Myriam lui donne sur elle, il prend une responsabilité d'autant plus énorme qu'il ne peut promettre que des larmes - responsabilité d'autant plus énorme aussi parce qu'il est seul à chosir, sans famille pour le pousser ou le retenir sur cette voie, sans famille sur laquelle, plus tard, on pourrait rejeter le blâme d'un mauvais mariage... Bien sûr, il y aura le vieux sage Carentan - au nom évocateur... - qui, pour des raisons à la fois inattendues et attendues *(89), dira à Gilles que ce mariage ne devrait pas se faire ; mais Carentan est loin. Gilles choisira seul, pour le pire.

C'est qu'en effet, Gilles fait malgré tout un choix, à la différence de Camille qui se laisse pousser vers un sac qui l'obsède. Gilles, même s'il accepte la pression, la demande de Myriam, sans trop y résister, vit une situation peu commode, partagé entre l'envie de reprendre sa liberté, l'agacement que sa fiancée lui inspire, la peur de lui faire du mal et l'intérêt que lui procure son argent.

Gilles en effet comprend immédiatement que cette jeune femme, Myriam, signifie pour lui : l'argent. Mais il sait aussi qu'elle n'est pas qu'un coffre-fort à percer, mais aussi une femme, avec sa sensibilité, et cela le touche. C'est aussi cela qui explique la très longue valse-hésitation qui accompagne, du côté de Gilles, tout le trajet qui mène de la première rencontre entre lui et Myriam à la décision du mariage, à la Chute consommée.

Ainsi verrons-nous développés par Gilles et par Drieu tous les arguments en faveur et en défaveur de ce mariage. Les arguments en défaveur l'emportent très nettement dès le début mais, à cause de l'argent, des facilités qu'il apporte, à cause de la peur de faire de la peine à Myriam (quitte à reporter cette peine, rendue mille fois plus pénible par le temps passé, à plus tard), à cause d'une force d'inertie un peu trop faible quand elle est opposée à la volonté de Myriam, ce qui ne devait se faire à aucun prix se fera néanmoins.

Dès l'abord, Gilles entre en plein enfer, entre de plain-pied dans le monde de la Chute. Lors de cette première rencontre dans l'appartement des Falkenberg, Gilles, après son coup d'éclat, *(90) observe Myriam changer son attitude devant lui, sait que quelque chose d'important a lieu, qu'un amour, qu'un appel naît à son égard chez Myriam. La réponse de Gilles à ce moment, est intéressante à noter.

> Il ne pensa plus à l'argent, il fut tout à cette âme exprimée par un visage lumineux.
> Il se renversait vers lui et se donnait à la seconde même, sans la moindre réserve, avec une ingénuité effrayante. (...) Gilles dut concevoir qu'il était soudain maître d'une âme et d'une grande fortune. Il se marierait sans doute avec cette fille. Il était un homme marié. (...)
> -Vous avez une soeur ?
> Si elle avait dit : oui, une fringale d'inconnu aurait rebondi en lui. Mais elle dit : non, et il se trouva beaucoup plus riche. Fille unique. *(91).

Une réponse affirmative à la demande de Myriam est immédiatement mise en place dans l'esprit de Gilles. Néanmoins, ce "oui" du héros va très vite être contrebalancé par un "non", appuyé par mille et une bonnes raisons dont chacune est décisive. La manière dont Myriam s'habille, son très peu d'élégance naturelle, son manque d'aplomb... et le fait qu'elle possède cet argent qui tue dans l'oeuf l'amour que Gilles pourrait lui porter. Aussi, après un état d'extase qui emporte Gilles pendant quelques jours, qui lui fait tout oublier de l'enfer et l'emmène au Salut *(92), les premiers accrocs de l'idylle ont lieu, de par la faute de Myriam, qui s'habille sans élégance, qui est si timide, trop timide, et surtout par la faute de Gilles qui a décidé de tout voir en mal.

> Une fois de plus, Myriam suivit avec effroi le regard de Gilles qui vérifiait l'horreur du lieu, mais son inquiétude était augmentée du fait qu'elle portait une robe nouvelle dont elle craignait qu'elle déplût à Gilles. (...) L'idée de son déplaisir lui était insupportable et la livrait à lui. Son air de crainte fit sentir à Gilles qu'il avait détesté la robe avant de l'avoir vue (souligné par nous. P.G.) *(93).

Très vite, les sentiments que Gilles a éprouvé pour Myriam au cours des deux ou trois premiers jours ont disparu et quand il parle d'elle pour la première fois à Bénédict, un ami qui parvient à tout salir à chaque instant - c'est lui qui avait réintroduit Gilles au "pays des femmes", à l'enfer - c'est, pour user des mots de Drieu, pour la trahir et la perdre dans son esprit. Ainsi que l'écrit l'auteur :

> Il pensa avec horreur dans son taxi que, pour la première fois, il avait trahi Myriam. Tout ce qu'il avait dit à Bénédict d'elle l'avilissait à jamais. Les mots étaient sortis de lui comme les vers d'un corps pourri (...) "Je n'ai même pas d'amitié pour elle (...)". *(94).

Gilles en arrive à se placer dans une situation extrêmement embarrassante, pour ne pas dire des plus pénibles : comme il n'aime pas Myriam et s'en rend compte, il ne peut l'épouser sans en faire très rapidement une femme désespérée par le manque d'amour qu'il lui témoigne. Elle est intelligente, et il le sait : aussi ne peut-il penser qu'elle ne se rendra jamais compte de son manque d'intérêt pour elle. Peut-il l'épouser ? Non, certes. Cependant, il y a cet argent qu'il est difficile de ne pas prendre en considération... Et il y a cette inquiétude réelle de tout briser à l'instant, d'être celui qui rompt. Aussi, jamais, jusqu'au mariage, n'ose-t-il prendre l'initiative d'une rupture avec Myriam ; mais chacun de ses gestes, chacune de ses paroles sont faits pour laisser à Myriam la possibilité de s'éloigner de Gilles, de le quitter. Chaque situation, chaque rencontre lui fait espérer l'incident qui rendra la rupture inéluctable. C'est ainsi qu'il avouera à Myriam - mais après combien de temps et de tourments intimes - ses débordements amoureux avec d'autres qu'elle.

Dès que l'idée de cet aveu lui vient à l'esprit, on voit apparaître cette problématique de la blessure que Gilles craint de faire à Myriam - car si cet aveu n'était pas suffisant pour faire s'éloigner

Myriam ? S'il la blessait et la gardait malgré tout à la portée de Gilles ?

> "En tout cas, il faut qu'elle sache ça, quel goût s'est emparé de moi pour les filles. Je ne puis lui cacher une aussi énorme particularité qui lui paraîtra incompréhensible, horrible, impardonnable. De sorte qu'elle sera délivrée de moi."
> Il s'arrêta, souffla, échappa à cette nouvelle extrémité (...). Il eut horreur de la blessure qu'il allait lui faire. *(95).

Malgré tout, il avoue un jour à Myriam qu'il l'a déjà trompée - un jour, c'est-à-dire le jour qui vient vite où il n'en peut plus de lui mentir. Et pourtant, cette scène où il avoue Mabel - mais pas l'Autrichienne - il recule finalement devant la vérité. En lui, il y a toujours cette peur de faire mal *(96).

> -J'ai couché avec elle.
> Le beau visage clair se contracta (...). Elle était désarmée, infiniment à sa merci. Le lâche, il était plus brutal avec elle qu'avec Debrye. Il se jeta sur elle, la serra dans ses bras.
> -Je voulais faire quelque chose qui nous sépare. (souligné par nous. P.G.)
> -Comment ?
> -(...). J'ai peur de ne pas vous aimer... assez. *(97)

C'est aussi cet espoir de rupture qui lui fait jouer le rôle déplaisant de censeur acerbe à son égard, qui pourrait entraîner à chaque instant une rupture qu'il n'ose consommer *(98). Songeons à cette phrase de Drieu qui décrit l'état d'esprit de Gilles après l'entrevue qu'il a obtenue avec M. Falkenberg :

> Gilles souhaitait le pire, d'avoir horriblement déplu, d'être chassé. *(99).

A chaque instant, le héros séducteur malgré lui espère la fin d'une histoire d'amour - pour l'Autre -, d'une liaison - pour lui - qui ne peut durer parce que, en plongeant l'Autre en enfer, (songeons à la vie atroce que se prépare Agnès en épousant Camille) elle y plonge aussi le séducteur. Pour cette fin, le séducteur est prêt à user de tous les moyens mais, quand vient le moment d'en user, il les abandonne. Peur de faire souffrir, nous l'avons dit. Mais il y a aussi autre chose,

le plus important sans doute, il y a l'argent qui remet chaque impulsion en question, tout en créant la situation initiale de "non-amour" ; il y a l'argent qui mène à la Chute.

L'Enfer du Gigolo.

Le problème de l'argent tient une place énorme dans toute la thématique du mariage, à de très rares exceptions (Gilles et Pauline, Camille et Rose) auxquelles nous reviendrons dans notre chapitre consacré au Salut. De très nombreux couples se font et se défont parce que l'argent est introduit comme notion d'importance entre les deux partenaires : cette idée apparaît de manière obsessionnelle chez Drieu, de roman en nouvelle. Le "mammon" drieusien, sans être le facteur essentiel de la relation entre les protagonistes que l'auteur amène à l'existence, prend une importance non négligeable, peut-être même déterminante, dans la relation entre de nombreux hommes et femmes et mène l'un et l'autre à l'abîme de la Chute.

L'argent est tout d'abord un facteur d'attirance pour le séducteur à l'égard de l'objet - non pas aimé mais dépositaire de la fortune. On voit ce fait présenté de manière fort claire dans l'histoire du mariage qui prend place entre Camille et Agnès dans Rêveuse Bourgeoisie. Ainsi que nous avions pu le souligner, Camille ne songeait à Agnès qu'en termes de sac, de coffre-fort sans vie auquel on n'avait pas à porter attention (cf. note 84). C'est qu'en effet, les gigolos - c'est-à-dire à peu près tous les hommes que l'on trouve dans le domaine de la Chute - vivent le même dilemme : épouser ou ne pas épouser le sac. Aussi, fixé de telle manière sur cet objectif, le gigolo ne peut aimer - ou du moins, croit ne pas pouvoir aimer - la femme sur laquelle il a jeté son dévolu et qu'il ne peut concevoir que comme un coffre-fort qu'il faut ouvrir. De ce fait, la femme choisie perd toute identité, jusqu'à - et y compris - son aspect humain. Ne songeons qu'à cette phrase de Drieu qui montre bien ce qu'est Agnès pour Camille :

> Agnès (...) avait à ses yeux une sorte d'auréole qui était faite de son argent. *(7)

Agnès, sanctifiée peut-être, déshumanisée sûrement, n'est plus rien tout au long du roman que l'incarnation de l'argent, comme la chose nous est répétée de manière lancinante par Drieu. Camille sépare de manière fort nette argent et amour. Agnès, vue d'abord comme coffre-fort, ne peut être aimée parce qu'elle reste aux yeux et à l'esprit de Camille un coffre-fort. L'amour, ce sera pour Rose, qui n'est jamais perçue par Camille comme mêlée à l'argent. Sa position est parfaitement naturelle.

Quant au cas de la croyance de l'impossibilité d'aimer à cause de l'argent, Drieu nous en présente un cas de manière fort simple, caricatural presque, dans une nouvelle intitulée Un bon ménage *(100). Ici, René Dalley, jeune homme et beau garçon à qui l'on prête un bel avenir d'architecte va rencontrer Violette Joubert, jeune fille issue d'une très riche famille bourgeoise. René, quant à lui, est infiniment moins riche et, comme il souhaite créer de beaux objets au moyen de son art - et non faire de l'architecture alimentaire - il risque de très mal gagner sa vie.

> Il se forgea donc le dilemme qui bouche l'horizon aux faibles : se prostituer dans son métier ou se prostituer dans la vie. *(101).

Un mot important est prononcé ici : le mot "faible". C'est qu'il nous semble en effet que Drieu considère ceux qui vivent dans le domaine de la Chute - et qui font tout, consciemment ou non, pour y rester - avec un certain mépris qu'il fait partager au lecteur - ne serait-ce que par l'utilisation de mots sémantiquement fort proches de ce "faible", quand il parle des protagonistes de la Chute *(102).

Pour en finir avec René et Violette, l'introduction à la rencontre est annonciatrice de la catastrophe finale. Avant même de la rencontrer, René a choisi : il se prostituera dans la vie plutôt qua dans son métier , il épousera une fille riche, un sac, qu'il ne pourra - la cause est entendue d'avance - aimer... Ainsi que l'écrit Drieu :

> L'inquiétant, c'est qu'en entrant dans la salon [où il va rencontrer Violette qu'il ne connaît jusqu'à présent que par oui dire. PG] il se considère comme un homme perdu d'astuce, qui est désormais trop intéressé pour pouvoir aimer par dessus le marché. *(103).

Il est à peine utile de signaler qu'une histoire que l'on n'ose qualifier d'amoureuse, commencée sur de tels prémices, tournera au désastre conjugal. René ayant décidé dès avant la rencontre avec Violette que l'amour est impossible entre elle et lui, se refusera à prendre en considération les nouveaux éléments qui lui sont proposés - c'est-à-dire l'esprit et l'apparence physique de Violette. Bien sûr, Violette est ravissante et elle plaît immensément à René...

> ...mais elle lui plaisait et lui déplaisait.
> Lors de sa présentation à Violette il s'était mis en tête que, cette Violette inconnue, il l'épouserait pour son argent. *(104).

...et s'il l'épouse pour son argent, comme nous pouvions le voir dans le passage que nous avons cité précédemment, il ne peut l'aimer en aucun cas.

René ira donc ailleurs chercher l'amour qu'il a décidé ne pas pouvoir trouver chez sa femme, chez le sac. Et quand il découvre qu'il est attaché - qu'il aime - sa femme, il est trop tard. Il a découvert son amour en apprenant que Violette a un amant, en apprenant que Violette ne l'aimait plus.

D'une manière bien plus cachée, Drieu nous montre aussi l'inexistence de l'amour dans un couple où la femme représente l'argent, à l'occasion des premières pages de Blèche. Blaquans et sa femme Marie-Laure ne sont guère riches. La chose est dite clairement dans le premier chapitre du roman, seul chapitre où Marie-Laure soit mentionnée. Il n'empêche que malgré les "maigres revenus" du ménage - pour user du mot de Drieu - Marie-Laure parvient à donner, sous une forme à peine déguisée, de l'argent à son mari pour qu'il puisse s'offrir le voyage dont il rêve, pour qu'il puisse s'éloigner un peu plus.

> Marie-Laure qui s'était dépouillée d'un de ses rares bijoux et qui resterait auprès de nos enfants tandis que je me payerais la Russie et l'Amérique. *(105).

La séparation quasi permanente entre Blaquans et Marie-Laure, que nous avions pu noter précédemment, trouve, **a posteriori**, une explication : l'irruption non seulement de l'argent mais aussi du "mari

gigolo"... Même si c'est par le "non-dit", nous en revenons au couple René-Violette.

L'histoire de Gilles et de Myriam suit le schéma d' Un bon ménage, quoique Drieu accorde à Gilles et à la situation entre lui et Myriam une complexité plus grande, qui amènera à Gilles et à Myriam des tortures plus grandes aussi... Gilles, quittant la grande Babylone pour la maison des Falkenberg, avec pour seule idée le retour à Babylone grâce à l'argent qu'il obtiendra de la famille de ses deux camarades morts au combat, reçoit dans le salon un choc inattendu : Myriam. Elle est - à lire la description qui en est faite - ravissante, et Gilles est stupéfait, ébloui. Mais Gilles est d'abord venu pour l'argent, et ce fait il ne peut l'oublier ni le faire oublier. Nous l'avions bien vu quand, lors de cette rencontre, l'une de ses premières répliques était :

Je suis venu vous demander de l'argent. *(106)

...si bien qu'on voit dans ces quelques pages qui narrent la première rencontre s'entremêler les thèmes de l'argent, de l'attirance de Myriam à l'égard de Gilles, de l'attirance de Gilles à l'égard de Myriam et, déjà, son acceptation de cette liaison qui se crée à l'instant. Mais cet argent présent dès l'abord, présent même avant la rencontre, pendant la rencontre et encore présent après celle-ci, va tout détruire.

L'argent est en effet sous-jacent au cours de toute la rencontre. Nous avions pu le noter pour l' "avant" et le "pendant" ; nous pouvons le voir aussi à propos de l' "après". Quand Gilles quitte la maison des Falkenberg, il se rend soudain compte qu'il n'a finalement pas eu d'argent. Le courant qui est passé entre lui et elle a fait oublier à Myriam ce pourquoi il était d'abord venu.

> Gilles se retrouva dans la rue, sans argent. Il pesta un peu contre la prodigieuse insouciance des gens riches, mais il lui fallu pester aussi contre la sienne. Insouciance ? non, enchantement. Dieu merci, il s'était passé quelque chose qui lui avait fait oublier l'argent. (...). L'argent viendrait tôt ou tard par le commerce le plus noble avec cette personne délicate ; l'argent viendrait avec le bonheur. * (107)

Gilles, devant Myriam, oublie tout, oublie même l'argent. Mais celui-ci ne se laisse pas oublier et revient aussitôt à son esprit. Nous avons pu voir le pouvoir destructeur de l'argent sur l'amour dans la nouvelle Un bon ménage. La même chose se reproduit ici. Même si Gilles se veut de bonne foi dans son amour pour Myriam, même s'il veut croire en la possibilité d'une union heureuse entre argent et bonheur, il n'y parvient pas et, très vite, la notion d'argent entre dans le couple : Gilles devient ce qu'il appellera bientôt un "gigolo". La chose commence lorsqu'enfin - c'est-à-dire quelques jours après la première rencontre - Myriam ramène Gilles à son hôtel :

> En effet, quand elle vit la sordide façade, elle comprit :
> -Mais,..., balbutia-t-elle en le regardant avec honte. Alors il éclata (...).
> -Eh bien ! oui, je n'ai pas un sou, je n'avais que ma solde en arrivant. Je n'ai pas fait un repas depuis trois jours.
> Il attendait avec une vibration de nerfs qu'elle ouvrit son sac, où il n'y avait rien. Il accepta qu'elle fit un saut chez elle pour y prendre de l'argent : il ne pouvait attendre une minute de plus. * (108)

Très vite, l'habitude est prise. Myriam devient la pourvoyeuse des plaisirs de Gilles - chose dont il conçoit pour user de l'expression employée par Dominique De santi "un remords furieux" *(109). Ce remords furieux ne naît pas tant parce que l'argent est présent - il peut faciliter tant de choses et d'actions... - mais bien plutôt parce que l'argent qui apparaît l'éloigne, sans qu'il s'en doute encore peut-être, de Myriam... Il ne l'aime pas. Même si l'adoration à son égard subsiste encore quelque temps, lors de son séjour à l'hôpital, Gilles ne peut se décider à pousser plus loin son attirance : il ne peut songer à faire l'amour avec elle. Mieux encore, cet argent que Myriam donne à Gilles, dans le but certain - bien qu'il ne soit jamais avoué - d'enchaîner aussi bien par l'argent - songeons à cette phrase écrite par Drieu dans Gilles (p.187) : "En fait, elle avait beaucoup joui de mettre dans ses mains des billets de mille francs" - que par la reconnaissance ce garçon à elle, Gilles l'utilise pour s'éloigner de Myriam :

> Elle mit l'argent sur la table de nuit, sous un livre, (...). Gilles sortit et se demanda s'il achèterait les livres ; il avait soudain une brûlante envie d'aller au bordel ; il y alla *(110).

Enfin éclate la phrase qui explique tout, qui souligne de manière évidente le problème de base, celui qui sapera tous les fondements du mariage d'un séducteur malgré lui : l'incompatibilité entre l'amour et l'argent. Hélàs, cet aveu que fait le séducteur Gilles tourne mal...

> J'ai peur de... d'aimer votre argent.
> Soudain, le visage de Myriam s'éclaira. Gilles se mordit les lèvres. Encore une fois sa tentative de sincérité tournait court, se transmuait en habileté. (...).
> ...affolé, il lacha :
> -Il faut nous marier *(111).

Gilles se mariera donc avec une jeune femme qu'il n'aime pas, dont il n'aime que l'argent - l'une de ces séductrices qui, comme Agnès, est extrinsèque - se donnant ainsi, et la donnant, à un futur des plus sombres, à la consommation de la Chute, jusqu'à la fin. Jusqu'à la fin ? Pas vraiment. Car si Agnès vit dans le domaine de la Chute jusqu'à sa mort, Camille parvient à y échapper en permanence, en se réfugiant dans le rêve, dans l'irresponsabilité, dans l'infantilisme de l'Eden, ou dans l'amour... Quant au couple Gilles-Myriam, si Myriam souffre longtemps, un nouvel élément entre en ligne de compte : le divorce possible ; le divorce qui aura lieu, permettant à Gilles d'échapper à l'enfer par Myriam - mais non à celui qu'il se crée tout naturellement...

Gilles épousera donc Myriam, non sans lui faire connaître le désespoir dès avant leur mariage. Par des demi-confidences adroitement calculées, *(112) par des gestes dont chacun est fait pour blesser, pour l'éloigner de lui, il fera tout pour rompre cette relation trop ébauchée, il fera tout pour que Myriam le quitte. Il ne parviendra qu'à la désespérer, qu'à lui apprendre le cynisme et qu'à la rendre encore plus dépendante de lui...

> ...l'ironie faisait des progrès en lui, peu à peu audacieuse. Il y accoutumait Myriam ; à propos de n'importe quoi, elle levait les yeux en ricanant déjà (...).
> -Dans six mois nous divorcerons.
> Gilles avait été abasourdi. En était-elle donc déjà là ? Etait-elle donc si avancée sur le chemin qu'il était bien décidé à lui faire parcourir ? (souligné par nous. P.G.) *(113).

On pourrait penser que ce cynisme que Myriam possède enfin va l'aider à supporter ce mariage impossible. Mais cette acquisition n'aide en rien Myriam à surmonter sa peine face à ce mélange d'indifférence, de gestes amoureux et de haine que manifeste Gilles, ni n'aide Gilles à surmonter les sentiments qui se manifestent en lui à la vue du désespoir de sa femme : c'est à nouveau le "remords furieux" dont parlait Dominique Dessanti, le désespoir de faire du mal. Ainsi, après la cérémonie du mariage, arrive la nuit...

> Après le dîner, il passa avec une horrible angoisse le moment où il lui fallait se déshabiller devant Myriam, déjà déshabillée et couchée. Tuer un être, ce n'est rien ; mais détruire son espoir. Car elle avait encore de l'espoir, elle était tout espoir. *(114).

C'est ainsi qu'en la brisant, Gilles se brise aussi. C'est cette cérémonie du mariage *(115) qui revèle aux deux époux l'inanité de leur liaison brisée par l'argent, qui révèle à Gilles son crime - s'être laissé emporter par la facilité. Face à celle qui possède encore de l'espoir, Gilles ne possède plus rien. Il n'aime pas Myriam, ne peut même pas la haïr tant il s'en désintéresse. L'argent a tout détruit. Il faut à tout prix, pour Gilles, se débarrasser de sa femme ; il faut à tout prix arrêter de mentir. Gilles va donc devoir faire le mal, causer par ses actes et ses paroles la blessure qu'il n'osait pas faire avant et, ainsi, quitter une situation de Chute, laissant derrière lui une femme désespérée : Myriam ; Myriam qui n'aura pas quitté Gilles...

La Séductrice extrinsèque.

Si la position du séducteur malgré lui est en porte-à-faux et qu'il en souffre - et en fait souffrir ceux qu'il séduit - celle de la séductrice extrinsèque n'est pas moins difficile. Si elle attire, elle ne séduit pas. Comme nous l'avions dit précédemment, l'attirance qu'elle exerce est due à des éléments qui ne font pas réellement partie d'elle-même, auxquels elle ne se réfère pas, dont elle ne sait rien quelquefois, qu'elle ne peut envisager même : il s'agit de l'argent que cette séductrice "malgré elle" découvre, alors qu'elle le possédait depuis toujours, et celui-ci amènera la découverte de la sexualité à laquelle elle naît.

La réunion de ces deux éléments qui entraînent la Chute est montrée de manière plus nette dans le cas de la séductrice extrinsèque que dans celui du séducteur : après tout, celui-ci avait déjà connu l'expérience sexuelle ; mais le corps de la séductrice vit pour la première fois, naît, à l'occasion de cette conjonction due à son argent.

C'est véritablement de naissance que l'on peut parler. Nous avions en effet pu noter, lors de notre étude consacrée à Agnès dans le chapitre de l'Eden, les profonds changements qui se manifestaient quand elle quittait l'Eden rose pour la Chute, par la grâce de Camille. Agnès était tout simplement assimilée à un nouveau né ; elle naissait en découvrant la sexualité, même si l'expérience sexuelle proprement dite n'avait pas encore lieu, sexualité qui venait à elle de par la force d'attraction de sa fortune, liant dès lors les deux notions. Qu'Agnès soit jamais incapable de comprendre la chose, cela est évident. Elle la saisira lors de quelques éclairs, l'occultant aussitôt parce qu'elle est trop attachée à Camille et qu'elle ne veut tout simplement pas penser. Quand bien même elle le saura, ce fait ne prendra aucune importance. La seule chose qui comptera jamais pour Agnès sera en Camille ce pénis légal, dispensateur de plaisir - pénis pour lequel elle sacrifie tout, de sa dot à ses enfants. Cela seulement peut expliquer la condamnation sans retour prononcée à son égard par Yves, par Geneviève, par Drieu et, suivant tous les protagonistes, par le lecteur. Cela seulement explique de même le fait que jamais Agnès ne quittera la domaine de la Chute - domaine auquel échapperont difficilement une Myriam ou une Dorothy, l'épouse d'Alain.

Or, à l'instant même où la conjonction se fait, à l'instant même où celui qui éveille au sexe et celle qui promet la fortune - même si cette promesse se fait d'une manière parfaitement innocente *(116) - se rencontrent, la Chute commence. Nous en avons vu les différents aspects pour le séducteur ; voyons maintenant ce qui a lieu pour la femme qui séduit par son argent.

L'Ignorance (voulue).

Le premier aspect frappant dans le cas de la séductrice extrinsèque est bien entendu sa découverte à demi-mot du sexe, l'immense image qu'elle en bâtit, et la déconvenue qu'elle en tire, soit directement - songeons à Myriam - soit indirectement - songeons à Agnès.

Agnès est bien entendu l'exemple archétypal de ces héroïnes qui verront leur rêve voler en éclats tant elles l'ont construit à des hauteurs inaccessibles, tant le plan qu'elles dressaient était vague, tant c'était l'inconnu. Car une Agnès ne sait aucunement les origines sensuelles de l'émotion qui la saisit - du moins, l'auteur ne lui accorde aucun savoir sur ce plan là. Le fait que cette nébuleuse merveilleuse qu'Agnès a bâtie se dégonfle assez piteusement - rien n'a lieu... - la laisse bien entendu sur sa faim, la pousse à chercher plus loin, jusqu'au mariage, la réalisation de ses rêves. Dans d'autre cas, telles la Renaude ou Edwige, ce sera encore plus loin... Mais, pour garder le cas d'Agnès, il n'y a pas de réponse à son appel. Aussi, sevrée sur le plan affectif, Agnès va se rabattre complètement sur sa sensualité *(117), devant alors disputer jusqu'à la fin de sa vie son mari à Rose, devant marchander sa dot contre des caresses. C'est finalement Le Loreur - l'âme basse du roman, mais excellent analyste d'Agnès, à l'occasion - qui dit les choses le plus précisément :

> Il essayait de la mépriser, il se disait qu'elle était une chienne et qu'il suffisait qu'on lui jetât sa pâtée de temps en temps. *(118).

Sans jamais la nommer, sans jamais le comprendre, elle vivra dans le domaine de la Chute ; jamais elle ne pourra concevoir le fait que l'homme qui l'a épousée ne peut en aucun cas lui apporter le bonheur, le salut, parce qu'il lui apporte une chose dont elle a fait l'essence de sa quête : le plaisir sexuel. *(119). Elle se battra incessamment pour rester dans le domaine de la Chute, pour conserver l'ersatz d'amour qu'est la sexualité - qui lui est accordée si chichement et qu'elle appelle de tout son corps.

Le cas de Myriam est plus empoisonné encore. Nous avons ici affaire à une jeune femme capable de nommer ce qui lui plaît avant tout chez Gilles, ou peut-être ce qu'elle pense être le lien essentiel à la formation du couple Gilles-Myriam : les temps ont changé.

> Après avoir pleuré quelque temps, elle se serra contre lui, elle murmura quelque chose :
> -Pourquoi ne couchez-vous pas avec moi. *(120)

Il faudra en fait longtemps à Gilles pour accepter de coucher avec elle. A la différence de Camille qui garde une bonne conscience affolante en épousant le sac, Gilles se sent ignoble en prenant Myriam qu'il n'aime pas *(121), en la trompant sur le but réel - but qu'il lui avait pourtant laissé entendre en vain - qu'il poursuit en l'épousant. Aussi, la consommation de l'acte, consommation faite du côté de Gilles avec une telle mauvaise conscience, est-elle un raté dramatique dont il accentuera tous les effets négatifs.

> Il tenait dans ses mains le sort d'un être humain. En une minute, par le corps, elle pouvait devenir heureuse, triomphante, une femme. (...). La haine entrait en Gilles (...) l'horrible séduction d'être cruel avec les femmes lui revenait par une pente inattendue. Il se laissa aller à la haine qui le précipita avec la dernière violence contre cet être autrefois balbutiant, maintenant râlant ; il se consomma dans la douleur de l'autre et de lui-même *(122)

De ce fait, ce qui avait pu attirer Myriam dans un dernier temps, le rêve de l'amour, cède place très vite de par l'attitude de Gilles à l'ersatz de la sexualité - et celle-ci se révèlera atroce que Myriam en fera connaissance ...

Le côté le plus dramatique de cet amour que la séductrice extrinsèque porte à l'autre, est cette volonté inébranlable de sa part de garder à tout prix cet autre. Que cette passion l'amène à l'enfer, la chose est indubitable. Mais seul l'autre le remarque. La séductrice Myriam ou Agnès ne le sait pas, ou n'en a cure. Tout son monde, tout le sens de sa vie et de son combat est cette nécessité qu'elle se crée de garder l'homme qu'elle a choisi, à n'importe quel prix. Le cas d'Agnès est à ce propos éclatant, mais celui de Myriam n'est pas moins net. Dans son innocence, la dotation dont elle gratifie

Gilles est gratuite ; mais elle est aussi, que Myriam le veuille ou non, un moyen de s'attacher Gilles *(123). Hélàs pour Myriam, les sentiments de Gilles ne sont pas aussi vénaux qu'on pourrait le supposer...

> Par ailleurs, il avait le front de s'étonner que Myriam ne voulût pas se ruiner. *(124)

C'est qu'en fait, l'impossibilité d'être aimée est un fait établi dès le début de la relation que la séductrice extrinsèque entame avec celui qu'elle a choisi ; et rien ne pourra y faire, rien, sinon la séparation provoquée par elle - songeons à la Violette de la nouvelle Un bon ménage - et à cela, elle ne songe pas un instant, tant elle est hypnotisée par son but.

Nous disions "avec celui qu'elle a choisi". En effet, dans les deux cas développés par Drieu, Agnès et Myriam, c'est bien la femme, la séductrice extrinsèque, qui choisit, qui s'impose à l'homme - par son argent et par son appel. Rappelons-nous cette première rencontre entre Gilles et Myriam, que nous avions évoquée...

Aucune action, donc, de la part de la séductrice extrinsèque, ne peut lui attacher l'homme qu'elle aime. C'est qu'en effet elle ne sait pas comment garder celui-ci ; elle ne sait quel artifice utiliser pour approcher de ses fins. Ainsi que l'écrit Geneviève à propos d'Agnès :

> Elle ne fit rien pour lutter, pour enjôler Camille pour surprendre ses besoins, pour substituer une image à l'image qui le fixait. Elle était trop sincère pour nourrir la moindre imagination, le moindre artifice. *(125).

De ce fait, incapable de s'attacher celui qu'elle a épousé, ne sachant par quel moyen se l'attacher, confrontée à un mari qui a décidé que cette union n'était rien et que l'épouse n'était en aucun cas aimable - souvenons-nous des impressions du futur mari d'un bon ménage - la séductrice extrinsèque qui a choisi la mauvaise cible, l'homme qui ne pouvait pas l'aimer, s'effondre dans le domaine de la Chute. De par le fait qu'elle s'obstine dans son mauvais choix ; de par le fait que l'homme qui lui apporte la Chute devient son but obsessionnel, la séductrice extrinsèque ne songe aucunement au bien et au

mal de sa relation et met tous ses efforts à garder ou à amplifier cette relation génératrice de mal. Femme désespérée par une situation qu'elle a partiellement créée *(126), elle cultive sa peine en cherchant à tout prix à rester dans le domaine de la Chute, en voulant garder celui qui l'y tient ; elle fait tout ce qui est en son pouvoir pour rester en enfer, pour des raisons qui rejoignent en partie celles des séducteurs - "je plais, donc je suis" - et parce que à travers Gilles, Camille, Gille, elles ont trouvé leur idéal : la Chute.

Les Juifs.

Nous avons vu passer Myriam dans Gilles, Marianne dans - l'Intermède romain, les frères Cahen dans Drôle de voyage, les frères Falkenberg dans Gilles encore... Tous sont juifs. On peut d'autre part noter que tous apparaissent autour du héros comme protagonistes dans le domaine de la Chute : il n'y a pas de Juif dans l'Eden, il n'y en a pas non plus, semble-t-il, dans le domaine du Salut - quoiqu'à ce propos, la chose ne soit plus aussi sûre : songeons à Claude Pragen... Est-ce à dire que les Juifs jouent un rôle de quelqu'importance dans le domaine de la Chute ? Est-ce à dire que Drieu leur assigne une position de provocateurs à la Chute ? C'est ce que nous allons maintenant essayer de voir. La "question juive" peut difficilement être passée sous silence à propos d'un écrivain que l'on dit fasciste et qui, de lui-même, place des Juifs dans son oeuvre littéraire.

Que les Juifs apparaissent principalement au temps de la Chute, cela est évident. Nous ne voyons aucune occurrence israélite dans les romans qui réfèrent à l'Eden (Rêveuse Bourgeoisie *(127) ; Etat civil ; Recit secret dans la partie qui peut nous intéresser à propos de l'Eden) et, exceptée celle de Claude Pragen, qui peut prêter à discussion, nous n'en voyons aucune dans le Salut.

L'occurrence "Claude Pragen" pose en effet problème, de par les intermittences de la présence de ce protagoniste. Dans la nouvelle la Comédie de Charleroi, le héros revenu sur le champ de bataille où il a connu l'extase de la charge, doit expliquer à son employeuse, la mère de Claude, ce qu'a fait son fils pendant la bataille. Que Claude ait été courageux, le héros n'en disconvient pas, loin de là.

> Certes, quelques jours avant la bataille, je l'avais vu, tout petit, (...) la main sur la couture du pantalon, supplier le Colonel de ne pas l'évacuer. *(128).

Tout ceci n'est malgré tout que peu de chose car l'important se passe plus loin et plus tard ; l'important est la charge : la charge et l'extase qui l'accompagne, le moment où le héros découvre - même si ce n'est que pour un instant - le monde du Salut. Or, ce moment, Claude semble bien ne pas y avoir participé :

> -Je l'ai vu pour la dernière fois à midi, Madame, je vous l'ai dit. Je me demande s'il a fait la charge. *(129).

...de toute manière, même s'il a fait cette charge, ce n'était pas en compagnie du héros. De ce fait, on pourrait dire que Claude - et donc la présence juive - n'est pas présent lors de l'extase, n'existe pas dans le Salut. De même, on ne voit aucun juif dans les romans, ou dans les passages de romans référant au Salut : aucun Juif dans Les mémoires de Dirk Raspe où l'on peut voir le Salut par l'art - et dans une mesure bien moindre, par la religion - développé par Drieu ; aucun juif dans L'Homme à cheval qui aborde la problématique du Salut par les valeurs guerrières et par les valeurs du sacré et de l'art ; pas de Juifs non plus dans Les chiens de paille, livre où l'on peut découvrir le Salut par le sacré et par l'art, etc... Pourtant, l'on peut voir Preuss dans Gilles participer à une entreprise que l'on peut à bon droit considérer comme participant au Salut - même si Preuss ne paraît pas là toujours à son avantage - ; de plus, nous ne pouvons expédier Claude Pragen aussi vite hors du domaine du Salut, car Claude pose en fait problème.

En effet, nous écrivions que Claude n'était pas en compagnie du héros lors de la charge, de l'extase, de la révélation au héros des valeurs guerrières.
La chose est indubitable, mais qui est en compagnie du héros à cet instant ? Personne : il y a des suiveurs anonymes, et un chef, le héros, sans personne à ses côtés.

D'autre part, il semble bien que Claude ait eu la révélation lui aussi ; mieux encore, s'il l'a bien eue, ça a été avant le héros, son groupe ayant été engagé dans le combat avant celui du héros...

> Je l'appelai. Il me regarda et me fit un grand geste qui voulait dire :
> "J'ai vu. Tu ne sais pas ce que c'est. Haaa..."
> Son geste était exalté et impuissant. Il y avait entre lui et moi la distance d'un mort à un vivant ou d'un vivant à un mort. (souligné par nous. P.G.) *(130).

Et si Claude Pragen a bien vécu le Salut, comme nous le pensons, il y a aussi Gabriel Cahen, de Drôle de voyage, auquel il faut penser, ainsi que le Cohen "rouge" de Gilles. Les Juifs ne font donc probablement pas exclusivement partie du monde de la Chute. La question à poser pour analyser alors un possible antisémitisme chez Drieu, est celle de leur rôle dans la Chute : sont-ils simples protagonistes, catalyseurs à la Camille, ou sont-ils les initiateurs de la Chute, ceux qui amènent le héros drieusien à l'enfer ?

Le rôle initiateur à la Chute serait, bien entendu, démonstratif d'un statut négatif du Juif chez Drieu. Or, nous pouvons découvrir peut-être un initiateur juif dans Gilles, Bénédict. Alors que Gilles, à peine rentré en permission, prend un verre chez Maxim's, il est tout à coup appelé par un ancien camarade :

> Gilles, tu es là !
> Quelqu'un le tirait par le bras (...).
> Il se retourna et vit un garçon avec qui il s'était lié (...).
> C'était un Juif algérien *(131).

C'est donc avec Bénédict, ce Juif algérien, que Gilles va faire la première découverte de Paris, de la grande Babylone, de la Chute - et il est clair que Bénédict est alors son cicerone - au travers d'une série d'incidents fort peu ragoûtants. Aurions-nous dès lors le sentiment que Drieu marque du sceau de l'infamie la race juive par Bénédict interposé ? La réponse peut très difficilement être affirmative tant le rôle d'initiateur - rôle négatif, nous accordons cela sans peine - est courant dans Gilles et dans toute l'oeuvre de Drieu. Pour un Bénédict initiateur, pour un Juif initiateur, nous avons une multitude de non-juifs, de chrétiens initiateurs : nous avons l'Abbé Maurois dont les manigances mènent Agnès à la Chute la plus noire, Le Loreur qui essaye - sans succès ? - d'amener Agnès aux amours adultères ; nous avons Luc qui, dans L'homme couvert de femmes, introduit Gilles aux

femmes et encourage ses envies sexuelles si déceptives ; nous avons Caël qui présente à Gilles le mirage de la littérature engagée et qui est pour une bonne part responsable de la mort de Paul Morel ; d'autres encore dont aucun n'est juif. D'autre part, Bénédict reste malgré tout un comparse bien pâle, vite oublié, quand on le compare à ces initiateurs souvent très hauts en couleurs auxquels nous venons de faire allusion, quand on le compare aux initiateurs avérés que sont l'Abbé Maurois ou Le Loreur. Il faut aussi compter avec le fait que, selon nous, le seul "grand-initiateur", le seul "initiateur-initial" à la Chute est l'Abbé Maurois. C'est uniquement par ses manigances qu'une ressortissante de l'Eden, Agnès, se trouve bientôt plongée au plus profond de la Chute... Car si Bénédict entraîne Gilles consentant dans la grande Babylone, il n'est sans doute pas "l'initiateur-initial". De ce fait, le rôle négatif de l'initiateur juif, rôle négatif qui éclabousserait tous les Juifs, est inexistant et empêche l'éclosion de l'idée d'un antisémitisme agressif drieusien.

Nous pouvons aussi noter la présence juive dans la nouvelle la Duchesse de Friedland. Mais il faut remarquer qu'ils y sont noyés dans la masse de ceux auxquels Drieu s'en prend : c'est-à-dire les membres de quelque cellule communiste qui font déjà songer aux primaires que rassemble le groupe "Révolte". Dès lors, quelle est la position du Juif chez Drieu ? Peut-on d'ailleurs parler d'une position ? Est-il possible de mettre la même étiquette sur une Myriam, les frères Cahen, Béatrix, Marianne et Preuss, pour ne citer que ces quelques protagonistes juifs de la Chute, créés par Drieu ? C'est qu'en fait, nous trouvons une dispersion des personnages juifs égale à celle des non-juifs. Une Myriam, une Marianne, peuvent être comparées à Agnès, à Edwige, l'innocente Béatrix reste une Agnès d'avant la Chute ; Yves Cohen ne présente pas de différence notable avec Luc, le frère de Finette ; Preuss, "la mouche du coche", comme le dit Drieu, n'est au fond guère distinguable de certains membres du groupe "Révolte"...

Ainsi donc, dans l'ensemble, nous nous inscririons en faux par rapport à l'opinion de Madame Charlotte Wardi qui, dans une bonne partie de l'article qu'elle consacre à la question juive chez Drieu *(132) - l'homme, l'écrivain et le politique - estime qu'il est d'un antisémitisme agressif *(133). Le Juif en tant que type littéraire chez

Drieu n'est pas une personne plus négative que tout autre protagoniste de la Chute dans les romans drieusiens. Décrivant le Juif, Drieu décrit l'Autre (mais alors, avec un manque flagrant de l'agressivité que l'on peut attendre dans la description de l'autre - juif ou non -, se situant même à un degré d'attaque moindre que celui de ce fameux "antisémitisme mondain" communément admis à l'époque), décrit l'Autre parmi les autres et se décrit lui-même : la chose est particulièrement nette dans Les chiens de paille où Drieu écrit (cf. pp.114, 149, 150) :

> Mais les Hébreux sont devenus les Juifs. Nous sommes en train de devenir tous des Juifs. (Les Chiens de paille. p.114).

Il précise sa pensée aux pages 149 et 150 dans un long passage dont il ressort qu'en fait les Juifs c'est la France.

> Judas appartenait à un peuple vaincu, à un peuple affaibli, un petit peuple qui avait été foulé par vingt invasions, occupé par vingt occupants. (...). [toutes les armées du monde] étaient passées sur le ventre de ce petit peuple et étaient restées pendant des siècles sur ce demi cadavre de plus en plus cérébral à mesure qu'il devenait moins vivant, de plus en plus métaphysicien à mesure qu'il était moins social, moins politique, moins guerrier, plus incapable des affirmations musclées et armées.

Changeons le mot Juif par le mot France, nous lisons tout ce qui vient d'être écrit dans Socialisme Fasciste ou dans Mesure de la France, ou dans Le jeune européen...

Il n'empêche que, peut-être, un rôle exceptionnel semble être donné aux Juifs dans l'oeuvre de Drieu. Ils sont, nous le notions, membres quasi exclusifs du domaine de la Chute et l'on peut penser que c'est en leur présence que la Chute a lieu ou subit de nouveaux avatars. Dès lors, ne pourrait-on imaginer que Drieu leur donne un rôle neutre - mais signifiant - de catalyseur ? Et tout d'abord, la Chute a-t-elle lieu exclusivement en leur présence catalysatrice ou initiatrice ? La chose est difficilement crédible à l'étude, et ceci pour deux raisons. Tout d'abord, on imagine mal quelque héros drieusien tel que l'un ou l'autre Gille, ou Gilles, succombant pour la première fois et basculant de l'Eden à la Chute.

Quand Gilles se réveille après sa première nuit à Paris avec Bénédict, aux côtés d'une "femme maudite", d'une prostituée, le lecteur ne peut penser que Gilles a pour la première fois dormi avec une telle femme. Après tout, son **alter ego**, le Gille de L'homme couvert de femmes - et il n'était pas le seul - avait avoué ce goût des prostituées ; avant l'aveu même, on voyait ce Gille (dans le chapitre VI du roman) courir les bordels et les femmes vénales avant et après un rendez-vous d'affaire vite expédié. De même, quand dans Drôle de Voyage, Gille est introduit par hasard à Béatrix en présence d'Yves Cahen - c'est l'hypothèse du Juif catalyseur - la réponse à cela vient peu après quand Gille rencontre à Paris la Comtesse de Bécourt, la Renaude, par l'intermédiaire d'amis non-juifs et avec laquelle il vivra une situation de Chute bien plus nette que celle qu'il vit peut-être - la chose est loin d'être sûre - avec Béatrix. Ensuite, nous l'avions souligné, pour un Bénédict initiateur d'une Chute parmi les nombreuses chutes qu'expérimente Gille, on trouve dix autres initiateurs non-juifs aux responsabilités tout aussi "graves"... L'initiateur premier de la Chute du héros Gilles n'est pas connu. Il est évident que s'il avait été présenté, et que s'il avait été Juif, notre idée serait totalement différente. Le Juif aurait alors un rôle négatif. Mais là n'est pas le cas. Pour ces raisons, nous pouvons probablement éliminer l'idée de l'introduction des héros à la Chute par les Juifs initiateurs ou catalyseurs. Le seul initiateur de l'univers drieusien reste l'Abbé Maurois : un chrétien.

Pour prendre un dernier exemple, dans ce même roman, Gilles, intéressons-nous à la destinée de Paul Morel. Peut-on affirmer avec honnêteté que, si Paul meurt, la faute en est à Rebecca, l'infirmière juive que Paul a connue dans une maison de santé en Suisse ? Certes, Rebecca est partiellement responsable de la mort de Paul. C'est parce qu'elle le trompe avec un autre homme que le fils Morel subit cette grande crise qui l'amènera bientôt à se suicider, dès l'instant où il aura obtenu les preuves de son infortune, il sera en route vers la mort :

> -(...) salauds, vous vous êtes bien foutus de moi, tous les deux. Et toi [Rebecca], c'est comme ça que tu penses à la révolution (...) il n'y a que moi qui soit un vrai révolutionnnaire. (...). Je sais ce qu'il me reste à faire. Adieu. *(134).

Mais en fait, Rebecca peut laisser une très large part des responsabilités de la mort de Paul à Caël, à Galant, au groupe "Révolte", et... à Paul lui-même. Ce sont bien Caël et Galant qui ont amené une situation telle qu'on a dû envoyer Paul dans une maison de repos. Quant à Paul lui-même, c'est un faible, si méprisable qu'il ne mérite après tout aucune pitié. Drieu nous le montre bien quand il écrit :

> En Suisse, Paul Morel jouit quelque temps des voluptés immondes de la fuite. (...). Il s'avoua qu'il était lâche et qu'on avait bien fait de le retirer de la vie, trop dure pour lui (souligné par nous. P.G.) *(135).

Face à ce faible, Rebecca n'est rien de plus que l'un des nombreux exécuteurs d'une sentence sûre depuis longtemps : rôle fort médiocre, à la réflexion. D'ailleurs, quand Gilles règle ses comptes avec le groupe "Révolte" auquel Rebecca appartient, (cf. Gilles, pp.476-487), il attaque au moins autant Caël que Galant,et Galant que Rebecca. Et le plus grand responsable de ce suicide reste bien le suicidé, Paul.

Il nous reste l'hypothèse du Juif initiateur ou catalyseurs de nouveaux avatars de la Chute. A propos de l'initiation, nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons pu dire d'un Bénédict, initiateur parmi tant d'autres. L'hypothèse de la catalysation peut par contre prendre quelqu'épaisseur, quelque crédibilité, dans un champ précis et important : il s'agit de l'Enfer par le couple. Nous en revenons ainsi aux femmes (juives) courtisées par le héros (non-juif) pour leur argent. Il est clair ici qu'effectivement la jeune femme juive va amener une nouvelle forme de Chute pour le héros - mais ce sera aussi le cas de Violette, non-juive, dans la nouvelle Un bon ménage.

On ne peut néanmoins pas parler de catalysation car Myriam qui amène au héros cet avatar de la Chute subit elle aussi des changements profonds : pour ne prendre que son exemple, cette rencontre qu'elle fait avec Gilles, rencontre qui lui donne une autre perspective du domaine de la Chute, va provoquer en elle la Chute, la déplacer de l'Eden noir où elle vivait au plus profond de l'Enfer. Cet avatar pénible pour Gilles, est donc bien le fait d'une Juive, mais cette Juive, Myriam, souffre aussi, souffre sans doute encore plus de la rencontre ;

et Drieu le montre bien. Ici encore, l'image du Juif n'est pas à proprement parler négative. Il nous reste malgré tout cette diatribe de Carentan, diatribe qui, à l'analyse, se révèle finalement ambiguë. C'est qu'en effet, ce discours de Carentan n'est pas à proprement parler antisémite, ce discours qui mélange une vue d'ensemble et le cas particulier de Gilles à l'égard de Myriam dégage finalement un jugement qui n'est pas réellement favorable à Gilles - pour prendre le cas particulier - et qui de ce fait l'est sans doute pour Myriam. De ce fait, ce qui pourra paraître agressif, à première lecture à l'égard des Juifs - et non de Myriam - perd sans doute de sa force. Car tout le développement de Carentan se finit sur le cas d'espèce Gilles-Myriam, dont Gilles, le non-Juif, ne sort pas grandi.

> Gilles s'assombrissait.
> -C'est horriblement juste ce que tu dis là sur le côté moderne des Juifs *(136). Myriam, c'est une "scientifique" (...).
> -P[illegible], elle est sûrement femme par en-dessous. Par [illegible] tu ne l'aimeras pas assez pour dégager la femme E[illegible] souligné par nous. P.G.) *(137).

Puis Carentan ajoute une phrase, qui sonne comme une condamnation sans recours :

> -Gilles, je t'aime moins depuis cinq minutes. Je n'aime pas le sadisme. (souligné par nous. P.G.)
> Gilles. p.165

Quant à la vue d'ensemble développée par Carentan à l'égard du peuple juif, elle ne présente pas exactement une position antisémite, mais plutôt asémite. La part du feu étant faite - c'est-à-dire l'utilisation de certains mots plus propres au dialogue que d'autres, et plus durs - l'idée de Carentan est la suivante : pour lui. l'historien des religions, le religieux, le contact avec les Juifs est impossible parce qu'il représente un monde qui n'est pas celui dans lequel le vieux Carentan accepte de se mouvoir .

> -(...) Eh bien ! moi je ne peux pas supporter les Juifs, parce qu'ils sont par excellence le monde moderne que j'abhorre. *(138).

Mais sont-ils à proprement parler "le monde moderne", ou n'en sont-ils qu'une représentation possible ? Dans le recueil de nouvelles la Comédie de Charleroi, un lieutenant de tirailleurs se retire de la boucherie des tranchées, et, parlant de cette guerre, dit au héros :

> "Je haïssais le monde moderne. Tout cela, c'est le monde moderne *(139).

Ce monde moderne, dans l'esprit du héros comme dans celui du lieutenant, ne réfère à cet instant aucunement aux Juifs.

Carentan explicitant sa position à l'égard des Juifs et du monde moderne, comparera Juifs et paysans français *(140). Enfin, il est bon d'ajouter que, parmi les manifestations du monde moderne qu'il abhorre, Carentan rangera aussi les surréalistes avec lesquels il échangera, en présence de Gilles, des mots vifs et quelques horions.

Il semble donc que le "problème juif" chez Drieu n'en soit pas un, à proprement parler. La diatribe de Carentan dans laquelle Madame Charlotte Wardi *(132) voyait le sommet littéraire de l'antisémitisme drieusien témoigne bien plutôt, nous semble-t-il, d'une déclaration d'a-sémitisme, aucunement haineux. Quant au rôle des Juifs dans le domaine de la Chute, il ne nous semble pas nécessairement négatif mais, au contraire, il banalise les Israélites, membres parmi tant d'autres du domaine de la Chute, sans plus ni moins de responsabilité que les autres protagonistes du domaine infernal - plutôt moins même si l'on songe à l'Abbé Maurois - comme leur rôle dans le domaine du Salut les y banalisera. Il ne faut pas oublier non plus le rôle essentiel que Drieu, comme nous l'avions souligné dès le début de notre étude, assigne à la Chute : elle est nécessaire. Sans pluie, le beau temps n'existerait pas ; sans Chute, il n'y aurait pas de Salut ; on se souvient de l'image que Drieu donne de l'Eden : de ces faits nous pouvons conclure que la présence du Juif dans la Chute ne doit pas être considérée comme négative, même si la Chute est le domaine d'élection dans lequel il est présent. La présence dans le seul domaine de la Chute pourrait poser problème, mais il y a sans doute Claude et sans doute aussi, à peine esquissé, le Cohen "rouge" de la guerre d'Espagne, et Gabriel Cahen ... Les Juifs eux aussi ont droit au Salut.

La Paresse.

Le noeud du problème dont souffrent tous les héros de la Chute - nous entendons ceux qui s'installent dans ce domaine, qui y restent - est celui de la faiblesse qu'ils manifestent. Nous avons vu qu'il y a en Myriam, en Agnès, une faiblesse profonde due à leur ignorance. Elles voyaient leur mari respectif échapper à leur emprise - s'il y avait jamais été - sans jamais comprendre les raisons - ou plutôt la raison - pour lesquelles il s'échappe. Aussi, leur réaction, leur décision de se battre afin de garder Camille ou Gilles venait trop tard et leurs efforts étaient-ils mal dirigés.

Il y a une faiblesse profonde aussi, mais due cette fois à un manque de volonté, en des personnages tels que Gille, Camille, Alain - tous membres du domaine de la Chute. Ils sont incroyablement aptes à analyser les éléments et les raisons de leur décadence personnelle - sauf Camille pour les raisons que nous avons vues : il est et reste membre du domaine édénique... et de la décadence des autres, de leurs frères : un personnage exceptionnellement brillant à ce propos est Alain, ainsi que nous le verrons. Ils vivent dans le domaine de la Chute, en savent les raisons, rien ne leur serait dès lors, c'est du moins ce qu'il peut sembler, plus facile que d'échapper à la Chute. Un problème se pose néanmoins à ce propos : certaines raisons font qu'ils n'en ont pas la force, ou plus exactement, font qu'ils ne veulent pas en trouver la force.

Car nous voici dès lors au coeur du problème de la Chute, aussi bien pour ceux qui restent à vie dans ce domaine que pour ceux qui ne font qu'y passer. Il y a, dans le protagoniste de la Chute, faiblesse, évidemment. Mais il y a aussi, multipliant de manière incommensurable cette faiblesse, la paresse. Tous les héros de Drieu, quand ils sont plongés dans le domaine de la Chute, insistent sur le fait qu'ils sont paresseux. Nous avions déjà pu le voir quand nous nous intéressions au Yves de l'Eden noir. Quand il revenait de l'école de sciences politiques avec ses résultats d'examens catastrophiques, il refusait immédiatement le raisonnement de son père qui, en vieil habitué de l'échec, parlait de malchance, de cabale... Yves ne se trouvait pas d'excuse, sinon la vraie :

-Mais non (...). Je suis un paresseux, un propre à rien. *(141)

Nous pouvons d'ailleurs noter la fréquence avec laquelle Yves insistera sur cette idée d'une paresse innée en lui. Tout au long des pages qui suivent (pp.426, 433, 434, 441, etc...) ce mot de "paresseux" réapparaît, appliqué à lui-même par Yves.

Pour d'autres ressortissants du domaine de la Chute, tel le Gille de l'Homme couvert de femmes ou celui de Drôle de voyage, c'est ce même mot que l'on retrouve, ou la même idée quand ce mot n'est pas employé. Ainsi, dès la première page de l'Homme couvert de femmes, nous pouvons noter ce passage d'une conversation qui a lieu entre Finette et ses amies qui attendent l'arrivée de Gille.

-D'où sort-il ?
-Je ne sais pas.
-Qu'est-ce qu'il fait ?
-Quelque chose. *(142).

Il est difficile d'affirmer à partir de ces quelques répliques que ce "quelque chose", jamais plus clairement expliqué, soit un travail net, ni que tous soient enthousiasmés par ce travail de Gille... A la différence de la plupart des êtres humains, Gille n'est aucunement défini par son aspect professionnel.

Plus tard, nous apprendrons lors de la rencontre avec Lady Hyacinthia...

... qu'il conduisait de loin (souligné par nous. P.G.) une assez grosse affaire où sa famille lui avait laissé des intérêts dominants. *(143)

... en d'autres mots, sa position est celle d'un rentier. D'ailleurs, ses occupations professionnelles sont littéralement expédiées en deux lignes dans le roman :

Il était en retard pour son rendez-vous qui fut vite fini. *(144)

En fait, ce voyage d'affaire qu'il accomplit, outre le fait qu'il souligne la fuite de Gille de la maison de Finette, peut être résumé

par les passes avec les prostituées et les arrêts au bordel, encadrant le prétexte du rendez-vous d'affaire : il arrive à ce rendez-vous en retard car il vient de faire l'amour avec une prostituée *(145) ; le rendez-vous terminé, il se précipite dans une maison de tolérance. Gille et le travail n'ont sensiblement rien en commun.

Si l'on s'intéresse maintenant au Gille de Drôle de voyage, nous pouvons noter qu'il possède une situation tout aussi nébuleuse que celle des autres principaux protagonistes de la Chute :

> Sa situation au Quai était bizarre. Beaucoup le considéraient comme un raté, et souvent il n'était pas loin de les croire. *(146)

On retrouve ce vague chez tous les protagonistes de la Chute : Blaquans aborde de loin en loin son travail, lequel n'a que fort peu de choses à voir avec l'histoire développée dans Bléche ; Camille travaille dans un cabinet d'affaires dont on ne sait pas grand-chose, sinon qu'il y perd de l'argent ; Gilles travaille quelquefois, mais Drieu n'insiste guère sur cet aspect du personnage ; etc... Le Gille de Drôle de voyage n'est guère attaché à sa situation - tout comme les autres - : dès qu'il rencontre Béatrix, dès qu'un lien s'ébauche entre lui et elle, son premier mot quand il évoque le futur qu'ils vivront ensemble est d'annoncer qu'il quittera son emploi aux Affaires étrangères. Lui-même est pauvre ; puisque Béatrix est riche, il ne sera pas nécessaire à Gille de travailler pour assurer leur subsistance : il pourra paresser.

C'est très exactement ce que Gilles vise [illegible] quand il rencontre Myriam. Monsieur Falkenberg le juge bien : Gilles est un coureur de dot. Grâce à cet argent qu'il peut avoir en épousant Myriam, Gilles cultivera certes ses connaissances, travaillera dans les domaines littéraire et philosophique : en fait, il cultivera surtout sa paresse, son manque de force.

> Je veux vivre. Et pour moi, la vie, ce n'est pas de me débattre pendant des années dans les bas fonds et d'épuiser ma force à en sortir (...). Il me faut votre argent pour sauver ma jeunesse. *(147).

On voit cela apparaître dans toutes les relations qui se fondent entre un homme - gigolo - et une femme riche. L'argent permettra une vie matérielle facile, permettra, ses bases étant assurées, le saut de l'intellectuel - ou plus souvent du rêveur - vers autre chose. L'inconvénient vite ressenti est que cet argent, s'il permet cette vie matérielle plus facile, rend par contre la vie irrespirable. N'importe : il est impossible de s'éloigner de cette source de bienfaits matériels qu'est l'argent, même si c'est la cause reconnue ou non de la Chute.

Le Bonheur de la Déchéance.

Les bienfaits matériels de l'argent, les bienfaits réels ou supposés de la Chute, gardent le héros et de nombreux protagonistes drieusiens dans le domaine infernal. Nous avons vu les raisons pour lesquelles le héros pouvait vouloir rester, en connaissance de cause, dans l'abîme, parce que l'argent s'y trouvait : intéressons-nous maintenant à d'autres éléments grâce auxquels le héros veut rester là, parce qu'il n'imagine pas d'autre issue, ou parce qu'il se décide heureux dans ce domaine. Nous nous intéressons dès lors aux avantages immatériels, supposés, qui font pour certains de la Chute, un paradis.

C'est qu'en effet, à côté du héros qui veut croire que l'argent correspond au bonheur en soi - faisant dès lors volontairement ou non la confusion entre avantages matériels et bien, et dès lors se trouve en enfer - nous pouvons trouver dans l'oeuvre du démiurge Pierre Drieu la Rochelle d'autres protagonistes auxquels il fait confondre de manière encore plus flagrante les avantages rêvés d'une situation avec ses méfaits réels ; ou encore, il entraîne son héros à ne pas vouloir croire à un Salut possible, à une porte de sortie de la Chute, alors même que ce héros ne se sent pas heureux où il est. C'est, dans tous les cas, un aveuglement - volontaire ou non - qui permet à ceux qui le veulent de rester dans le domaine de la Chute. A la première situation correspondent des personnages tels qu'Agnès, Myriam, Edwige et de nombreux gigolos ; à la seconde, un Gilles, et surtout, tant il est caricatural sur ce point là, Alain, le héros du Feu follet. Intéressons nous d'abord à ceux qui veulent confondre les avantages rêvés d'une situation de chute, et la Chute elle-même, et tout particulièrement à Agnès, celle qui représente sans doute le mieux ce type d'esprit.

Agnès vit l'état de tous les séducteurs, qu'ils soient intrinsèques ou non : c'est le fameux "je plais, donc je suis". Dès l'instant où elle a rencontré Camille, elle vit. On ne peut parler à propos de cette naissance d'Agnès de "choix", car cette naissance du corps, cette naissance de l'âme une fois accomplie, on ne peut retourner à la case précédente, on ne peut retourner à l'Eden. Et elle s'accomplit en dépit d'Agnès : la chose a lieu un jour, sans qu'Agnès soit celle qui décide entre un domaine qu'elle vit sans le connaître et un autre dont elle ignore tout. Mais dès l'instant où elle y pénètre, il lui semble impossible de le quitter. Même quand elle prétend le contraire, elle ne fait aucun effort pour s'éloigner de celui qui l'a fait naître ou, de manière plus générale, pour s'éloigner du domaine infernal. Quand, dès le début de sa relation avec Camille, elle est peinée par le manque d'enthousiasme de celui-ci à son égard, et qu'elle demande le départ, c'est en espérant bien que la chose n'aura pas lieu, ce qui est le cas :

> On remit donc à quelques jours le départ, chacun sachant bien que les vacances touchaient à leur fin. Agnès soupira d'aise. (souligné par nous. P.G.) *(148).

Par la suite, chaque menace de séparation, de divorce, ne sera faite que dans l'espoir qu'elle ne se concrétise pas. On peut bien entendu considérer que des interdits sociaux et religieux - dramatisés à outrance par la grand'mère Ligneul - expliquent le refus de la séparation ou du divorce ; mais en fait, elle ne voulait pas de cela. Agnès avait-elle tort ? Rien n'est moins sûr à son point de vue. C'est qu'en effet, à peine son divorce déclaré, elle se serait retrouvée sur le "marché du mariage" - fortement "dévaluée" de par son divorce - car malgré ses professions de foi solitaires *(149), il lui est absolument nécessaire de vivre avec un homme, pour autant que les apparences - amour et mariage - soient respectées : sa sensualité l'exige. Or, pourrait-elle espérer, après un divorce, trouver un autre homme ?

La seule autre "occasion" qu'Agnès se soit aménagée est Le Loreur, celui-là même qui avait introduit en Camille l'idée de "sac" à propos d'Agnès... Et quand Le Loreur, par la grâce de l'auteur, songe à Agnès, on peut très vite comprendre qu'il ne l'aime pas. Certes, il la veut, mais de là à épouser une divorcée... Ce manque d'amour est

souligné à l'occasion d'une scène de séduction qui a lieu chez lui au cours de laquelle les manoeuvres le plus savantes donnent les résultats les plus piteux.

> Il s'allongea auprès d'elle, bien déterminé.
> Elle l'écarta rudement pour lui demander.
> -M'aimez-vous ?
> -Ah ! comme je vous désire. (souligné par nous. P.G.) (...).
> -Si je divorce, m'épouserez-vous ? précisa-t-elle. (...)
> Il se releva du divan et, les mains dans les poches de son veston, s'appuya à la bibliothèque.
> Mortifié et penaud, il essayait de se donner un air hautain. *(150).

Le Loreur ne vaut pas mieux que Camille. Dès lors, pourquoi Agnès, damnée par une sensualité qui l'oblige pratiquement à vivre avec un homme, devrait-elle changer de bourreau ! A jamais incapable de dépasser le stade de la Chute, de par la conjonction de l'argent, qui attire les hommes qu'il ne faut pas, et de la sexualité, cette sexualité qui est pour elle le centre de sa vie, Agnès choisit de rester dans le cercle infernal qu'elle connaît, choisit Camille. Celui-ci est l'homme qui l'a fait naître, l'irremplaçable. La bêtise d'Agnès, si elle existe, ne compte pour rien : une Myriam, intelligente, vivra le même calvaire, pour la même raison : le premier initiateur reste le seul, même s'il est l'initiateur de la Chute, ce qu'une Agnès ou une Myriam ne voit pas.

Face à ces deux héroïnes qui veulent confondre les avantages rêvés d'une situation avec ses méfaits réels, et qui y parviennent, nous avons ceux qui, sachant parfaitement qu'ils sont dans une situation de chute, refusent de croire à un salut possible. Parmi eux, nous avions souligné le cas d'Alain, tant il était clair. Intéressons-nous donc à lui.

Alain est sans doute le héros le plus dégradé de la Chute, parce qu'il est le plus visiblement plongé dans ce domaine : Alain est un drogué. Quand il apparaît dans le roman, il est en cure de désintoxication - en vain, comme nous l'apprendrons vite. Il est aussi, comme tout héros-type du domaine infernal, en position de gigolo. *(151). Lydia, nouvel avatar de Dorothy, est prête à épouser Alain et à l'entretenir. Mais à la différence des jeunes femmes courtisées pour

leur argent, Lydia ne croit pas trop en l'amour d'Alain.

> Elle tenait à la main son sac qu'elle fouilla pour en tirer un carnet de chèques, puis un stylo, tout en regardant Alain. Son regard exprimait une complaisance aiguë, mais sans espoir. (souligné par nous. P.G.) *(152)

Pourtant, en un sens, Alain l'aime, tant il est reconnaissant à Lydia de l'aimer, lui, le drogué. Mais cet amour, ou celui de Dorothy, qui devrait l'aider à sortir de l'enfer de la drogue n'est pas suffisant. Lydia attend Alain à New York pendant qu'Alain retourne à la drogue. Il sait pourtant qu'elle le conduit non seulement à la mort physique, mais aussi à autre chose de tout aussi grave. Elle l'empêche à jamais d'atteindre le Salut, de reussir sa vie. Alors qu'il fait rouler Alain vers la drogue qu'il avait un instant abandonnée, Drieu écrit :

> Alain ne pensait à rien, ou plutôt pensait à tout, mais il voyait toutes ses pensées prises dans un tourbillon dévorant ; il écoutait en lui la vitesse croissante de sa chute, de sa perte. *(153).

En effet, avec une rage nihiliste, Alain se perd alors qu'il possédait un moyen d'échapper à la Chute, d'atteindre le Salut qu'il savait posséder ce moyen.

Avec Dubourg, un ami, voire le seul ami, nous avions pu voir un presque **alter ego** d'Alain qui avait pu échapper à la Chute - Alain et lui avaient longtemps vécu la même vie - en se tournant vers les religions. Il avait choisi l'Egypte et ses dieux plutôt que la drogue. Mais Alain possède lui-même sa propre échappée : il écrit. L'art pourrait être son salut, comme il sera celui de Dirk Raspe... Le Voyageur sans billet - dont le titre réfère sans doute à la Valise vide - pouvait être, dans le cas d'Alain, la porte de sortie de la Chute. Art, religion, valeurs de la première fonction.

Assez curieusement, ce livre qu'Alain s'essaye à écrire est introduit quelques pages avant son retour à la drogue *(154). Alain, avant de retourner à Paris, à la grande Babylone où il trouvera sa perte, se remet à écrire. Ce n'est encore qu'une ébauche, mais cette ébauche possède une vertu d'importance :

> Il relut quelques pages qui partaient, qui hésitaient, qui se perdaient. Il aperçut des points de défaillance ; et un peu de ce qui demandait à s'ajouter à ce maigre texte et incorporé à lui, à vivre, tressaillit. (souligné par nous. P.G.) *(155).

Alain se met alors à écrire. Drieu place à cet instant la phrase qui est peut-être la plus importante de ce roman - du moins en ce qui concerne un Salut possible :

> Minute émouvante : Alain se rapprochait de la vie *(155)

Mais l'échappée de la Chute, la montée au Salut, ne sont pas pour Alain. Bientôt, il est fatigué. Le lendemain, quand il quitte la maison de repos où il essayait une dernière fois de se désintoxiquer, pour le pays de la drogue, pour le "pays maudit", il décide de son suicide sans même le savoir à ce moment. Mais le lecteur, lui, l'apprend immédiatement.

> En se réveillant, de son lit il avait regardé sur la table les papiers. Mais l'émoi de la veille était dissipé, il n'avait plus aucun élan. Aussitôt, il avait décidé de ne plus écrire, de ne plus réfléchir. *(156).

Il a essayé tout bonnement de ne pas essayer de rejoindre le Salut, de ne plus vivre. Alain se veut fait pour la Chute, et refuse d'y échapper. Au Salut, il chosit de préférer la déchéance et les horreurs de la drogue, la paresse.

Car il ne fait aucun doute que, pour Alain comme pour Drieu, la drogue amène de manière inéluctable la déchéance : les endroits où les drogués se réunissent, ou ceux où Alain s'injecte le poison, ne sont pas particulièrement attirants ; pour Alain, ce sont les toilettes ; quant aux endroits où les drogués se retrouvent, c'est l'appartement de Praline ou l'atelier de Falet... endroits absolument sinistres. Alain lui-même lance au groupe des drogués réunis autour de Praline une condamnation à la cruauté mordante :

> -Vous avez trouvé un joli petit système pour vous tranquilliser l'esprit. A part ça, quel risque courez-vous ? Vous fumez ? (...). Tout ce que vous risquez c'est de vous abrutir.*(157)

On voit donc un Alain parfaitement apte à voir dans la drogue le cul-de-sac auquel elle amène. Mais s'il sait juger la bêtise de ceux qui, devant lui, défendent la drogue et l'état d'abrutissement dans lequel ils croupissent, il semble qu'il soit incapable de se juger lui. Ainsi que l'écrit Drieu :

> ...Alain, surtout quand il s'agissait d'autrui, (souligné par nous. P.G.) ne crachait jamais sur les faits. *(158).

Est-ce incapacité ? Est-ce volonté ? Les deux sans doute, mais la volonté prend vraisemblablement la plus grande part. Alain ne veut pas s'en sortir ; déjà avant le retour à la drogue, il songe à se suicider, sachant que drogue et suicide vont de pair *(159). Après être revenu au paradis artificiel, il y songe encore et il commettra ce suicide.

> Pourtant, il se rappela ce bref retour au papier et à l'encre qu'il avait fait la veille au soir. *(160)

Mais Alain a décidé qu'il devait mourir. La chose est plus facile à faire : la paresse encore... il refuse de considérer le Salut et ne veut voir qu'une seule porte de sortie possible pour quitter le domaine de la Chute : c'est la mort, la "délivrance". Alain refuse le Salut, il n'y aura pas de voyageur sans billet.

CONCLUSION

La Chute possède un caractère profondément négatif, quand elle est celle de ceux qui s'y arrêtent. Nous avons pu le voir dans le cas d'Agnès, d'Alain, de Gille. Mais elle comporte aussi un aspect éminemment positif, de par le fait qu'elle est naturelle : la Chute est nécessaire. De ce fait, ce n'est pas tant la Chute qui représente le mal que les personnages ressortissants éternels de ce domaine. On ne peut que les prendre en pitié, dans le cas d'Alain, du Gille de - l'Homme couvert de femmes ou de celui de Drôle de Voyage, ou que les mépriser, dans le cas d'un Blaquans qui s'aveugle ou aveugle le lecteur ou d'une Agnès qui, obnubilée par la Chute, plonge en enfer des enfants qui n'en peuvent mais.

La Chute est l'empire exclusif des valeurs de la troisième fonction. Nous pouvions encore, dans l'Eden, apercevoir les portes de sortie, d'échappée, que constituaient les valeurs guerrières et - dans une mesure moindre - les valeurs religieuses. Ici, nous ne trouvons rien, sinon l'argent et la sexualité, qui se combinent nécessairement pour amorcer la Chute de ceux qui sont pris dans cette combinaison. *(161). Entendons-nous bien : si la sexualité "vide", qui ne réfère à rien d'autre qu'elle-même, est condamnée par Drieu, ce n'est sans doute pas le cas de l'argent "in se". Nous pouvons entr'apercevoir des couples riches qui ne sont pas plongés dans l'Enfer, notamment dans le Feu follet avec le couple Lavaux, dont Drieu écrit à propos de Solange :

> Elle avait besoin d'argent, mais pas plus que n'en avait Cyrille. L'argent pour animer l'amour (souligné par nous. P.G.), l'amour pour animer l'argent. *(162).

L'argent en fait ne devient négatif que dans la situation de combinaison dont nous avons parlé, parce qu'il entraîne dès lors la présence d'êtres de caractère faible, de paresseux, qui se laissent emporter sur la voie qui leur semble la plus facile - il s'agit des gigolos - et qu'il amène les possesseurs - de sexe féminin dans la plupart des cas - à céder à leur passion de la rencontre. C'est sur cette problématique que s'ouvre souvent de manière, disons, "officielle", la Chute des protagonistes, mais aussi leur Naissance. L'ouverture de la Chute sur cette combinaison entraîne deux types de réactions de la part du gigolo - la "réaction-Camille" et, bien plus complexe, la "réaction-Gilles" - qui, avec celle qu'il a séduite, entre dans la Chute de manière la plus nette, même s'il parvient, comme Camille le fait, à y échapper à tout moment grâce à ce qui n'est qu'une réaction édénique, ou par l'amour. Mais c'est là déjà parler du Salut.

La femme séduite, quant à elle, entrait en enfer pour n'en plus ressortir, telle Agnès, telle Marianne peut-être, qui disparaît ; telle Myriam, sans doute ; parvient-elle jamais à oublier Gilles ? Nous pouvons en douter. La femme séductrice extrinsèque s'attache de toutes ses fibres à l'éveilleur, à l'initiateur, à celui qui l'a fait naître, et essaie, pour se l'attacher, de tous les moyens. La voilà devenue

séductrice, avec tout le succès que l'on connaît à ce groupe qui veut plaire et qui manque son but avec une constance digne d'admiration.

Les séducteurs qui veulent l'être forment les gros bataillons des damnés de la Chute - nous entendons des damnés **ad aeternum.** Ce sont eux qui, pour user de l'expression que Drieu met dans la bouche de Johnny, un protagoniste de Drôle de Voyage, sont "voués à la solitude du désir" *(163), voués à la recherche d'un désir dont ils ne veulent pas la réalisation. Il leur faut conquérir mais il refusent leur conquête, par la fuite, comme dans l'Homme couvert de femmes de par le rejet instantané - ou l'ignorance - de celui ou celle qui est déjà abîmé par la rencontre : souvenons-nous de la scène avec Marianne dans l'Intermède romain. *(164). Et pourtant, à peine ont-ils rejeté celui ou celle qui était déjà leur objet, qu'il leur faut recommencer. Une cruelle réflexion de Luc, à l'égard du Gille de l'Homme couvert de femmes, avait bien souligné les raisons de la chose : Gille, selon Luc - et nous lui donnons raison - séduisait pour avoir l'impression qu'il se tenait debout, pour exister, même plus largement.

Pour atteindre ce but, tous les moyens étaient bons. Nous voyons Urcel, protagoniste du Feu follet, jouant sur les possibilités de ce que nous avons appelé la "technique du caméléon", car...

> ...lui plaire [à Alain], c'était le dominer, puisque c'était le tromper. *(165).

Nous voyons le héros de l'Agent double prêt à aimer - et à trahir - tous ceux dont il veut se faire aimer, en se jetant dans le mouvement que l'être aimé dirige, oubliant ainsi son moi...

Rares sont néanmoins les séducteurs qui usent de cette technique, car elle empêche la reconnaissance que les séducteurs escomptent... *(166). Malgré tout, il existe un déchirement profond dans l'esprit du séducteur entre ce besoin d'être reconnu pour ce qu'il est - ou ce qu'il croit être - et une peur presque panique d'être dévoilé - peur qui entraîne une fuite éperdue après la confession - dans les rares cas où elle a lieu - ou après le contact qui peut faire craindre un approfondissement de la relation. Rares seront les protagonistes de la Chute qui accepteront le contact qu'ils semblaient - et

semblaient seulement, le plus souvent - rechercher. Ceux-là sont les quelques élus, ceux qui atteindront le Salut. Nous pouvons trouver dans ce cas Gilles, Yves et Geneviève - seuls protagonistes de la Chute qui osent se dévoiler à l'autre, s'analyser, se comprendre et en tirer des conclusions. Les autres sont aveugles, volontairement ou non ; les autres veulent trouver leur bonheur dans la Chute, stade dont ils n'imaginent pas, ou ne veulent pas imaginer, que l'on puisse sortir. Nous avions pu nous demander jusqu'à quel point la paresse n'était pas responsable de ce genre d'attitude. Ces autres, nous l'avons souligné, Drieu, qu'il les méprise ou les prenne en pitié, en donne une image rien moins que négative. Drieu ne veut pas voir en la Chute l' "ultima Thulé", la fin du parcours humain. Elle doit être "prométhéenne", elle est normale et nécessaire, comme chacune des saisons de l'année, pour que l'homme progresse, pour que le Salut ait lieu. Aussi Drieu ne condamne-t-il pas ceux qui y tombent. Un Yves, un Gilles, une Agnès, une Geneviève, un Benedict, une Myriam, ne sont pas méprisables parce qu'ils ont quitté l'Eden pour l'enfer. Mais il leur faut ensuite aller plus loin, vers le Salut - et non régresser à l'Eden comme Camille le fait si bien, ou croupir dans le domaine de la Chute... Quant à ceux qui ont choisi le bonheur dans la déchéance, Drieu les fait disparaître par la mort - Camille, Agnès ou Alain par exemple - ou par la fuite - songeons au Gille de l'Homme couvert de femmes - ou par l'oubli, la vaporisation - songeons à Bénédict, Urcel, ou à de nombreux comparses, visiblement prisonniers à jamais du domaine infernal - et les remplace par ceux qui, ayant connu la Chute, feront tout pour la dépasser, iront plus loin, plus haut, ne serait-ce que pour un instant.

COMPARAISON ?

Essayons-nous maintenant, comme à la fin du chapitre consacré à l'Eden, à une comparaison entre la vision de la Chute telle qu'elle est comprise par Drieu et celle que les mouvements fascistes ont pu développer.

Disons-le dès l'abord, les deux approches diffèrent sensiblement, voire s'opposent, tant par l'idée globale que s'en font les uns et l'autre, par la place opposée que Drieu et les mouvements fascistes lui assignent, par l'esprit qui anime cet enfer, et qui n'est aucunement

identique, si on s'intéresse à l'auteur ou aux idéologues fascistes, par les personnes vers lesquelles l'intérêt est porté, par les solutions proposées dans chacun des cas : tout ou presque semble inconciliable.

Nous pouvons noter à propos du domaine de la Chute selon Drieu de nombreux éléments que nous avions déjà soulignés à propos de l'Eden et qui s'opposaient à la vision que les fascistes portaient à ce moment comme ils s'opposent ici à la vision fasciste de la Chute. Nous pensons tout d'abord au peu d'intérêt qu'un Drieu portait à l'Eden "rose" et à sa hâte à se diriger vers ces moments "gris" ou "noirs" préparatoires de la Chute, parfaitement opposés au rêve fasciste de la pureté originelle qu'il ne fallait quitter à aucun prix, à laquelle il faut retourner. Nous retrouvons cette même opposition quand nous en venons à la Chute. La position fasciste pourrait, sur ce sujet, être résumée d'une manière lapidaire : la Chute est un mal absolu, un état qu'il s'agit d'éloigner à tout prix et pour toujours. Tous les efforts d'un groupe doivent être dirigés vers l'éradication de ce qui n'est qu'horreur infernale, vers le retour au stade primitif et heureux de l'Eden.

A l'opposé, nous trouvons l'idée qui se dégage de l'oeuvre d'un Drieu. Celui-ci ne nie pas les aspects dramatiques et pénibles de la Chute. La description qu'il nous en donne est loin d'être des plus plaisantes ; les moments que l'on passe dans ce domaine sont des épreuves difficiles, dont on sort marqué. Il n'empêche, même si elle possèdent des connotations négatives, la Chute n'est pas mauvaise en soi, et ceci parce que, tout simplement, elle est un stade naturel du trajet humain. Tout à fait normalement, l'hiver trouve sa place entre l'été de l'Eden et le printemps possible du Salut, suivis d'autres Chutes, d'autres Saluts... C'est l'éternel retour, ou pour user d'une expression plus drieusienne, la philosophie des saisons.

Un autre élément auquel nous avions déjà fait allusion lors de notre etude sur l'Eden change encore cette attitude de Drieu face à la Chute en une attitude fort positive : la Chute est non seulement un accident normal et attendu de la vie humaine ; elle est de plus - nécessaire. Nous en revenons à l'histoire de Zarathoustra, le philosophe-poète que Nietzsche fait descendre régulièrement dans la

foule pour qu'il puisse, après chaque descente, après chaque Chute, remonter dans ses montagnes, plus riche d'expérience, plus apte chaque fois à mériter et à découvrir le Salut.

D'autre part, Drieu, à l'opposé des fascistes, ne parle pas en termes de régression, quand il s'agit de quitter le domaine de la Chute. Les deux seuls exemples régressifs que nous connaissions - il s'agit de Camille et d'Alain - sont par la volonté de l'auteur plus encore méprisables que pitoyables. Drieu certes ne pardonne pas à ceux des protagonistes de la Chute qui restent dans leur enfer sans vouloir en sortir - ou sans comprendre même qu'ils sont en enfer. La seule sortie digne d'honneur est celle des héros qui vont plus avant, vers le Salut, ainsi que nous le verrons. Ceci, une fois encore, s'oppose complètement au discours fasciste qui, certes, cherche une porte de sortie à la Chute, mais la cherche en deçà.

Enfin, pour en terminer avec la perspective de la Chute, il nous faut insister sur ce que nous avions déjà pu dire à l'occasion du chapitre consacré à l'Eden, à propos des raisons de la Chute. Le discours fasciste réfère à des causes extérieures à l'individu pour expliquer sa déchéance. Pour parler plus crûment, la Chute est due à l'Autre - peu importe qui est cet autre - et est de type unicausal. Qui pis est, elle est imposée par l'Autre, selon un plan précis, avec des cibles précises. Rien de tel chez Drieu. Nous avions pu remarquer à l'occasion de la confession d'Yves cette idée développée par Drieu que nous avions appelée la damnation génétique. Ce ne sont pas les faits qui mènent le héros à la Chute ; c'est bien le héros qui attire - ou bien est attiré par - les éléments qui peuvent se révéler négatifs, les combines en situations-types qui provoquent sa Chute. En d'autres termes le héros a préparé lui-même sa déchéance. Dans la Chute aussi, il y a damnation des gènes. L'initiateur, s'il y a initiateur *(167), est finalement incidentiel, ou du moins ne cherche pas à provoquer la Chute. En complète contradiction avec le discours fasciste, Drieu estime que l'enfer n'est pas le fait de l'Autre, mais bien de soi-même.

L'Autre peut néanmoins poser problème. S'il est clair qu'il n'existe pas, dans l'idée de Drieu, de peuple élu destiné à être sauvé

totalement de la Chute - tout est affaire de personnes, et l'on voit dans le Feu Follet deux presque frères, Dubourg et Alain, prendre des chemins opposés, l'un vers le Salut, l'autre vers la Grande Régression - il existe cependant un peuple non élu qui fait plus partie de la Chute que les autres, semble-t-il, dont rares sont les membres qui trouveront le Salut : il s'agit des Juifs. Ils ne sont certes pas responsables de la déchéance des héros (cf Note 167) - ce qui détache Drieu des théories antisémites chères au national bolchevisme russe ou au national socialisme allemand - mais il n'empêche que leur présence dans le domaine de la Chute est lourde. Ils y sont certes "banalisés", membres parmi tant d'autres des domaines infernaux ; d'autre part, nous avions signalé l'image finalement très positive que Drieu donne à ce moment, l'on pouvait remarquer le peu d'agressivité que Drieu marquait à leur égard ; enfin, il y avait Claude, Gabriel Cahen, et le Cohen "rouge" de l'épilogue de Gilles : il existait pour les Juifs une échappée possible vers le Salut.

Il n'empêche que la Chute n'est positive que quand elle est endroit de passage et, pour la plupart des Juifs, elle est destination finale. Ceci amènera, lors du Salut, une présence fort discrète de leur part. Et quand on y songe, trois Juifs seulement membres du domaine du Salut : est-ce peu ? Sont-ils les "bons Juifs" des antisémites ?

Il nous semble que Claude, Gabriel et Cohen participent tout simplement à la "banalisation" des Juifs à laquelle nous avions fait allusion précédemment : dans la Chute, les Juifs forment une minorité infime dont le rôle est proportionnel à leur présence ; de même, les Juifs formeront dans le domaine du Salut une minorité comparable à celle qu'ils représentaient dans le domaine de la Chute.

Le point de contact que nous aurions pu supposer à ce propos entre Drieu et le discours fasciste est donc finalement inexistant. Du côté fasciste, on assiste à une offensive importante contre l'Autre - et le Juif est l'Autre le plus important dans les deux discours que nous avons mentionnés - planificateur coupable de la Chute générale des élus ; du côté drieusien, nous avons un abandon des perdants - et non la condamnation de quelques coupables - abandon teinté de pitié

ou de mépris, sans plus. Nous pouvions donc dire qu'hors ce dernier point qui pouvait prêter à suspicion, il n'y avait rien de commun entre le discours fasciste de la Chute et celui de Drieu. Et sur ce dernier point, peut-on à la réflexion parler d'identité de vues ? Nous en doutons.

Notes à la Chute.

*(1). Mais il faut aussi dire que si, de notre point de vue, elle a trouvé son propre Salut, il ne doit pas en être de même pour Bloy qui ne peut voir le Salut qu'à travers l'idée de paradis et de Dieu.

*(2). Nous excluons bien entendu des auteurs comme Bernanos, Claudel, ...

*(3). Le Souper de Réveillon. in Histoires déplaisantes p.130
Le titre de ce recueil de nouvelles fut probablement choisi en référence au recueil de Léon Bloy Histoires désobligeantes, lui-même référant sans doute aux Contes cruels de Villiers-de-l'Isle-Adam.

*(4). L'Intermède romain in Histoires déplaisantes. p.146

*(5). Rêveuse Bourgeoisie. p.39

*(6). Rêveuse Bourgeoisie. p.37

*(7). Rêveuse Bourgeoisie. p.43

*(8). Mr Ligneul comme Mme Ligneul étaient étrangement impressionnés par le nom de Le Pesnel. Pour la petite bourgeoisie, l'article est comme un avant-goût de la particule.

Rêveuse Bourgeoisie. p.39

-(...) Mais les Le Pesnel sont nobles, Madame Ligneul.
L'abbé avait dit cela à tout hasard. (...). Mais le mot avait porté et, sans preuves, fit toujours son chemin dans l'esprit des Ligneul.

Rêveuse Bourgeoisie p.57

*(9). -Je crois qu'il a plu à Agnès.

Et plus loin :

Mme Ligneul interrogea sa fille :

-Comment le trouves-tu ?

Rêveuse Bourgeoisie. p.40

*(10). Rêveuse Bourgeoisie. p.41

*(11). -Il l'aime, il n'aime qu'elle, il ne l'a jamais quittée.

Rêveuse Bourgeoisie. p.150

-J'ai tout de suite senti à Alger qu'il ne m'aimait pas, j'étais bien sotte, mais j'ai tout de suite senti ça.

Rêveuse Bourgeoisie. p.150

*(12). Dominique Desanti
Les femmes, coeur fluant de cette oeuvre.
in Cahier de l'Herne n°42, p.318

*(13). Rêveuse Bourgeoisie. p.212

*(14). Mémoires de Dirk Raspe. p.46

*(15). Gilles. p.26

*(16). Gilles. p.29

*(17). Rêveuse Bourgeoisie. p.160

*(18). Rêveuse Bourgeoisie. p.401

*(19). Rêveuse Bourgeoisie. pp.76-77

*(20). Rêveuse Bourgeoisie. pp.454-455

*(21). Le Feu follet. p.62

*(22). C'est qu'en effet, l'argent, dans l'oeuvre de Drieu, semble être constamment possession féminine (cf note 12).

*(23). L'Homme couvert de femmes. p.23

*(24). -Je plais aux femmes et à Emmy plus qu'à aucune autre... Tu comprends, je sais cela, j'en ai déjà connu assez.

Rêveuse Bourgeoisie. p.473

*(25). Enfin, Agnès parut ; elle était plus jolie que jamais. Mais c'était le fruit de pratiques déconcertantes (...).

Rêveuse Bourgeoisie. p.170

*(26). Rêveuse Bourgeoisie. p.150

*(27). Nous renvoyons à ce propos le lecteur à l'essai de Sigmund Freud : Cinq psychanalyses.

*(28). Pour plus de détails à ce propos, nous engageons le lecteur à lire l'ouvrage du Professeur Pierre Debray-Ritzen : La Scolastique freudienne. Fayard 1972.

1529). C'est qu'en effet, Geneviève présente un cas particulier : elle est la seule séductrice "Je" de l'oeuvre de Drieu et, dès lors, se retrouve à la place de certains séducteurs mâles drieusiens, attirants par eux-mêmes.

*(30). L'Intermède romain in Histoires déplaisantes. Ed. Gallimard, p.184.

*(31). idem. p.256

*(32). idem. p.256

*(33). Rêveuse Bourgeoisie. p.144

*(34). Rêveuse Bourgeoisie. p.159

*(35). Nous renvoyons à ce sujet aux pages 164/165 de la nouvelle.

*(36). L'Intermède romain. p.166

*(37). Drôle de Voyage. p.197

*(38). L'Intermède romain. pp.155 et 159

*(39). Il va sans dire que cette analyse que nous appliquons au cas d'Edwige pourrait être appliquée sans changements notables à "la Renaude", par exemple.

*(40). Cette idée rejoint la théorie que Lacan a développée à propos de la séduction.

*(41). L'Intermède romain. pp.150-151

*(42). idem. p.166

*(43). idem. p.193

*(44) Peut-on ici entendre une situation parallèle à celle d'Edwige ? La chose est bien imaginable quand on songe à cette conversation que Gille, le héros, a avec elle quelques pages plus loin :

-Vous aimez votre mari ?
-Oui.
-Il vous fait mal ?
-Oui.

Drôle de Voyage. p.188

*(45). Drôle de Voyage. p.180

*(46). Drôle de Voyage. p.188

*(47). Drôle de Voyage. pp.192-193

*(48). Nous renvoyons aux pages 30 et 31 du roman.

*(49). Drôle de Voyage. p.33

*(50). Drôle de Voyage. p.236

*(51). Il va sans dire que l'image qu'ils ont d'eux-mêmes ne coïncide que fort peu à celle qu'ils mériteraient - suivant en cela la manière de penser de Dieu. Ainsi que le disait

Emmanuel Berl : "Vous ne pourrez jamais dire de Dieu autant de mal qu'il en a dit lui-même." (signalé par Dominique Desanti dans sa contribution au Cahier de l'Herne. op cit)

*(52). On peut à ce propos songer à cette phrase de Ernst Jünger : "On ne révèle pas l'homme en le convainquant de mensonge ; l'homme au contraire se révèle à la façon dont il ment."
Jardins et Routes. Ed. Bourgois 1979, p.163

*(53). Le Feu follet. pp.119-120

*(54). L'Agent double. pp.111-112

*(55). L'Agent double. p.115

*(56). Le Feu follet. pp.147-148

*(57). Le Feu follet. p.148

*(58). Gilles. pp.64-65

*(59). Gilles. p.76

*(60). Gilles. p.76

*(61). L'homme couvert de femmes. p.11

*(52). L'homme couvert de femmes. p.13

*(63). Est-ce que vous connaissez madame de B...? (...). Je voudrais que vous la connaissiez. (...). C'est une beauté. Je n'ai rien vu de mieux.
L'homme couvert de femmes. p.14

*(64). L'homme couvert de femmes. p.34

*(65). L'homme couvert de femmes. p.102

*(66). ...tout comme, peut-on penser, celui de Gilles à l'égard de Myriam, est engagé par l'échec amoureux aussi bien qu'affectif qu'il prévoit.

*(67). Dans le cas du héros de Gille_, ce sera parce que le héros ne veut pas se confier à Myriam que rien ne sera finalement dit.

*(68). L'homme couvert de femmes. pp.110-111

*(69). L'homme couvert de femmes. p.112

*(70). Nous ne comptons bien sûr pas ici tout ce que Drieu, dieu omniscient, nous dit d'elle.

*(71). L'homme couvert de femmes. p.221

*(72). Le Feu follet. p.120

*(73). L'Intermède romain. p.184

*(74). Nous parlons dans ce cas précis du séducteur involontaire "intrinsèque", charmeur et charmant de manière innée. Nous avons aussi dans une certaine mesure représentant le même genre de personnage, Dora. Le cas du séducteur extrinsèque est fort différent et sera analysé plus loin.

*(75). Blêche. p.13

*(76). Rêveuse Bourgeoisie. p.206

*(77). C'est qu'en effet, si Myriam voit qu'il y a un fossé jamais franchi entre elle et Gilles, elle n'en tire pas les conclusions qui s'imposent, à la différence d'Agnès.

> "Myriam ne put pas ignorer plus longtemps la distance que Gilles mettait entre elle et lui et qui allait grandissant. (...) Elle lui assigna une bonne raison : le regret de la guerre."
>
> (Gilles p.84)

Il faut souligner néanmoins qu'Agnès sera aveugle jusqu'après son mariage. Myriam, quant à elle, aura une vision à peu près claire de la situation avant la cérémonie, mais continuera cependant sur le chemin de la Chute.

---

*(78). Gilles. p.87

*(79). Nous renvoyons à ce propos aux passages qui décrivent l'extase de la charge dans la nouvelle La Comédie de Charleroi.

*(80). Gilles. p.42

*(81). Gilles. p.48

*(82). Le dégoût est accentué par la suite chez le lecteur lors de la première description de Myriam :

> ...une peau si fraîche, si absolument pure. Cette peau faisait un contraste prodigieux, sans qu'il y pensât (souligné par nous. P.G.) avec la peau salie de la putain d'avant.
>
> Gilles. p.46

Gilles est bien retombé en enfer et il ne voit pas les stigmates de la Chute. La vision est réservée au lecteur seul.

*(83). Gilles. p.43

**(84). [Camille] s'expliqua qu'on doit tirer du mariage les avantages qu'il peut faciliter et, résolument optimiste, gaiement aventureux, n'y voir que ce côté profitable. (souligné par nous. P.G.)

Rêveuse Bourgeoisie. p.87

*(85). Rêveuse Bourgeoisie. p.90

*(86). -Allons, nous arrangerons cela. Il y a l'abbé et le marquis. Nous t'arrangerons cela.

Rêveuse Bourgeoisie. p.89

*(87). Rêveuse Bourgeoisie. p.90

*(88). Camille, (...) marchait avec un air avantageux. Or, l'air de quelque chose équivalait toujours pour Camille à la réalité de cette chose. Il avait donc oublié déjà les deux scènes précédentes (...).

Rêveuse Bourgeoisie. p.154

Quand on sait que ces deux scènes qui ont eu lieu il y a à peine quelques heures peuvent mettre en jeu toute sa vie professionnelle et son mariage, on voit sans peine ce que nous entendions par "merveilleuse faculté d'oubli".

*(89). -Je suis tout à fait d'avis que tu fasses un mariage de ce genre. (...). Tu as déjà pris goût à l'argent, au luxe. Si tu en étais privé, tu ferais des bêtises. (...). Là n'est pas la question.
-Non, répondit aussitôt et à son propre étonnement (souligné par nous. P.G.) Gilles.
-Tu sais où est la question ?
(...) Gilles hésita un peu mais répondit enfin :
-Elle est juive.
-Voilà. (...)

Gilles pp.157-158

*(90). -Je ne suis pas venue pour vous parler d'eux [Jacques et Daniel, les frères de Myriam], je suis venue pour vous demander de l'argent.

Gilles p.46

*(91). Gilles pp.46-47

*(92). Les jours qui suivirent leur rencontre, Gilles vécu en extase devant Myriam. (...) Il passait de longues heures avec Myriam, mais c'était à peine s'il l'embrassait. Il avait une envie de faire l'amour qui lui donnait des vertiges autant que la faim, mais il n'imaginait pas qu'on pût coucher avec une jeune fille. Et les choses qu'elle représentait, qu'elle lui offrait étaient si nombreuses et si désirables qu'il en oubliait son corps (...).
Cet état de choses dura bien deux ou trois jours.

Gilles pp.56-57

*(93). Gilles. pp.70-71

*(94). Gilles. p.80

*(95). Gilles. p.86

*(96). ... et, sans doute, cette attirance de l'argent - attirance occultée à certains instants, mais qui réapparaît régulièrement.

*(97). Gilles. pp.132-133-134

*(98). "Je ne peux pas lui dire que je ne l'aime pas, je peux tout au plus lui parler du vide de mon coeur."
Gilles. p.86

*(99). Gilles. p.76

*(100). Un bon Ménage in Journal d'un Homme trompé.

*(101). Un bon Ménage. p.48

*(102). Songeons à ce que les enfants Le Pesnel disent de leurs parents, aux commentaires peu flatteurs délivrés par tel ou tel protagoniste à l'égard du héros Gille dans L'homme couvert de femmes, à l'égard d'Alain dans Feu follet, etc...

*(103). Un bon Ménage. p.49

*(104). Un bon Ménage. p.50

*(105). Blêche. pp.13-14

*(106). Gilles. p.46

*(107). Gilles. p.48

*(108). Gilles p.58

*(109). Dominique Desanti (art. cit. p.319)

*(110). Gilles. p.67

*(111). Gilles. p.134

*(112). De nouveau, il voulait se décharger de son crime ; il voulait le diluer dans la sincérité, dans la demi-sincérité, le pire des mensonges.
Gilles. p.191

*(113). Gilles. pp.188-190

*(114). Gilles. p.191

*(115). Il est à noter que le mariage est civil - ce qui laissera une porte ouverte au divorce et au mariage religieux plus tard, avec une autre... Comme les nombreux Gille de Drieu, **Gilles espère toujours en un futur mieux appareillé, sans jamais l'atteindre.**

*(116). Cela n'est pas le cas de Dororhy, par exemple, qui pourra répondre à Alain qui venait de lui dire :

> -Je vous aime, vous devez être riche (...).
> -Hélas ! Je ne le suis pas assez et je vous en demande pardon...
> Le Feu follet. p.62

... ni de Lydia, amante d'Alain, qui entretient Alain sans trop d'émotion... (cf p.17 du roman Le Feu follet)
Dorothy et Lydia, d'ailleurs, s'échapperont sans trop de peine de leur prison.

*(117). Songeons à cette réflexion remarquablement vulgaire, mais aussi très pertinente de Le Loreur qui répond à Agnès quand elle assure avoir senti dès le début du

mariage le manque d'amour de Camille à son égard :

> -Vous avez peut-être senti ça, mais vous avez aussi senti autre chose.
> Il regretta cette allusion trop intime, et qui aussitôt rendait les larmes d'Agnès voluptueuses. Il vit avec un nouveau dépit à quel point elle lui était attachée par les sens.
>
> Rêveuse Bourgeoisie. p.151

*(118). Rêveuse Bourgeoisie. p.151

*(119). Mais ce pourrait être quelque chose de pire : une passion sans amour, un vice passionné.

Lucien Rebatet. Les deux étendards. Gallimard 1951. p.1151

*(120). Gilles. p.134

*(121). Soudain, il eut peur de lâcher la parole décisive : "Je ne l'aime pas, je n'en veux qu'à son argent."

Gilles. pp.139-140

*(122). Gilles. pp.196-197

*(123). "Elle avait décidé son dépouillement et l'avait limité."

Gilles. p.186

Si Myriam peut avoir cet aspect pratique dans le don, serait-ce aller trop loin de penser qu'elle donne en sachant très exactement les raisons pour lesquelles elle agit ainsi ?

*(124). Gilles. p.187

*(125). Rêveuse Bourgeoisie. p.207

*(126). La séductrice extrinsèque n'est certes pas responsable de l'attirance que l'homme a pour son argent ; mais elle est celle qui a appelé l'homme générateur de la Chute.

*(127). Nous exceptons une présence juive dans la période de l'Eden - dans Rêveuse Bourgeoisie - mais qui, comme elle ne touche aucunement les enfants Le Pesnel, peut être mise de côté. Par ailleurs, cet incident qui mène à la mise en cause, le temps de quelques lignes, d'un banquier juif Ben Abram - se dégonfle bientôt : la fripouille, c'est l'associé de Camille, Gravier, un bon Français...

*(128). La Comédie de Charleroi. p.47

*(129). La Comédie de Charleroi. p.48

*(130). La Comédie de Charleroi. p.29

*(131). Gilles. p.31

*(132). Charlotte Wardi. Drieu et les juifs in Cahier de l'Herne n° 42.

*(133). Nous n'exceptons à ce stade que la diatribe de Carentan, à laquelle nous reviendrons dans quelques lignes.

*(134). Gilles. p.414

*(135). Gilles. p.403

*(136). Ce côté moderne, il faut le mettre en parallèle à ce que Constant en disait. Les Juifs d'hier, c'est la France d'aujourd'hui. Etre juif n'est pas un fait de sang mais un état d'esprit. Il en est de même pour les Français de 1920.

*(137). Gilles. pp.159-160

*(138). Gilles. p.159

*(139). Le lieutenant de tirailleurs in la Comédie de Charleroi. p.239

*(140). Un paysan qui passe par Normale peut se livrer entièrement au rationalisme le plus bas, tandis qu'un bourgeois trouve des défenses dans son éducation religieuse, ses préjugés. Les Juifs sautent de la synagogue à la Sorbonne. Pour moi, provincial, bourgeois de campagne, qui, par l'instinct et par l'étude, me rattache à un univers complexe et ancien, le Juif, c'est horrible comme un polytechnicien ou un normalien.

Gilles. p.159

*(141). Rêveuse bourgeoisie. p.426

*(142). L'homme couvert de femmes. p.11

*(143). id. p.45.
Il est à noter que ce statut est aussi celui d'Aurélien dans le roman d'Aragon qui porte ce même nom. Or, Aurélien, selon la rumeur publique, doit beaucoup au Drieu imaginaire - à celui de ce roman - et au vrai Drieu.

*(144). L'homme couvert de femmes. p.82

*(145). C'est bien l'amour qu'il fait avec cette prostituée. En effet, il n'est pas dans ce cas le gigolo potentiel d'une femme riche : il peut donc aimer.

*(146). Drôle de Voyage. p.49

*(147). Gilles. pp.74-75

*(148). Rêveuse Bourgeoisie. p.81

*(149). -je resterai seule, répéta-t-elle. Je vivrai seule.
Rêveuse Bourgeoisie. p.219

*(150). Rêveuse Bou.geoisie. pp.276-277

*(151). D'autant plus qu'une chose le tenait éloigné des femmes, l'idée qu'il se faisait de l'argent. Tout naturellement attiré par le luxe, il se trouvait toujours en face de femmes riches. Or, il se disait sans cesse que leur charme était fait en partie de leur argent.

Le Feu follet. pp.61-62

*(152). Le Feu follet. p.17

*(153). Le Feu follet. p.104

*(154). ... tout comme l'autre porte de sortie de la Chute qu'est la religion, présentée par Dubourg.

*(155). Le Feu follet. p.67
On peut noter que c'est l'art, la création littéraire, qui sauvera aussi Gilles à un moment donné, quand Dora annonce la séparation. Seul dans une villa des Maures, il se met à écrire :

Il se souvint de Myriam. (...) Il se mit à écrire sur cette première expérience de la vie. Sa plume grinçait sur une aridité sans nom (...). Ce petit grincement luttait seul contre le silence.

Gilles. p.379

*(156). Le Feu follet. p.72
Nous pouvons remarquer que son attitude est fort proche de celle de Paul Morel

*(157). Le Feu follet. pp.129-130

*(158). Le Feu follet. p.126

*(159). Tout à l'heure, il s'était promis éperdument à [la] pente [de la drogue], mais aussi il avait vu où le mènerait cette rechute qui serait finale. Il [avait] prendre son revolver dans sa malle et le plaça à côté de la seringue. L'un ne pouvait plus aller sans l'autre.

Le Feu follet. pp.56-57

*(160). Le Feu follet. p.131

*(161). ...une femme riche, c'est une proie deux fois plus brillante, deux fois plus troublante.

Drôle de Voyage. p.34

ou encore :

-Je vous aime, vous devez être riche, lui avait-il (Alain. P.G.) dit un soir.
Elle lui avait répondu très sérieusement :
-Hélas ! Je ne le suis pas assez, et je vous en demande pardon.

Le Feu follet. p.62

*(162). Le Feu follet. pp.141-142

*(163). Drôle de Voyage. p.300

*(164). Nous pouvons aussi rappeler ce passage de Drôle de Voyage, qui se place lors de la rencontre entre Gille et Béatrix :

"Certes, un être nouveau, sous le ravage de ses mains, se dégagerait.
Mais cet être serait son oeuvre, alors, il s'en dégoûtait d'avance.

Drôle de Voyage. p.40

*(165). Le Feu follet. p.123

*(166). Somme toute, j'ai toujours eu horreur du personnage de galant que j'ai dû jouer toute ma vie...

L'Intermède romain. p.189

*(167). Peut-on en effet parler de Bénédict, d'Agnès, de Myriam, pour ne prendre qu'eux, en tant qu'initiateurs à la Chute ? Dans le cas de Myriam et d'Agnès, sûrement pas. Elles présentent un autre aspect de la Chute à Gille et à Camille sans être elles-mêmes provocatrices de la Chute. Dans le cas de Bénédict, il est vite sensible au lecteur que Gilles connaissait déjà l'enfer, était déjà en état de Chute.

LE SALUT

J'avais entrevu la conversion au bien et au bonheur, le Salut.

Rimbaud.
Une saison en enfer.

Ca ne peut pas aller si loin...
Je le dis ! Ce n'est pas de telle importance...

Céline.
Entretiens avec le Professeur Y.

LE SALUT

La notion de Salut est relativement peu répandue dans la littérature française, si l'on considère cette notion selon la manière dont les tenants de la philosophie des saisons la voient.

L'idée de Salut existe sans nul doute, mais le sens attribué à ce mot varie considérablement selon l'auteur qui s'y intéresse : nous avons un Zola qui, dans Germinal par exemple, se penche sur le Salut - ou plutôt à la Rédemption - de la classe ouvrière, accompagné en cela par Henri Barbusse, un Sartre, peut-être même par un Vallès : cette Rédemption prend un caractère plus régressif - il s'agit du retour à l'Eden - que, disons, nietzschéen. Nous avons un Claudel qui mèle sans aucune difficulté Rédemption - Salut - et éternité paradisiaque chrétienne ; nous avons un Balzac qui, tout comme Zola, fait coïncider le succès - commercial, sentimental - et le Salut ; un Proust chez lequel le Salut naît d'une découverte psychologique qui lui permet de trouver sa voie,d'écrire son oeuvre, d'atteindre le bonheur...

Face à ces écrivains - dont nous ne mettons aucunement en question, disons-le tout de suite, la manière d'envisager la chose - nous pouvons trouver une autre race de créateurs chez lesquels la notion de Salut semble être inexistante : songeons à Flaubert, à Bernanos et à Céline dans une certaine mesure, à Léon Bloy même, qui parvient à la fin de la femme pauvre à remettre en question tout l'espoir de Salut que le lecteur pouvait caresser...

Enfin, quelques écrivains, adeptes de l'éternel retour, envisagent le Salut, non comme une Rédemption collective, non comme un état nécessairement accompagné du succès, non comme une régression à l'Eden avec, intégré en lui, l'idée d'éternité et de destination finale, mais comme un moment, certes privilégié, mais ne possédant pas ces caractéristiques que nous venons de passer en revue. Il est personnel, et non collectif ; ne réfère pas nécessairement au succès mondain, financier ou sentimental, même si ce genre de succès l'accompagne ;

n'est pas régressif mais, au contraire, participe d'un mouvement vers le futur, le "plus loin", un mouvement qui amène sa fin possible et même probable - tout simplement parce que les conditions matérielles et morales propres à tel ou tel type de Salut, nécessaires au Salut, ne seront plus unies dans l'âme du héros - pour laisser place à une nouvelle Chute, puis à un nouveau Salut, point nécessairement semblables aux premiers. Parmi ces quelques écrivains, nous trouvons une Colette, capable de rêver le temps passé, l'Eden, comme d'espérer et de réaliser un futur ou un présent heureux, le Salut ; nous trouvons un Stendhal qui sait les bonheurs et les malheurs de ses Saluts possibles, qu'il s'agisse de l'amour de l'Italie ou de la guerre *(1). Nous trouvons un pessimiste-gai, qui sait, comme Stendhal ou Colette, trouver le bonheur, le Salut, là où il est, sans s'y attacher trop, n'oubliant ni hier ni la menace de demain : il s'agit de Drieu, le partisan du gai savoir nietzschéen.

Mais le Salut selon Drieu, quel est-il ? Comment se manifeste-t-il ? Quel est son contenu ? Voilà les premières questions auxquelles il nous faut répondre.

Définition.

Le Salut selon Drieu peut être caractérisé comme un moment recouvrant un espace de temps variable, mais toujours fini. En d'autres mots - et nous n insisterons jamais assez sur ce point - Drieu refuse d'introduire dans la notion de Salut une idée d'éternité. La Chute est toujours immanente : le Salut a un début et une fin.

D'autre part, cet espace de temps ne possède pas de limites précises. Le temps du Salut connaît en effet une durée variable selon les individus : nous avons un Camille qui, grâce à sa merveilleuse faculté d'oubli, vit chaque jour le Salut avec Rose, pendant quelques heures, avant de retomber dans l'enfer familial ; un Yves qui vivra le Salut pendant un an, avant de mourir d'une manière atroce ; un Liassov qui semble vivre un nirvana tout au long des Chiens de paille.... un Alain qui n'apercevra le Salut que pendant les quelques minutes de l'écriture - sans jamais l'atteindre vraiment. Toutes les possibilités sont ouvertes.

Ce moment fini est suivi d'autres moments et, tout d'abord, d'une nouvelle Chute. Nous pouvons le voir avec, par exemple, le héros, et certains protagonistes de La Comédie de Charleroi, ou avec Yves encore : après l'extase de la charge, due à la guerre, ce sont les orages d'acier, les dysenteries des Dardanelles, la désertion, la mort.

Avec d autres incidences, nous trouverons le même schéma pour la plupart des héros ayant atteint le Salut, sauf peut-être pour certains comparses qui représentent la sagesse - mais à quel prix l'ont-ils obtenue ? Enfin, cette nouvelle Chute entraînera la recherche d'un nouveau Salut ; tout reste en mouvement, rien n'est définitivement gagné ou perdu.

Ayant défini le Salut en tant que moment, il nous faut maintenant nous intéresser à son contenu, ou plus exactement à ses conditions, qui vont nous ramener, lors de nos développements, au problème de la perpétuelle ambivalence de Drieu.

Nous avions pu voir, lors de notre chapitre consacré à la Chute, les dangers qu'entraînait la réunion de l'argent et de la sexualité, "couple maudit" de la troisième fonction. Nous avions dû admettre malgré tout que ce n'était pas la fonction marchande **in se** qui se révélait négative, mais la manière dont les protagonistes de la Chute envisageaient les valeurs inhérentes à cette fonction. Le contenu de ce chapitre laissait percevoir que les valeurs de la troisième fonction n'empêchaient aucunement le Salut - nous y avons fait une brève allusion en nous intéressant à Alain - voire le favorisent - témoin Geneviève ; que leur manque peut être un élément de Chute ou indicateur d'un non-Salut, comme dans le Journal d'un délicat.

Dans cette troisième fonction, nous trouverons, comme nous l'avons indiqué, argent, sexe - quelquefois liés, mais pour le meilleur dans le cas du Salut - et maternité. Ces notions recouvrent bien ce que sont, selon Georges Dumezil, les valeurs de la fonction dite marchande. Elles montrent aussi l'ambiguïté drieusienne, car ces valeurs aussi bien négatives que positives. Argent et sexe peuvent être liés pour le pire comme pour le meilleur ; la maternité peut être source de bonheur quand elle est attendue - c'est le cas de Geneviève - comme de Chute - si elle n'est pas voulue - et c'est l'exemple du "délicat".

Une autre possibilité de Salut sera présentée par la guerre - ou plutôt par le combat *(2) : les valeurs de la deuxième fonction, les valeurs guerrières permettent à l'homme qui les applique d'exister - situation que l'on peut mettre en parallèle à celle d'une Agnès qui "naissait" en découvrant sa dimension sexuelle.

Mais cette deuxième fonction sera elle aussi bipolarisée : si le combat, la guerre, permet de révéler certaines vertus - le courage, l'aptitude au commandement, la capacité à aller de l'avant au milieu du danger - il possède aussi ses limites. Quand la guerre devient déferlement de bombes, "orages d'acier", où l'homme ne compte plus, quand elle devient travail de bureaucrates et d'ingénieurs, alors elle est mauvaise, et l'on peut comprendre ceux qui veulent y échapper, tels le lieutenant de tirailleurs et le héros. La situation reste une fois de plus ambiguë.

Le Salut se fait aussi par les valeurs de la première fonction, la fonction religieuse. Sous cette étiquette, nous pouvons placer toutes les notions référant au sacré. Nous introduirons donc ici aussi bien le religieux que l'art, ou que le sentiment du divin, présenté par exemple par Liassov, par Geneviève/actrice, ... Mais ce sacré, ainsi que nous le verrons, possède lui aussi ses limites, tant par son indicibilité - il s'agit des parties manquantes de Dirk Raspe, qui rappellent le silence soudain de Henry Brulard quand il arrive en Italie - que par le fait que ce possible Salut est une possible tromperie : songeons à Constant...

Enfin, il est bon de signaler que le Salut possède des caractéristiques qui lui sont propres. Tout d'abord, ce domaine ne suppose aucunement un état de béatitude éternelle. La remise en question permanente subsiste, même quand le ressortissant du Salut prend la décision - peu courante chez Drieu - de parier sur le bonheur. C'est cette remise en question, qui permet à l'histoire de continuer : l'une des caractéristiques que nous avions attribuées à l'Eden, est applicable à propos du Salut : il s'agit ici aussi d'un produit chimique particulièrement instable, pouvant à partir de l'instant même de sa synthèse, se transformer en chaleur et lumière, disparaître.
Le Salut porte en lui les germes de sa destruction.

Enfin, cet état peut supposer un immense égoïsme de la part des élus momentanés. Nous l'avions vu dans le cas de Marc Brancion ; la chose est tout aussi notable chez Dirk Raspe *(3), et même chez Dubourg, l'ami d'Alain. Dubourg ne propose pas un partage de son Salut à Alain : il ne fait que lui montrer une voie. Cet égoïsme, il faut le noter, sera partagé autant par les "vrais" élus que par les "faux" : songeons à Blaquans.

L'état de Salut détient une dernière caractéristique en commun avec l'Eden et la Chute : l'arrivée du héros dans ce domaine est due à lui-même et non à un Autre - la différence essentielle d'avec la Chute étant que cette arrivée n'est pas attendue, n'est pas obligatoire, loin de là...

Quand nous avions vu Yves devenir conscience humaine et assister à l'état de Chute permanent de Camille et d'Agnès, aller lui-même de stade en stade jusqu'à la Chute et enfin régler ses comptes avec ses parents, nous pouvions noter une chose importante : il pouvait accuser, avec raison, ses parents de lui avoir fait vivre un enfer avec Geneviève. Il ne les accusait néanmoins jamais d'avoir provoqué sa Chute, sinon d'une manière bien involontaire, en lui donnant le jour avec une "hérédité chargée". Cela même ne pouvait être vraiment reproché aux parents car l'**alter ego** d'Yves, Geneviève, atteint le Salut alors qu'elle est dotée d'un bagage génétique fort semblable à celui de son frère. Dans tous les autres cas de héros en état de Chute, on peut noter que jamais n'apparaît un "initiateur-premier", celui qui pourrait plonger le héros bien malgré lui en enfer, si ce n'est dans le seul cas d'Agnès, dont la Chute peut être considérée comme étant due aux manigances de l'abbé Maurois - et encore, la chose est-elle plus que discutable dans ce dernier cas. Après tout, si Agnès et la famille Ligneul cèdent à ces manigances, c'est bien parce qu'elles le veulent.

Enfin, nous voyons le Gille de <u>l'homme couvert de femmes</u>, ou Gilles, avouer, de manière au moins implicite, que la Chute est leur fait personnel. Le premier sera d'ailleurs très net à ce propos, lorsqu'il développe, à l'occasion de sa confession, sa première expérience sexuelle, son passage dans la Chute. Il est le seul à en avoir décidé et il ne le cache ni à lui ni à sa lectrice, Finette. Il n'y

a donc bien qu'un seul responsable de la Chute : soi-même.
Il en est de même pour le Salut.

Signalons pour terminer, que pour cette étude nous userons, en établissant des réserves semblables à celles que nous avions avancées lors de notre chapitre précédent *(4), d'un corpus littéraire limité : nous travaillerons avant tout sur Gilles, la Comédie de Charleroi, Mémoires de Dirk Raspe, les chiens de paille, Rêveuse Bourgeoisie, le journal d'un délicat et l'homme à cheval. Ceci ne nous empêchera pas, le cas échéant, d'user d'autres textes littéraires de Drieu, s'il devient nécessaire de préciser certaines idées, certaines images par ce moyen.

Les trois formes de Salut possibles et leur corollaire obligé - la déchéance due aux valeurs qui ont assuré le Salut - ainsi que les qualités particulières qui font le Salut, voilà donc ce qui fera les moments de notre étude consacrée au printemps toujours possible du héros drieusien.

La volonté du bonheur ?

Les héros drieusiens/membres du domaine du Salut sont, quand on y songe, plus nombreux qu'on ne peut le penser de prime abord. Nous avons Gilles et Geneviève, Yves et Felipe. Dirk et Dubourg, d'autres encore. Leur passage dans le domaine du Salut se produit pour des raisons diverses, par des accidents variés, mais l'on peut noter chez tous, non pas la volonté d'aller vers le Salut - un maître Tao expliquerait fort justement que l'on ne trouve jamais ce que l'on recherche trop passionnément - mais celle de se dépêtrer de la Chute *(5).

En effet, nous pouvons voir un nombre non négligeable de protagonistes de la Chute se sentir mal à l'aise dans ce domaine. Certains sont à jamais, par manque de volonté ou d'imagination, ou encore par paresse, incapables de quitter l'enfer, même s'ils ne s'y sentent pas heureux - songeons au Gille de l'homme couvert de femmes ; pour d'autres, cet endroit et les phénomènes qui lui sont propres, amèneront un dégoût suffisant pour que leurs efforts les conduisent, consciemment ou non, à découvrir et à passer une porte de sortie possible, à saisir les opportunités qui leur ménageront le Salut.

Nous parlons d'opportunités et soulignons ce mot. En effet, il n'y a pas, chez les héros qui passent du domaine de la Chute à celui du Salut, de volonté d'accomplir ce mouvement - si l'on entend bien par "volonté" le fait d'un effort continu, long quelquefois, dirigé vers un but précis. *(6)

De même que les héros de Drieu ne savaient pas leur entrée dans la Chute - ne la réalisant qu'après coup - ils ne savent pas leur entrée dans le Salut. Ils saisissent une opportunité de faire autre chose, de quitter un monde déplaisant, s'y arrêtent et comprennent **a posteriori** qu'ils ne sont plus en situation de Chute.

Songeons à ce propos à Gilles. Sa rencontre avec Myrtil/Pauline, l'Algérienne..., n'est aucunement l'effet d'une volonté, mais est le produit du hasard.

> Un jour, il entra dans une espèce de thé. Il y avait deux femmes à une table : l'une, comparse, l'autre... *(7)

Non seulement nous avons affaire au hasard - Gilles vient de passer plusieurs mois dans le désert algérien, et rien ne le disposait à entrer dans un salon de thé ce jour-là - mais, de plus, l'histoire qui commence semble présenter l'aspect général des aventures habituelles à Gilles : une autre Mabel, une Berthe, une deuxième, ou une troisième, ou une dixième Myriam *(8) ; une amante possible et quelconque, aussi vite abandonnée qu'obtenue. La manière, dont Gilles s'introduit, est d'ailleurs typique des héros de Drieu, quand ils veulent une amante d'une heure...

> Il lui dit : "Vous êtes belle." pour que tout de suite (ce qui témoigne d'une connaissance de la femme due à une longue expérience. P.G.) elle ait ce sourire fondant qui annonce qu'une femme n'est déjà plus que tendre volupté. *(9)

... par ailleurs, la chose est dite dès l'abord, Pauline est une poule, l'une de ces amantes d'un instant, selon les héros de Drieu.

Pourtant, au moins autant par le fait de Gilles que par celui de Pauline, quelque chose a lieu : Gilles va quitter l'enfer de la Chute, va

atteindre un moment le Salut. Une fois encore, la volonté n'entre en rien dans cette accession au bonheur, et pourtant le bonheur survient. Gilles avoue à Pauline - avec un certain plaisir, tant il est persuadé que cela suffira à tout rompre - son impécuniosité. *(10)

Le miracle a lieu : Pauline n'a cure de cette pauvreté. Elle aime Gilles. Gilles bientôt verra qu'il aime Pauline. L'histoire continue. Le Salut pointe.

Ainsi, tout au long de l'épisode amoureux qui prend place entre Gilles et Pauline, nous voyons le héros atteindre le domaine du Salut - et y rester - par de nombreuses petites décisions nullement réfléchies : nous le voyons se rendre compte qu'il est amoureux, mais jamais décider de tomber amoureux. Le Salut n'est pas voulu.

Ce "cas" Gilles/Pauline, nous pourrions facilement le comparer à l'exemple du Gille de l'homme couvert de femmes. Ici aussi, nous sommes en présence d'un héros peu satisfait de son statut de déchu - statut qu'il ne peut concevoir. Ici aussi, nous avons un héros qui cherche, nous l'avions noté, "autre chose". Mais jamais, tout comme Gilles, le héros de l'homme couvert de femmes ne cherche consciemment le Salut ; plus précisément, tout comme Gilles, il ne lui vient jamais à l'esprit l'idée d'une échappatoire de l'état de Chute où il se trouve vers un possible Salut. Ce qui crée la différence entre ce Gille et l'autre est chez le premier des deux - dans la tranche de vie présentée par Drieu tout du moins - un instinct infaillible pour le mauvais choix. Nous trouvons aussi un égoïsme plus prononcé chez Gille, qui lui fait refuser l'abandon propice au Salut, à cause des risques possibles de cet abandon.

Ainsi que l'écrit Julien Hervier :

> Beaucoup [des héros de Drieu] hésitent entre un non-engagement qui ne les satisfait pas, et un engagement fortuit (souligné par nous. P.G.) dont le sens reste souvent arbitraire. *(11)

Il est bien clair que les directions des engagements que prendra Gilles tout au long du roman sont arbitraires, quand il va jusqu'à

s'engager ! On le voit choisissant le combat, choisissant l'amour, le sexe, l'argent, l'art, la prière... - et, souvent, l'une des dimensions seulement des domaines dans lesquels le Salut s'exerce. Il n'empêche : le problème central présenté par Drieu ne sera pas celui de l'arbitraire de l'engagement choisi, mais bien celui de l'engagement ou du non-engagement. Cet engagement, dont Hervier signale bien l'aspect fortuit, emporte les faveurs de Drieu : mieux vaut se battre - y compris se battre mal, se battre pour le mal - que ne pas s'engager. Néanmoins, jamais ne faudra-t-il confondre engagement et recherche pensée du Salut. L'engagement est fortuit ; son résultat l'est tout autant.

La Fuite.

En effet, le seul résultat recherché par l'engagement, nous avions pu le noter dès l'abord tant la chose est claire, est la cessation d'une situation que l'on pourrait, pour utiliser le vocabulaire moderne, qualifier de "stressante". L'acte qui peut mener au Salut ne participe pas de l'espoir d'atteindre une strate supérieure à celle de la Chute, mais de quitter la Chute : il s'agit bien d'une fuite.

Plusieurs points vont en faveur de cette thèse. Nous voyons tout d'abord - et ceci est tout aussi vrai dans le cas de Dirk que dans celui de Gilles, d'Yves ou de Geneviève, pour prendre les cas d'entrée dans le domaine du Salut visible au lecteur - que l'acte qui mène, au départ de la Chute, vers un mieux momentané a lieu après une secousse rude indicatrice de la Chute, a lieu quand la position dans ce domaine est trop pénible. L'acte s'apparente à celui du dormeur qui change de position. Un exemple éclatant en est la réaction de Gilles lors de sa séparation d'avec Dora. Alors qu'elle l'a quitté pour ne jamais revenir - ce qu'elle ne sait pas encore, mais ce dont il est sûr - Gilles essayera de plusieurs échappatoires : l'alcool, la prétention à la sagesse *(12), et enfin l'écriture qui, à ce moment du moins, s'inscrit bien comme une fuite :

> Sa plume grinçait sur une aridité sans nom, affreuse sécheresse qui nargue l'âme mystique destituée de la grâce. Ce petit grincement luttait seul contre le silence. (souligné par nous. P.G.) *(13).

... On le voit, s'il y a Salut possible pour le héros, il y a d'abord fuite nécessaire d'un état de fait pénible, insupportable.

Dirk, de manière plus cachée, indique une attitude semblable. Croyant vivre en enfer, et croyant que sa voie est autre que celle de la peinture, il fuit Londres pour Hoeuvre - au nom évocateur :

> Je ne savais plus où j'en étais. Evelyne, Sybil, avaient causé en moi des ébranlements profonds : je ne savais plus qui j'étais. Depuis que j'étais à Londres, j'avais vécu dans un enchantement (...). Et voici que cet enchantement se défaisait. La dureté des femmes l'avait déchiré (...). Il y avait donc des humains, j'avais oublié les humains. *(14).

A ce moment précis de l'histoire de Dirk, un moment de Salut achève de mourir, les conditions propres à faire ce Salut s'étant disjointes sous les coups des femmes, changeant la mentalité du héros. De ce paradis perdu, Dirk garde le souvenir ; et il lui faut au plus vite revenir à cet état : d'où Hoeuvre ; d'où cette nouvelle recherche qui s'engage sur une piste qui se révélera fausse. Il s'agit néanmoins d'abord d'une fuite de ce qui est maintenant l'enfer, la mort. ainsi encore que l'écrit Dirk :

> Non, la vie (souligné par nous. P.G.) était ailleurs. *(15)

Par ailleurs, l'acte de fuite est analysé par celui qui le commet comme un départ possible, mais il n'indique aucune destination d'arrivée : nous pouvons dire qu'il est totalement sous-tendu par l'idée de "plus jamais". Nous en voyons l'exemple le plus clair avec Yves, dans Rêveuse Bourgeoisie, quand celui-ci s'engage dans les chasseurs d'Afrique :

> -Je commence déjà à ressembler à papa. Je ne veux pas ressembler à papa.
> (...)
> -Eh bien, voilà, je me suis engagé dans les chasseurs d'Afrique. (...) C'est terrible, je me sens aussi faible que papa. C'est pourquoi je veux partir pour l'Afrique. *(16)

Or, l'Afrique n'est rien d'autre qu'un point géographique, et ne laisse rien entendre sur un possible itinéraire spirituel.

Outre Yves, on voit de nombreux ressortissants de la Chute chercher à s'échapper d'une situation de fait déplaisante - songeons au Gille de l'homme couvert de femmes - pour, très probablement, n'arriver qu'à échouer dans une autre. Nombreux sont ceux qui se sentent mal à l'aise dans la Chute ; moins nombreux sont ceux qui, par hasard, parviennent au Salut. Nous avons vu, en étudiant certains protagonistes de la Chute, les raisons pour lesquelles cet échec a lieu : par facilité, par plaisir, ils refusaient de quitter cet état. Rappelons pour mémoire cette phrase qui peut être appliquée à de nombreux héros de ce domaine et que nous utilisions alors à propos d'Agnès :

Sa vie était un enfer où elle était reine. *(17)

Les "Happy few".

Ayant analysé les préliminaires indispensables au Salut, nous pouvons remarquer qu'ils sont fort proches de ceux de la Chute. Nous avions fait mention, à propos de l'entrée dans le domaine de la Chute, de ce court récit des mille et une nuits, construit sur le système des dix borgnes : chacun des borgnes l'est devenu pour des raisons variées, mais tous en sont arrivés au résultat attendu : la perte d'un oeil. A cettesaynète, nous pourrions comparer le passage du héros de l'Eden à la Chute - de tous les héros. Le même système s'applique dans le cas du passage des héros de la Chute au Salut, avec une différence seulement : le groupe des protagonistes est considérablement plus limité lors du second passage. En effet, si tous les héros drieusiens ont vécu l'Eden - pour des raisons physiologiques évidentes - si nous les voyons tous, ne serait-ce qu'un moment, se débattre dans le domaine de la Chute, il n'en est pas de même quand nous en venons au Salut. Certes, le groupe des héros et des protagonistes mis en scène par Drieu dans le domaine du Salut n'est pas négligeable ; mais il est d'une taille bien moindre, comparé à celui du groupe de ceux qui vivent l'enfer. Nous avons d'autre part, dans le groupe des "happy few" deux types de caractères suffisamment tranchés pour qu'on puisse, ne serait-ce que sur un seul plan, les considérer séparément : nous avons ceux qui, tels Gilles ou Yves, font sous les yeux du lecteur, le trajet qui mène de la Chute au Salut ; ceux par lesquels Drieu souligne l'aspect fragile du Salut ; nous avons par ailleurs ceux qui entrent dans le roman, déjà

membres du Salut, qui sont plus affirmés, plus enracinés dans ce domaine.
Nous nous intéresserons d'abord aux néophytes.

Le Salut à reculons.

Peut-on à proprement parler dire qu'il est une "entrée" dans le Salut ?
Certes, le lecteur voit, à l'occasion des différentes étapes des arrivées de Gilles - et d'autres héros drieusiens - dans ce domaine "(18) ; mais la chose est loin d'être systématique. De plus, si le lecteur peut, lui, noter dans certains cas l'évolution qui amènera un héros à vivre dans un état de grâce, dans le domaine du Salut, il n'en est pas de même pour le héros : celui-ci, de même que dans la Chute, ne conceptualise pas sa position du moment. De ce fait, il ne peut ressentir le passage d'un domaine à l'autre qu'après coup.

Deux cas font néanmoins exception : Dirk Raspe et le héros de la Comédie de Charleroi, cas auxquels nous aurons à nous intéresser.

Ce passage non ressenti dans la plupart des cas n'entraîne pas l'idée d'inexistence du Salut, mais le fait que l'entrée est masquée, occultée pour le héros et, dans une mesure à peine moindre, pour le lecteur. Si l'on songe à Gilles, la phase la plus claire de l'indication du grand passage - la plus claire pour le lecteur, s'entend - reste malgré tout suffisamment métaphorique pour passer inaperçue... Pauline prend la décision de quitter son protecteur du moment, M. Mourier, pour se donner à Gilles, sans que l'impécuniosité de celui-ci ne la rebute un instant. Drieu écrit alors :

Les mondes s'écroulent ; d'autres naissent. "(19)

...Tout est alors dit, pour qui veut bien le lire, mais tout est dit avec discrétion.

Nous possédons chez Drieu deux exemples de passage visible - mais ceci bien plutôt aux yeux du lecteur qu'à ceux du héros : il s'agit d'abord de la fameuse scène de la charge dans la Comédie de

Charleroi. Le "Je" héros de la nouvelle parle certes d'une expérience qui a déjà eu lieu ; mais celle-ci a visiblement été marquante au moment même où elle avait lieu :

> Alors, tout d'un coup, il s'est produit quelque chose d'extra ordinaire. Je m'étais levé, levé entre les morts, entre les larves. J'ai su ce que veulent dire grâce et miracle. (...)
>
> Tout d'un coup, je me connaissais, je connaissais ma vie. C'était donc moi, ce fort, ce libre, ce héros. C'était donc ma vie, cet ébat qui n'allait plus s'arrêter jamais. *(20)

De même, quand Dirk est confronté pour la première fois à la bonne peinture, il s'agit sans conteste d'une expérience marquante. Certes à l'opposé du héros de la Comédie de Charleroi, il veut oublier ce choc, cet éblouissement, mais l'illumination est bien la même. Un instant, Dirk vit dans le Salut.

Un point reste clair malgré tout dans les deux cas : si Dirk, ou si "Je", savent qu'un instant exceptionnel a lieu, aucun des deux ne sait conceptualiser cet instant. Le héros de la Comédie de Charleroi peut écrire qu'une chose extraordinaire a eu lieu ; il n'écrit pas - et ne sait sans doute pas - qu'il s'agit du Salut...

Le passage d'un domaine à l'autre est donc gardé sous silence. Il n'empêche qu'il est ressenti par le héros drieusien, même si le sentiment - et non la compréhension - vient en général **a posteriori.** Chose intéressante à noter, ce passage est, comme c'était le cas lors du passage de l'Eden à la Chute, ressenti par le héros comme participant à la naissance. Songeons à Yves qui, sur son lit de mort, confie à Geneviève ses impressions sur son passage dans le domaine du Salut :

> -Je vais crever. Mais j'ai vécu (souligné par nous. P.G.). Heureusement que je suis parti, l'an dernier ; sans ça, je n'aurais rien connu. (...). J'aurai vécu ... une vie de chien admirable. *(21)

Songeons aussi à Claude Pragen qui, ayant fait l'expérience du feu avant le héros de la Comédie de Charleroi, adresse un signe à ce

dernier. L'interprétation que le héros de la nouvelle donne à ce signe est particulièrement signifiante :

> Son geste était exalté et impuissant. Il y avait entre lui et moi la distance d'un mort à un vivant ou d'un vivant à un mort (souligné par nous. P.G.) *(22)

... ou encore à ce fameux "Je" qui, dans la même nouvelle (cf note 20), écrit en toutes lettres qu'il se lève entre les morts, lui, le bien vivant - le nouveau-né ?

En effet, s'agit-il à nouveau d'une naissance comparable à celle que nous avions pu noter lors de l'entrée en enfer ? On peut sans hésiter répondre par la négative.

Dans le cas de l'entrée dans le domaine du Salut, le mot-clé n'est pas "naissance" mais "vie". Nous en avons les exemples que nous venons de citer ; nous songeons d'autre part à Geneviève qui, dans un premier temps, multiplie son existence en incarnant au moyen du théâtre les vies d'autres femmes qu'elle, d'autres femmes qui deviennent elle - et Geneviève devient aussi ces autres.

Or, comme nous le verrons, il est clair que par le théâtre, Geneviève a atteint un Salut possible. Chez Geneviève encore, nous voyons une seconde forme de Salut qui, certes, participe de la naissance mais qui, plus encore, est indicatif de la vie. C'est ainsi que Geneviève, enceinte, peut écrire :

> La vie renaît de la puissance du hasard et de l'oubli. *(23)

Le Bonheur fragile

Cette vie indicatrice du Salut amène le bonheur sans nul doute. Mais de quelle espèce de bonheur s'agit-il ? Nous le disions dès l'abord, il ne s'agit pas de ce genre de béatitude dans laquelle le temps est aboli, popularisée par les romans du coeur ; il ne s'agit pas d'une régression au bonheur animal - ou "végétal", comme le qualifie Dricu. Cette conception du bonheur suppose une disparition du temps,

de la société et du fini. Elle suppose aussi une disparition des raisons possibles de la Chute, se veut éternelle - idée qui va à l'opposé de toute la Weltanschauung drieusienne.

En effet, l'image du bonheur qui nous est présentée par Drieu est d'un type tout à fait différent. D'abord, de par l'aspect de moment fini sur lequel nous ne reviendrons pas, ensuite de par le côté "masochiste" de ceux qui vivent dans le Salut, tout autant que de par les menaces incessantes qui entament ce bonheur resté "social", c'est-à-dire qui fait subir ses effets à un protagoniste qui vit encore dans le monde - du moins dans la plupart des cas. Les "asociaux" sont rares : songeons à Carentan et, peut-être, à Constant.

Nous pouvions voir dans le Feu follet des ressortissants du Salut pour lesquels une réception n'était pas une épreuve, dont il fallait s'éloigner au plus vite : Marc Brancion, Cyrille et Solange Lavaux, Fauchard et Maria peuvent dîner ensemble, et avec Alain, si visiblement déchu, sans que cela menace réellement leur équilibre. Ainsi que le dit Alain :

"la sûreté, la tranquillité de ces gens". *(24)

Avant d'être du bonheur, cet état de Salut semble être un mélange de sûreté, de tranquillité qui assure le bonheur - tout du moins pour les comparses de moindre importance que le lecteur peut découvrir dans le domaine du Salut. Et ce mélange fait du Salut un moment d'une stabilité étonnante.

Il n'en est pas de même pour les personnages principaux chez lesquels cet état est analysé de manière particulièrement fouillée par Drieu. Nous pouvons certes découvrir certains héros pour lesquels le Salut semble être un état sûr, un état peu menacé qu'ils ne quitteront pas facilement. L'exemple le plus frappant, si la chose se révèle vraie, pourrait en être Felipe, le narrateur de L'Homme à cheval. Celui-ci semble vivre et avoir vécu dans le domaine du Salut, quand il raconte à la manière du Ernst Jünger de Jeux africains l'expérience de l'amitié et de l'aventure partagée avec Jaime. Pourtant, on ne peut oublier, parmi les rares confidences qu'il fait sur lui-même au lecteur, cette phrase :

> Il serait vain de nier que j'étais dévoré de désir. Mais d'autres forces me dévoraient depuis toujours qui pouvaient lutter comme un contre-feu contre ce feu. (souligné par nous. P.G.). J'étais laid d'une laideur abjecte, voué aux putains de plus bas étage ; (...). *(25)

Plus loin dans ce même roman, Felipe ajoute à son autoportrait cette réflexion lourde de sens :

> Mon coeur n'était que cendres depuis le premier jour de ma vie (souligné par nous. P.G.) *(26), depuis que j'avais vu ma laideur dans les yeux d'une femme. Bienheureuse laideur (idem) qui m'avait fait toucher tôt le fond de mon coeur et qui m'avait voué à ma guitare *(27)

Nous découvrons le même problème chez Dirk Raspe : une laideur telle que jamais une femme ne consentira à l'aimer. Ne songeons, pour prendre l'exemple le plus clair du roman, qu'à la "fille-tristesse" ...

C'est de ce manque que naissent, dans les cas de Felipe et de Dirk tout du moins, les conditions possibles et plus facilement unies d'un Salut.

Mais peut-on, à proprement parler, user de ce mot "manque" ? Nous voyons certes des protagonistes drieusiens atteindre le Salut alors qu'ils ont souligné leur laideur, peu propice à obtenir une femme, une passion, voire, un amour. Dirk est laid et le souligne, tout comme Felipe. Constant, dont la description indique l'âge, les fausses dents et les varices, mais l'âge surtout, est détaché des femmes. Carentan vit avec une vieille maîtresse - c'est du moins ce que l'on peut supposer - mais y a-t-il encore amour ? Il est difficile de le croire. De ce fait, n'y a-t-il pas chez Dirk, Felipe, Constant, ou Carentan, une faiblesse, un manque seul propice au Salut ?

Il ne nous le semble pas. Parler de "manque" serait en fait indiquer un échec et, bien plus que le Salut, indiquer un chemin de fuite qui rappellerait la Chute, ou, pire encore, une régression à l'Eden. Ce "manque" est en fait un dépouillement voulu. Songeons à Dirk qui écrit dans ses mémoires :

> Je n'ai jamais voulu avoir une femme, j'ai toujours voulu me priver de femme, c'est pour cela que j'ai choisi d'être laid (souligné par l'auteur. P.G.), et de le rester (idem). *(28)

Certains héros drieusiens ne peuvent trouver leur Salut par la femme, par l'amour, et ils le savent. Autant donc pour eux se débarrasser de ce qui serait alors un obstacle, autant choisir d'être et de rester laid.

Si certains héros drieusiens semblent donc vivre un Salut relativement équilibré, c'est tout simplement parce qu'ils ne peuvent mettre ce Salut en danger avec de réelles chances de succès par les valeurs quelquefois négatives - dans leur combinaison - du sexe et, ce dernier venant alors tôt ou tard, de l'argent. Ils peuvent certes s'engager à l'occasion sur des voies qui ne sont pas les leurs - témoins encore Felipe et Dirk - et ainsi perdre de vue le Salut ; mais ils ne peuvent l'empêcher d'être, ou, une fois qu'il est là, le menacer des deux armes absolues dans leur complémentarité : le sexe et l'argent. Imaginons un instant Felipe osant aimer Camilla Bustamente et en étant aimé...

D'autres héros de Drieu n'ont pas ce bonheur d'être laids ; pour eux, les menaces de conjonction des deux "grands Satans" restent présentes. C'était le Gille de Drôle de Voyage qui mettait les choses au point lors d'une conversation qu'il avait avec Lord Owen, le père de Béatrix :

> -Je ne saurai jamais si c'est elle que je n'aime pas ou son argent. Voilà l'inconvénient de l'argent. *(29)

On voit ainsi Gilles - et avec lui, de nombreux héros qui lui ressemblent - manquer le Salut auquel ils pourraient parvenir par la porte de l'amour, quand ils rencontrent la femme riche - Myriam dans le cas de Gilles. Nous avions pu étudier le long effondrement jusqu'au plus profond de la Chute qu'est cette liaison entre Gilles et Myriam. Mais les premiers moments de la rencontre pouvaient laisser espérer le Salut, malgré le sexe et l'argent, présents seulement en filigrane. Un point sur lequel tout butait restait là malgré tout : le héros ne voulait

pas nécessairement du Salut ; il y avait chez Gilles un certain masochisme, voire une destruction voulue du Salut possible. La possibilité de bonheur par l'amour - dont il parvenait à ne ressentir que la possible, dans son cas, prostitution - rendait le Salut à tout jamais impossible pour le héros *(30).

> ... Autrefois, marié à la riche Myriam Falkenberg il s'était dit : "Je suis un maquereau". Il portait toujours son imagination aux extrémités d'une passion et n'avait cesse d'épuiser toutes les interprétations qui se pouvaient. Cela lui paraissait une saine précaution morale. *(30)

Malgré ce masochisme, le bonheur existe, le Salut existe. Il est menacé, certes, mais le plus souvent, il peut s'imposer un moment à l'individu qui n'en peut mais, chez lequel la volonté du malheur. de la Chute, domine.

Ce Salut, quel est-il exactement ? Revenons encore à Gilles. Quand le héros rencontre Myriam, il en tombe instantanément amoureux - quoique l'idée de l'argent soit déjà présente, nous l'avons vu. Par cet amour, le bonheur, le Salut sont là, se sont tracé leur chemin en Gilles avec une puissance impossible à contenir.

> Gilles se retrouva dans la rue, sans argent (...). Insouciance ? Non, Enchantement (souligné par nous. P G.). Dieu merci, il s'était passé quelque chose qui lui avait fait oublier l'argent; (...) ; l'argent viendrait avec le bonheur. En attendant, le bonheur était déjà là. *(31).

Il est évident que Gilles subit ce qu'on a coutume d'appeler "le coup de foudre" à l'égard de Myriam. De ce fait, il joint un instant le domaine du Salut. L'argent certes, est présent dès le début de la relation amoureuse, mais Gilles n'y songe que d'une manière très idéale. Son besoin d'argent a été satisfait, alors même qu'il sortait de chez Myriam, par le Docteur Vaudemont. *(32). De ce fait, il peut vivre en adoration, "en extase" dit Drieu, devant Myriam. Le champ sémantique des mots utilisés par Drieu à ce propos recèle d'ailleurs une force de sentiment particulièrement intense, est indicatrice d'un amour réel et puissant. Mais son sentiment amoureux à l'égard de Myriam est d'autant plus fragile qu'il est fort : à l'instant même où l'argent lui manque - c'est-à-dire au bout de deux ou trois jours -

c'en est fait de son amour. Gilles est prêt à accepter la position d'homme entretenu, de "michet" et de ce fait il rejette l'amour pour la sexualité avec laquelle il paiera Myriam de l'argent qu'elle lui donne.

Ce mot "extase" que Drieu employait à l'égard de Gilles devant Myriam, un instant promue déesse de l'amour, est d'ailleurs révélateur d'une certaine tendance du Salut chez Drieu. Il indique certes un bouleversement amenant au bonheur surhumain, divin, un Salut d'une densité exceptionnelle ; mais il indique aussi le fait que cet état de grâce ne durera qu'un instant. On le voit encore avec le héros de La Comédie de Charleroi. Lors de la charge, ce personnage n'utilise pas le mot "extase", mais parle de "grâce", de "miracle", d' "exubérance", d' "exultation", d' "épanouissement", ... Tous mots de sens fort proche d' "extase". Etre dieu ne peut durer longtemps pour l'homme ; la charge s'arrête au bout de cent mètres à peine. Le temps qu'il a fallu pour courir ces cent mètres peut sembler infiniment long lors du réceit qui en est fait ; en fin de compte, il a été bien court, et le héros de la nouvelle est le premier à le comprendre quand tout revient à la normale.

Le dernier exemple d'éblouissement, de Salut violent et court, est sans doute le premier contact de Dirk Raspe avec la vraie peinture. En l'absence de Mr. Mack, Dirk pénètre dans un petit cabinet où sont entreposées de splendides toiles de Delacroix et de Goya qui le bouleversent. Ainsi qu'il l'écrit :

> ... mais cela était trop pour moi et je restai stupide *(33)
> Une crainte profonde s'empara de moi et j'appelai les puissances de l'oubli pour me délivrer de ce vertige (souligné par nous. P.G.) *(34)

Cette stupidité, ce vertige, cette volupté seront reproduits par la grâce de Mr. Mack, quelques jours plus tard. Puis, pendant un long moment, plus rien ne se produit, rien n'annonce une réapparition du Salut - car c'est bien d'un éclair salvateur qu'il s'agit.

Il est très probable que cet éblouissement se reproduira pour Dirk, mais dans quelle partie du roman, jamais écrite par Drieu ?

C'est que, tout comme Stendhal quand il découvre l'Italie, Drieu devient devient muet face au bonheur, face au Salut : celui-ci est indicible dans son contenu, tout particulièrement quand il est éclair divin, tellement chargé qu'il en devient assourdissant, mène à la "stupidité" et, finalement, au silence ... Les dernières parties de Dirk Raspe n'auraient sans doute jamais été écrites, Drieu encore vivant ...

Nous écrivions néanmoins que, dans la plupart des cas de passage, s'il y avait certes un bonheur présent, il n'amenait pas la stupéfaction de celui qui en était touché, mais au contraire, un état possible et agréable, et il était découvert par celui-ci **a posteriori** - tout comme les dangers qui le menacent. C'est le Gilles d'avec Pauline, Solange et Cyrille, Geneviève et Viremont, Camille et Rose, Felipe et Jaime.

Enfin, ce bonheur vient d'états de fait différents, est produit par des valeurs diamétralement opposées les unes aux autres, suivant qu'elles sont originaires d'un monde ou d'un autre.

Trois types de saluts nous semblent possibles : selon les protagonistes du salut auxquels nous nous intéresserons, le Salut viendra par les valeurs de la troisième fonction, la fonction marchande, par celles de la deuxième fonction, la fonction guerrière, ou enfin, par celles de la première fonction, la fonction religieuse. Les valeurs de ces trois fonctions amèneront le Salut, comme elles le rendent quelquefois impossible.

Nous nous intéresserons donc aux trois Janus salvateurs possibles, en commençant par la troisième fonction, et en n'oubliant pas de souligner leur possible raté qui mène à la Chute, une fois encore.

LE SALUT PAR LA TROISIEME FONCTION.

Nous avions écrit que la troisième fonction, appelée aussi la fonction marchande, possédait un épicentre moins net que celui des deux autres fonctions. Nous pouvions y voir l'idée du grand nombre, ainsi que celles de la santé, de la prospérité - celle du sol (récoltes) aussi bien que celle obtenue par le commerce -, de la production, de l'enfantement ... Parmi les multiples avatars de la troisième fonction,

Drieu a mis particulièrement en relief les notions qui lui étaient, à n'en pas douter, essentielles pour des raisons personnelles que nous pouvons reconnaître facilement : il s'agit de l'idée du grand nombre, qui témoigne de ce que nous avions appelé dans sa "mise en place" son problème de rapport avec le groupe, de celle de la maternité, qui rappelle chaque instant ce manque d'enfants que Drieu ressent, et de celle de l'Amour, ainsi opposé à la sexualité que nous qualifions de "vide". Intéressons nous tout d'abord à ce dernier aspect.

Le Salut par l'amour.

L'amour, mis en opposition totale par Drieu à la seule sexualité, est l'une des portes de sortie du domaine de la Chute les plus nettement mises en avant par l'auteur. L'amour, pour tout le temps de sa durée, protège ceux qui le vivent de manière absolue, même et y compris - et plus encore - s'ils viennent du plus profond de la Chute : on peut noter l'attitude que Drieu prend à l'égard de Gilles quand celui-ci entame une liaison amoureuse. L'indulgence de Drieu est alors acquise sans partage au héros. Gilles peut certes souffrir quand il choisit Dora, qui ne répond qu'un instants aux sentiments du héros. Mais il y aura plus tard Pauline.

L'amour semble être en fait le sauveur premier, le pinacle du Salut. Le séducteur le plus avéré trouve grâce aux yeux de Drieu et du lecteur, quand il tombe amoureux. Ce n'est pas nécessairement le Salut - songeons à la catastrophique liaison entre Gilles et Dora, qui détruit presque le héros - mais c'est une marque positive que Drieu appose sur un homme honnête. Camille lui-même sera gracié par Drieu, de son amour pour Rose ; et Drieu fait tout pour souligner cet état de grâce. Un exemple à plusieurs titres exceptionnel en est le monologue de Camille dans Rêveuse bourgeoisie. Camille, perpétuel ressortissant de l'Eden rose, perpétuellement plongé aussi dans le domaine de la Chute, catalyseur de la Chute pour tous ceux qui ont la malchance de l'entourer et de lui appartenir, personnage pitoyable et fort peu sympathique au lecteur, Camille, vit le Salut de manière quotidienne, avec Rose. Plus encore, ce protagoniste des plus déplaisants, "il" du début à la fin du roman, obtient de Drieu la possibilité de s'exprimer en tant que "je" à l'occasion du tout un chapitre au cours duquel il dit et décrit son bonheur avec Rose : quatre pages qui

changent du tout au tout son image aux yeux du lecteur :

> Rose est une merveille de joie simple. La chair de Rose, je la retrouve, je ne la quitterai jamais. (...). Ils croient que je me ruine, que je les ruine pour elle. Mais non. Rose n'a pas besoin que je lui donne d'argent. (...). Je suis dans le lit de Rose. Rose est dans mes bras. Je tiens cette merveille dans mes bras, cette merveille si simple, si fraîche, si bonne, si heureuse. (...). Pourquoi y a-t-il ces hommes ? Pourquoi n'y a-t-il pas que cette femme ? *(35).

Soudainement, Camille devient un personnage sinon positif, du moins respectable. De plus, il fait sentir au lecteur qu'il possède un sort malgré tout enviable. Plus encore, en soulignant sa paix et son bonheur tranquille avec Rose, il parvient à changer l'attitude du lecteur à son égard et à celui d'Agnès. En effet, Agnès, personnage certes désagréable, mais qui semblait du moins digne de pitié, perd tous les aspects qui la rendaient pitoyable et devient en un instant "le mauvais" du roman. Camille, quant à lui, est reconnu comme ressortissant du domaine du Salut, même si cette citoyenneté n'est là que par intermittence et, qui plus est, signalée seulement par son absence la plupart du temps. Chacune de ses absences est d'ailleurs très explicable. Comment pourrait-il vivre le Salut au sein d'un groupe familial qui est plongé dans la Chute la plus sombre ? Outre le fait que le Salut se trouve en dehors de ce cercle, avec Rose, nous en revenons à ce que nous appelions l'égoïsme sacré, le refus de celui qui a sauvé de se laisser phagocyter par les "tire-laine sentimentaux" auxquels Drieu faisait allusion dans le Feu follet et auxquels il n'accorde aucun espoir de Salut.

Grâce à l'amour, même Camille devient un personnage positif ; c'est tout dire de la puissance salvatrice de cet état ; quel est le contenu de la notion d'amour chez Drieu ? Assez curieusement, on peut y trouver tout ce qui semblait négatif ; qui était négatif dans la Chute. Ainsi le couple maudit - argent et sexualité - n'est pas nécessairement rejeté, exclu de cette notion de bonheur : nous en avons un exemple flagrant avec Cyrille et Solange Lavaux dans le Feu follet. Mais il y a une négligence notable dans l'attitude qu'adoptent les héros à l'égard de ce qui se révèle être des contingences de peu de poids. Si l'argent est présent chez les Lavaux, il est à souligner

qu'il n'est pas pris en compte ; l'amour s'explique par de toutes autres raisons. En d'autres mots, l'esprit des protagonistes d'un couple change du tout selon que le couple est en situation de Chute - Camille et Agnès par exemple - ou de Salut. Il semble même que l'amour efface toutes les notions qui pourraient le menacer : les notions d'argent, de classes - d'âge même : songeons à Alice - sont littéralement vaporisées, faisant de la relation amoureuse un état de fait curieusement désincarné du domaine social.

Comme exemple de la chose, nous avons le cas effleuré de Maria et de Fauchard, le couple le plus disparate qui fut, de prime abord : d'un côté, Fauchard est un industriel brillant, même si la chose a lieu malgré lui ; de l'autre côté, nous voyons une paysanne russe illettrée. Malgré cette inégalité flagrante de situation, un lien se crée, unit ces deux êtres, lien qu'aucune explication ne peut mettre à jour.

D'autres exemples, quoique bien plus développés par Drieu, n'apportent guère plus de détails quant au lien qui unit les protagonistes de l'amour. Par contre, ils permettent de voir plus en détail la puissance de ce lien, par delà toutes les contingences. Nous avons Camille et Rose qui, en dépit des pressions puissantes exercées sur Camille, vivront leur amour jusqu'à ce qu la mort les sépare. Nous avons aussi les quelques grandes liaisons amoureuses - et réciproques - de Gilles : Alice et Pauline tout particulièrement.

Alice et Pauline présentent en effet des aspects communs qu'il ne faut pas négliger : toutes deux sont décrites de telle manière que l'amour semble impossible entre elles et Gilles. Il se peut, au mieux, qu'une aventure de quelques instants fasse le fond de la relation. L'une et l'autre sont représentées par Drieu comme des déclassées : Pauline, parce qu'elle est une poule ; Alice, par son âge. Toutes deux aussi sont aux antipodes intellectuels de Gilles. Cependant, un fait qui se trouve au-delà de toute explication se produit : l'amour, le Salut.

Avec Alice tout d'abord, Gilles découvre une chose essentielle : un désir non pas physique, mais spirituel de cette femme qu'il croise dans le couloir d'un hôtel.

> Par dessus le désir bondit un autre désir qu'il n'avait jamais connu : le désir d'atteindre à cette destinée qui passait. *(36)

Ainsi, son âge, son corps vieillissant et ses attitudes devant la vie, toutes choses qui se révèleront mortelles, pour la relation amoureuse qu'elle vit avec Gilles à la longue, rien de cela n'aura d'importance tant que l'amour sera là.

Cet amour se manifeste d'une manière curieuse dans les premiers moments. Qu'il s'agisse d'un coup de foudre, la chose n'est pas douteuse ; mais le vocabulaire utilisé est peut-être inattendu : tout est dit en termes d'ancienneté, de longue liaison, de confiance. A lire Drieu, on en revient à l'idée platonicienne des deux corps semblables séparés, à l'idée d'âme soeur :

> Comme c'était bon de désirer avec une absolue confiance (souligné par nous. P.G.) ce corps si enveloppé, si prodigieusement inconnu et dont la présence était déjà si ancienne auprès de lui. (idem) *(37)

Une dernière chose doit être notée : il s'agit de la désincarnation dont nous avions parlé précédemment. Elle est absolue sur le plan social, pour le temps de l'amour, mais elle est sensible aussi sur le plan physique. Il y a certes échange sexuel entre Gilles et Alice ; mais il se situe assez paradoxalement dans un domaine spirituel, qui efface toute trace de sexualité en tant que telle, qui serait, elle, indicatrice de la Chute :

> Ils tombèrent sur le lit, si sûrs l'un de l'autre.
> Quand ils revinrent au monde, ils purent s'émerveiller (...) rien de plus beau et de plus pur (souligné par nous. P.G.) dans l'amour qu'un tel début. *(38)

Outre cette désincarnation sur le plan sexuel, un dernier point peut être souligné, qui rejoint ce que nous avions appelé la désincarnation sociale : passé et futur sont abolis, tout du moins au commencement de leur relation amoureuse. Gilles - tout comme Alice mais celle-ci ne se départira jamais de cette attitude - ne s'intéresse pas au passé d'Alice, ne s'inquiète pas du futur. Seul le moment présent est considéré, vécu plutôt. On rejoint en un sens par cela les périodes édéniques - et donc, un faux Salut, peut-être.

Un faux Salut, telle est probablement l'histoire de Gilles et d'Alice, qui témoigne d'un engourdissement momentané des obsessions de Gilles que d'un changement radical de ses habitudes vis-à-vis de la relation amoureuse. Très vite, comme avec Mabel, son infirmière américaine, Gilles revient à ses habitudes destructives. La chose a lieu quand lui et elle sortent du cercle magique intemporel pour passer quelque temps à la ville, à Paris, la grande Babylone.

Avant même le séjour, décidé par Gilles seulement *(39), à Paris, une répétition de la catastrophe a lieu à Lyon. Ainsi que l'écrit Drieu :

> Mais alors, (...) le charme se rompit. Il commença à la confesser. (...) Il devint méfiant, jaloux du présent, (...). *(40)

Les choses empireront à Paris, où , après avoir revu sa femme, Gilles revient à Alice avec "un coeur flétri". Vis-à-vis d'Alice, il n'y a plus grand-chose en lui, sinon un sentiment qui n'a plus rien à voir avec la conjonction exceptionnelle du front : un intérêt sexuel, sans rien d'autre ; sans les rêves qui nourrissent l'amour.

> Alors, Gilles s'aperçut qu'elle était au lit et que sa chemise découvrait une belle épaule blanche. *(41)

Alice comprend vite tout cela, mais ne peut l'accepter si facilement, malgré le détachement dont elle sait faire preuve - d'autant plus que ce retour à la sexualité témoigne de la fin de la relation amoureuse : Gilles veut rester disponible à tout, et pour cela, il est prêt à s'éloigner d'elle. La question reste, de savoir si Gilles ne bâtit pas à cette occasion un prétexte.La séparation sera "cruelle", selon Drieu, pour Gilles. La raison en est qu'elle l'a initié à un monde inconnu de lui. Pour Alice, les choses sont plus graves.

Si l'on songe maintenant à Pauline, il faudra remarquer que l'atmosphère dans laquelle se déroule cet épisode est fort différente. Tout comme pour Alice, il la rencontre hors de la "grande Babylone", mais quand il y revient avec Pauline, rien ne change dans leur attitude commune. Tout comme pour Alice encore, il éprouve des sentiments d'éblouissement - durables cette fois. Ainsi que l'écrit Drieu :

> Gilles était émerveillé. Il retrouvait ce qu'il avait tant aimé, chez une seule femme et dix ans plus tôt, à Belfort : le mouvement pur et dur du tempérament, le don jaillissant et sans contrainte. *(42)

Gilles, nouveau Léon Bloy, décide donc, après un dernier "test" à caractère financier auquel nous nous sommes déjà intéressés (cf p.332), de vivre avec Pauline *(43). Pour cela, il s'agit de revenir à Paris et, malgré Paris, l'histoire continue. C'est qu'en effet, le statut financier de Gilles n'autorise pas le couple à vivre la vie "parisienne", le style de vie qui fait de Paris la grande Babylone. Le logement dans lequel Gilles et Pauline emménagent, témoigne clairement de cet éloignement de Paris, bien qu'il se trouve en pleine ville :

> [Gilles] trouva quelque chose d'inespéré au fond d'une cour, (souligné par nous. P.G.) dans une vieille maison de l'île Saint Louis *(44).

Vivant une vie très simple, à mille lieues de Paris, même s'ils vivent au coeur de cette ville, Gilles et Pauline peuvent s'aimer ; Gilles peut continuer à vivre dans le domaine du Salut. Dans un lieu où l'espace et le temps sont abolis, où seule compte la relation qui peut se développer entre Gilles et Pauline, tout s'organise pour que le Salut reste permanent *(45). Seule une chose peut encore manquer pour indiquer le Salut à son sommet : un enfant.

L'amour est sans nul doute une manifestation importante du Salut, mais il est soumis à des aléas tels qu'on ne peut espérer sa durée. Si l'on prend, plutôt que ces couples à peine esquissés du Feu follet, l'exemple d'un couple stable, tel que celui de Blaquans et Marie-Laure, dans Blèche, on peut facilement remarquer le peu qui unit le mari à l'épouse, le manque presque total de relations souligné par Drieu. Dans un autre domaine, on peut voir la fragilité des liens existant entre le héros du Journal d'un délicat et Jeanne, sa maîtresse. Et ce manque peut-être voulu par le héros, s'explique après quelques pages quand il écrit :

> Il m'est horrible de penser que je ressemble tant à mon ami Frédéric qui est pédéraste. Les femmes sont pour moi un objet de désir stérile (souligné par nous. P.G.) comme pour lui les hommes. Et certains de mes gestes avec Jeanne ressemblent à ses gestes.

> Je suis même pire que lui puisque, après tout, il a des enfants. (souligné par nous. P.G.) *(46)

Ce manque d'enfant qui risque à tout moment de stériliser l'amour - ou qui facilite sa disparition - Pauline va y remédier, pour la plus grande joie de Gilles.

> Un jour, Pauline dit à Gilles qu'elle était enceinte. Sur le moment, il sourit, l'embrassa, ne manifesta ni beaucoup d'étonnement ni beaucoup d'émotion. Mais de minute en minute son être vibrait plus profondément. (...). Etait-ce possible ? Oui, c'était possible. (...). Comment expliquer ça ? Comment le comprendre ? Ce n'était ni à expliquer ni à comprendre : c'était à sentir. (...). Dans l'âme, cela s'appelle la grâce ou le miracle. *(47)

Puis, suivant les inquiétudes de Gilles, Pauline découvre qu'elle est atteinte d'un cancer. Il faut sacrifier l'enfant. Pauline, ayant perdu sa fonction essentielle - la confirmation du Salut de Gilles par la mise au monde de son oeuvre - doit disparaître et, avec la mort devenue nécessaire de Pauline, qui a perdu son enfant, disparaît le Salut possible que Gilles attendait. Avant même qu'elle soit morte, Gilles la trompe avec Berthe, nouvelle amante dont le rôle n'est rien d'autre que celui de remplacer Pauline, d'indiquer la fin du Salut. Tout est fini, hélas :

> Quand [Gilles] avait rencontré Berthe Santon, il avait eu la brusque et amère (souligné par nous. P.G.) certitude qu'il n'aimait plus Pauline *(48).

Sans sa conclusion logique qu'est la maternité, l'amour ne peut durer. Il ne peut être Salut que manière provisoire. Gilles devra découvrir un Salut plus sûr dans une autre fonction, car il ne sera jamais père dans le roman et, par cela, ne sera qu'en transit rapide dans le domaine du Salut par la troisième fonction.

D'autres héros drieusiens vont néanmoins atteindre le Salut par la troisième fonction, et tout d'abord par la continuation logique de la relation amoureuse : la maternité. Intéressons-nous à cela.

La Maternité heureuse.

Le Salut par la maternité, par la production de jeune chair, est un éiément notable dans le roman Rêveuse Bourgeoisie. Nous y voyons Geneviève atteindre le domaine du Salut, et y vivre, par le théâtre, par les valeurs du magique de la première fonction. Elle atteint ce domaine aussi par la maternité, assurant dès lors son séjour dans ce domaine.

Jusqu'alors, en effet, sa position d'élue était remise en question à chaque retour de Camille : il suffisait qu'il se présente à elle pour que tout se remette à vaciller. On le voit bien quand, dans la cinquième partie du roman, le père de Geneviève vient se rappeler à son souvenir, vient lui remettre à l'esprit tous les doutes et tout le désespoir de son enfance, de sa Chute. Alors même qu'il se présente a elle, la menace semble absolue à Geneviève : la Chute est à nouveau son domaine :

> Pourquoi venir remettre sous mes yeux le mot, le geste qui me proposaient une caricature menaçante de mon destin ? Pourquoi ramener le doute (souligné par nous. P.G.) (...) et m'inciter à croire que ce que j'appelais mon choix était une fatalité ? *(49)

De même, après le départ de Camille, Geneviève continue à subir l'influence de l'ange infernal, persuadée que son Salut était en réalité la Chute encore. Alors qu'il est sensible au lecteur qu'elle a atteint un certain stade du Salut, il n'en est pas du tout de même pour Geneviève qui peut écrire :

> Il s'agissait de savoir si je pouvais vivre autrement que Camille. (...). Et ce matin, son regard m'avait assez dit avec son audace étouffée que sa (souligné par l'auteur. P.G.) fatalité, c'était la mienne.
>
> Qu'allais-je devenir ? Rien d'autre que lui-même. Moi aussi, j'allais vivre sur des rêves (...). Et je mendierais, je taperais (...).
>
> Je le valais exactement. *(50)

On le voit, le Salut n'est encore pas stabilisé. Les valeurs du magique semblent donc ne pas être suffisantes pour assurer le bonheur et pour le protéger de la fatalité Le Pesnel...

La rencontre suivante qui nous est présentée par Geneviève se déroule dans un éclairage totalement différent. Il faut dire que trois ans se sont écoulés depuis la scène précédente. Cependant, les circonstances dans lesquelles a lieu cette rencontre, peuvent une fois encore mener Geneviève à une remise en question : Camille vient de mourir et elle assiste à ses obsèques. Ce genre de cérémonie, si propice au retour sur soi, n'entraîne néanmoins aucune inquiétude de la part de Geneviève. Elle se sait comédienne, comme Camille : mais cela ne la trouble en rien. A la différence de Camille, elle sait son statut et son tempérament de comédienne ; plus encore, elle en a fait son métier et assume fièrement sa position. Les valeurs sacrées du domaine magique qu'est le théâtre sont maintenant, indubitablement, propices au Salut. D'autre part, elle sait que Camille a signifié le malheur de toute une famille, mais elle y pense d'une manière complètement pacifiée. De ce qui lui vient de Camille, plus rien n'a d'importance, le passé est conjuré : elle est enceinte, et elle est enceinte de l'homme qu'elle aime. C'est cela qui conforte, qui protège son Salut. Et si ce mot "Salut" n'est jamais écrit, il est par contre toujours présent aux yeux du lecteur et, sans nul doute, à l'esprit de Geneviève.

C'est qu'en effet, à la différence de l'enfant qu'elle a été, celui qui vient est, pour user de ses propres mots, un "enfant de l'amour". D'autre part, ce nouveau mélange des sangs - celui de Geneviève et celui de son amant, Viremont - efface un passé qui, dès lors, perd toute acuité, toute actualité, un passé qui disparaît. C'est ainsi que Geneviève peut écrire de la cérémonie des funérailles de son père...

L'orgue a joué pour moi et mon enfant. *(51)

... Le père, le passé, sont abolis.

Ceci est particulièrement mis en valeur par Drieu qui consacre les dernières lignes du roman à cette idée du mélange des sangs, à cette nouvelle alliance qui répare toutes les erreurs du passé, qui supprime toute alacrité au souvenir. Geneviève porte toute sa pensée à demain ; hier n'est plus. C'est donc ainsi que Geneviève, par l'intermédiaire de Drieu, peut écrire cette assertion :

> La folie de Camille épousant Agnès, engendrant au hasard Yves et Geneviève, est soulignée, contresignée, réparée. La vie renaît de la puissance du hasard et de l'oubli. *(51)

Néanmoins, cet oubli des peines du passé, ce face-à-face avec le futur que Geneviève affronte d'un esprit serein ne signifie pas un Salut/point final de l'évolution, un Salut éternel. Geneviève peut elle-même indiquer ce fait avec une sérénité qui n'engage pourtant aucunement à nourrir quelque espoir sur la manière dont se déroulera le futur blanc et noir qu'elle pressent. Et quand elle écrit...

> O chagrins oubliés, je m'agenouille devant les chagrins à venir... *(52)

... Le lecteur peut espérer que ces "chagrins à venir" seront mieux supportés que les chagrins passés, grâce à la nouvelle maturité de Geneviève, membre du domaine du Salut. Rien cependant ne l'assure.

Cette maternité heureuse ne trouve son fondement que par un seul point : le pari sur l'avenir, sur le déroulement infini des saisons et, dans ce cas précis, sur la génération suivante, sur l'enfant que Geneviève mettra au monde. Certes, la vie de Geneviève n'est pas finie, mais maintenant le principal portera sur cet enfant qui parcourra à son tour le trajet humain :

> Le fardeau si longtemps porté, je le rejette sur tes épaules avec mes joies, petite victime, petit veinard. (souligné par nous. P.G.) *(53)

Cette fin remarquablement optimiste du roman - nous avons lors de cette dernière citation repris la phrase finale de Rêveuse Bourgeoisie - cet espoir en l'enfant et pour l'enfant - plus veinard que victime, le dernier mot comptant davantage - cette maternité que nous qualifiions d'heureuse, s'explique nous l'avons dit par le pari sur l'avenir que fait Geneviève. Ce pari est serein, totalement dénué d'espérance : demain ne sera pas préférable à aujourd'hui de par la condition qu'il promet ; il sera, tout simplement. Il contient tous les espoirs et toutes les promesses du Salut et de la Chute. L'enfant grandira et subira les étapes du trajet humain, pour le meilleur, peut-être, et pour le pire, bien plus assurément. Peut-être sera-t-il un

"petit veinard" ; il est évident qu'il sera, ne serait-ce qu'un moment, une "petite victime".

Il faut compter néanmoins, et Geneviève le fait, sur cette possibilité toujours présente d'un potentiel Salut pour l'enfant : il faut y compter, mais non l'espérer. Telle est l'attitude de Geneviève, attitude qui lui permet d'être une optimiste-amère, un membre du domaine du Salut.

Un autre élément se révèle nécessaire à Geneviève pour devenir membre du Salut par la maternité : il s'agit de l'altruisme. Nous avons en effet un exemple de maternité non-heureuse dans Rêveuse Bourgeoisie avec Agnès. L'aspect non-heureux de cette maternité vient du fait qu'Agnès ne considère pas les enfants qui sont nés d'elle comme fins en soi. Elle refuse de s'occuper d'eux en tant que représentation d'un futur où elle peut ne pas avoir sa place, en tant que nouvelle génération porteuse d'espoir et de promesse - du bien comme du mal - qui ne sont pas les siens. En un mot, elle refuse de considérer Yves et Geneviève comme des êtres qui méritent d'être élevés pour eux-mêmes : Agnès ne s'intéresse à ses enfants qu'en tant que substituts de Camille *(53) et, d'autre part, elle veut en faire des instruments de sa stratégie de récupération de Camille, *(53)comme nous l'avons vu.

Plus encore, les enfants Le Pesnel ne sont pas fruits de l'amour. Au plus le lecteur s'enfonce-t-il dans le roman, au plus Drieu fait comprendre que le mot "amour", si souvent utilisé par Agnès, est dénué de sens et de contenu. Il recouvre une notion autre. Agnès est pure sensation, pure chair ; elle est une incarnation de la sensualité brute. Mais nous sommes au XIXe siècle finissant, dans un milieu bourgeois : Agnès ne peut songer à obtenir quelque plaisir physique hors des liens légaux du mariage.

Agnès produit donc des enfants qui ne sont en aucun cas les fruits de l'amour, mais ceux d'une sensualité violente ; elle refuse de les élever en vue de leur futur et ne songe qu'à leur utilité potentielle vis-à-vis de leur père. Cette maternité mal comprise, mal dirigée, débouchera sur la catastrophe. Agnès mourra après avoir vu son fils la quitter - non sans avoir très durement réglé ses comptes avec elle -

sa fille s'éloigner d'elle, et son mari rester au loin, malgré toutes ses manoeuvres...

L'altruisme est une notion consubstantielle à la maternité, au Salut par la maternité : il s'agit pour celles qui peuvent faire naître de vouloir la naissance, cette régularisation, cet aboutissement de l'amour : il s'agit d'amener le Salut par l'amour à sa suite logique. Aussi, ceux qui refuseront de donner son fruit à l'amour annoncent-ils par cela même l'échec de leur Salut. Nous le voyons avec le cas du héros du Journal d'un délicat et de sa maîtresse, Jeanne.

> ... et elle m'a dit : "Je suis enceinte". (...). Il y a eu tout de suite en moi un refus décisif. (...). La vie était devant moi et je refusais la vie. (...). Il y avait en moi un terrible refus de vie, de l'amour. (souligné par nous. P.G.) *(54)

En fait, encore plus que les raisons données par le héros, une idée essentielle va apparaître : ce refus de vie, ce refus d'amour, est signe d'un temps de Salut déjà [illegible] entre Jeanne et lui. Ce refus de vie indique immédiatement celui de l'amour, indique son indifférence à l'égard de Jeanne. Il le lui faudra bien dire finalement :

> Je n'aimais pas Jeanne. La suite de cette histoire le prouve si c'est possible, encore mieux que le commencement. *(55)

En d'autres mots, le refus de la conclusion logique d'une relation amoureuse entre un homme et une femme, le refus de la conclusion logique de cette forme de Salut mène ceux qui s'étaient cru un instant des élus à perdre l'origine même de ce qui faisait le Salut. Sans maternité, l'amour s'affaiblit, se stérilise, et finalement disparaît, va même jusqu'à être nié.

Ce processus de disparition du Salut par l'amour peut prendre un temps plus ou moins long. Il est par contre clair, selon Drieu, qu'il est presque immédiat quand le refus de la vie, la volonté de stérilité, s'exprime avec violence, comme dans le cas d'un avortement. La chose est aussi nette du côté de l'amant qui court soudain les filles, alors que Jeanne est à l'hopital *(56), renouant avec tous ses vieux démons, que du côté de Jeanne :

> Elle se rappelait avec horreur qu'elle avait eu d'autres amants avant moi et prévoyait maintenant qu'elle en aurait après. Rien ne s'était noué entre nous et maintenant tout se dénouait, dans une inexorable promptitude. *(57)

Le Salut par l'amour se doit donc d'être complété par la maternité pour être stabilisé, pour posséder une chance sérieuse de s'installer dans un espace de temps signifiant - même et y compris si le terme de ce Salut existe toujours. Nous pouvions entr'apercevoir cela avec Dubourg, l'ami d'Alain, le héros du Feu follet. En lui, les promesses présentées par Geneviève à peine enceinte, sont alors établies sur une base qui peut donner l'espoir, sinon du permanent, au moins du durable. Dubourg est installé au milieu de l'éternité des antiquités égyptiennes, avec une épouse, Fanny, et deux fillettes déjà d'un certain âge : Faveur et sa soeur, sans nom dans le roman. Il est sensible que lui et Fanny ont atteint un état, pour le moment stable, de bonheur : le Salut *(58)

Ce n'est néanmoins pas le fait de la naissance d'un enfant qui indique **in se** un quelconque Salut. Il fallait, nous l'avons vu, des qualités qui peuvent sembler annexes - nous songeons tout particulièrement à ce que nous avons appelé l'altruisme - et qui sont essentielles. Cet altruisme s'exerce aussi bien à l'égard de l'enfant né qu'à celui de l'enfant à naître : pour Drieu, il faut l'acceptation et même l'amour de la vie pour atteindre le Salut. Sans cela, le Salut par l'amour est inaccessible au héros qui doit dès lors se tourner vers d'autres possibilités qui pourraient faire de lui un élu.

Le Salut par le groupe.

Nous avions pu noter en citant Georges Dumézil dans notre introduction que la troisième fonction ne possédait pas de centre précis ; que dans ce domaine pouvaient être rangés les facteurs de fécondité et de production, comme d'autres notions telles que l'idée du "grand nombre". Cette idée de grand nombre peut référer, nous semble-t-il au groupe, à la masse. Chez Drieu, le rêve du Salut par le grand nombre, par le groupe, est l'un des axes de sa vie. Nous avions pu le voir au cours du chapitre que nous consacrions à sa "mise en place". De même, le groupe tient une place non négligeable dans les

possibilités de Salut qu'il propose dans son oeuvre littéraire - s'il s'agit de Salut. Nous voyons Gilles céder à la tentation du groupe, pour le pire et le meilleur, à l'occasion de son "flirt" avec Révolte, à l'occasion de son coup de faiblesse politique et enfin, lors de la guerre d'Espagne. Felipe, le chroniqueur de l'homme à cheval, découvrira momentanément une manière de Salut, quand il accompagne les troupes de Jaime. Et enfin, nous avons le héros de l'agent double, qui essaie de cumuler les Saluts dus au groupe en multipliant ses affiliations et ses obédiences, jusqu'à sa Chute qui est aussi sa mort...

Le cas de l'agent double est en effet le plus clair quand il s'agit de déceler l'attraction qu'un protagoniste drieusien peut éprouver à l'égard du groupe. Ainsi que le disait le héros de cette nouvelle devant son tribunal :

> Donc, à dix-huit ans, des camarades m'entraînèrent un soir dans une réunion clandestine. (...). Il y avait cette soudaine puissance qui jaillit d'un cercle d'hommes ; elle m'a toujours saisi. (...). Un émoi irrésistible me prend. Le sang me monte à la tête ; il dissout, il chasse l'indifférence qui m'est naturelle. Je suis conquis à leur joie d'une minute. *(59)

Plus encore que le groupe, c'est le chef auquel le héros se livre qui compte. On le voit bien quand il s'avance vers le communiste qui dirigeait la réunion clandestine, quand il se donne au pope qui dirige les "Cent-Noirs". Le groupe lui-même peut sans doute le garder. Nous l'avons vu quand il parle de l'émotion qu'il reçoit à la réunion d'un groupe militant. Le chef de ce groupe, l'émanation d'essence supérieure, sécrétée par le groupe, est néanmoins ce qui le fascine. C'est au chef que le héros parle d'amour, et non à ses camarades.

Que le mot "amour" soit proprement utilisé ici, l'on ne peut en douter. Le héros peut dire...

> J'étais bigame, j'avais deux amours. *(60)

... tant la chose est aussi physique que spirituelle - ce qui explique par ailleurs que nous puissions placer le phénomène du groupe dans le

domaine de la troisième fonction. Le contact que le héros établit avec ses camarades de combat possède un aspect charnel qu'on ne peut négliger :

> Le lendemain, j'étais de nouveau parmi mes camarades communistes.(...). Je touchai le bras de l'un, de l'autre, avec étonnement et joie. *(61)

Multipliant les bonheurs par son adhésion à deux groupes, le héros vit deux amours, un Salut doublé, jusqu'à sa mort. Mais celle-ci est de peu d'importance, comme toute chose qui doit arriver. Avant tout, il a vécu deux fois plus intensément...

L'attraction du groupe est néanmoins de nature très ambivalente. Nous disions de Gilles qu'il cédait à la tentation du groupe - le mot utilisé possède un caractère sémantique négatif - à l'occasion de ses faiblesses politiques, plus encore que lors de son embrigadement très mitigé dans le groupe Révolte. Mais dans d'autres cas, pour d'autres protagonistes du roman Gilles, l'inclusion au groupe est un fait non seulement positif, mais salvateur. Entendons bien par cela que le groupe peut se révéler au lecteur, être montré par Drieu, comme amenant un Salut absolument faux, sans aucune profondeur, simple béquille essentielle à la vie de quelques caractères particulièrement faibles ou grégaires *(62)...

Le meilleur interprête de la sensibilité drieusienne sur ce sujet se révèle être Pierre Gripari qui, dans son roman La vie, la mort et la résurrection de Socrate Marie Gripotard, fait parler le chef clairvoyant -et désabusé - d'un groupe tourné vers l'occultisme :

> -Les gens que tu vois ici, ce sont des éclopés. Je leur sers de béquille. Ils ne peuvent pas supporter d'être seuls. Ils ne peuvent pas supporter d'être libres. Ils ont besoin de s'agglomérer pour se sentir vivre. Ils ont besoin d'une bigoterie commune pour se faire croire qu'ils pensent. Le groupe, c'est un hôpital. *(63)

Remplaçons le nom de Félix Culpa, le chef de ce groupe par celui de Caël : ce passage peut être appliqué mot pour mot au groupe Révolte. Songeons aussi à ce que Drieu disait plus loin de Lorin, membre un moment du groupe Révolte :

> ... mais le jargon marxiste restait son seul trésor et il n'aurait pu le jeter par dessus bord. *(64)

Ne serait-ce qu'un moment, Lorin éprouve le besoin de ce "jargon marxiste", éprouve le besoin du groupe, s'identifie au groupe : ce sont là les béquilles qui lui permettent de vivre.

Il n'empêche qu'un élément reste en place : pour certains protagonistes présentés par Drieu, même s'il n'approuve pas cette attitude, le groupe se révèle être le Salut.

Un exemple des plus clairs est celui du simulacre de procès que le groupe Révolte intente à Gilles, après le suicide de Paul Morel. Il est clair dans le roman que c'est le groupe, ou plus exactement ses chefs, Caël et Galant, qui sont responsables de la mort de Paul. Paul lui-même pouvait, au regard de sa faiblesse, trouver de Salut hors du groupe, son problème unique est qu'il n'a pas choisi le bon groupe...

Les autres membres de Révolte agissent en suivant un schéma de pensée sans nul doute parallèle à celui de Paul. L'union au sein de Révolte leur permet de se tenir chaud, de croire en leur vie parce qu'ils pensent tous et réagissent tous de la même manière, parce qu'ils disent tous les mêmes choses, avec le même état d'esprit : "Je" est les autres ...

Quand Gilles arrive au "procès", hors Caël, le meneur de jeu, il remarque les autres au fur et à mesure qu'ils apparaissent sur la scène, par leurs propos. Galant, Lorin, Rebecca, un "grand hirsute", les autres "garnements", ainsi que les nomme Drieu, viennent pour insulter, hurler, cracher, brailler. Tous ont décidé, sans même qu'il soit nécessaire que le sujet affleure, de faire de Gilles...

> ... le bouc émissaire de toutes leurs velléités, lâchetés et remords tournés en rancune. *(65)

Tous se sont amalgamés en une hydre à cent têtes, hurlant le credo du groupe devenu le creuset de ces maigres individualités, le fondant en une seule bête, heureuse sans nul doute de cet abaissement chaleureux.

Il est net que, dans ce cas du moins, le groupe, quoique forme de Salut possible, n'a pas bonne presse chez Drieu. Dans le roman Gilles, on ne voit en tant que groupe constitué, en tant que groupe représenté comme tel, que ce groupe Révolte expédié par l'auteur dans les limbes du paradis des derniers hommes tels que Nietzsche les décrivait. Le groupe est finalement, quand on s'intéresse à Révolte en tous cas, une régression au stade animal. Il s'agit d'un faux Salut.

Il existe malgré tout une forme de groupe tolérable, apte à donner à ses membres un Salut - et non de les faire régresser : la forme de groupe actif - opposée à celle des groupes d'hommes que Carentan et Gilles qualifiaient de "sans épée" *(66) : ce sont les groupes dont les membres se battent, sont munis d'une épée. Nous en avons quelques exemples chez Drieu : les communistes et les "Cent-Noirs" de l'agent double, les troupes de Jaime dans l'homme à cheval, les rouges et les franquistes de l'épilogue de Gilles. Qu'il y ait dans cela des éléments guerriers et religieux, la chose est indubitable. Gilles se bat tout comme le héros de l'agent double ; Felipe est au milieu d'une troupe de soldats avec le dieu Jaime. Mais le groupe tient une part suffisante pour que nous nous intéressions à lui, en tant que forme de Salut indépendante même des valeurs des deux autres fonctions.

Ainsi, nous pouvons lire dans l'homme à cheval les moments salvateurs que vit Felipe dans le groupe. Les bribes de Salut qu'il recueille ne lui viennent jamais lors du combat, mais lors de la tension qui le précède, qui unit exceptionnellement les groupes. Lors de la marche sur La Paz conduite par Jaime pour renverser le Protecteur, Benito Ramirez, en pleine nuit, nous pouvons voir toute la troupe de Jaime soudain unie, pour le plus grand bonheur de Felipe. L'union se fait par ce qui peut le mieux symboliser ce regroupement : le chant.

> Des chevaux et des hommes s'épanchait une forte odeur qui venait mêler à mon bonheur céleste les plus braves alacrités de la terre. (...).
> Avec une voix que je ne m'étais jamais connue, j'entonnai le chant des cavaliers d'Agreda (...) ; les âmes des hommes, au refrain, s'élevèrent d'un seul élan au-dessus d'eux-mêmes qui se dandinaient sur les montures. Le plus haut choeur de la terre composa la magnifique illusion d'un chant qui atteignait en plein les étoiles.

> Ah, si tu n'as pas entendu chanter à pleine gorge des hommes (...) tu ne peux pas connaître la fugitive beauté (souligné par nous. P.G.) d'être leur frère. *(67)

Nous pouvons renoter, ici comme dans tous les passages de romans ou de nouvelles ou Drieu traite du groupe, l'aspect très charnel que le héros éprouve pour celui-ci *(68). Nous pouvons aussi souligner l'aspect salvateur du groupe sur le héros ; nous pouvons voir encore le côté fugitif d'un tel Salut ; nous pouvons enfin remarquer qu'il s'agit d'une "magnifique illusion". Bientôt, Felipe s'ennuiera et quittera le groupe pour la musique et la théologie, tout comme Cogle qui, dans Etat civil, se séparait par ennui du groupe, pour une forme de théologie...

Le groupe est une solution qui se doit de rester très passagère - du moins, au goût de Drieu. Par ailleurs, cette forme de Salut peut dégénérer en ce qu'elle est pour les membres du groupe Révolte : une béquille méprisable, parce que servant à des personnages méprisables. Cela devient une forme de Salut régressif, ignoble, alors que les "happy few" se doivent de dépasser la Chute.

Conclusion.

On trouvera donc le Salut dans la troisième fonction, c'est-àdire un état de bonheur à la durée assez longue pour être signifiante du Salut. Ceci aura lieu grâce à l'amour pour autant qu'il porte un fruit. Drieu n'accorde aucune pitié aux amours stériles. Seul un amour suivi d'enfantement trouve grâce à ses yeux, et amène à ceux qui en sont responsables, la grâce, le Salut, mais cela à la condition que l'enfantement soit voulu, que l'enfant soit aimé. Sans cela, ce sera, même dans le cas d'une naissance, l'échec, le plongeon encore plus profond dans la Chute, et ceci de manière assurée, pour l'enfant comme pour les parents. En sont témoins un petit Cogle, Yves, Geneviève, du côté des enfants ; Agnès, Camille, le "délicat" et sa maîtresse Jeanne, du côté des parents indifférents ou de celui de ceux qui refusent à l'amour, qui prouvent alors son inexistance, de porter son fruit.

D'autre part, et toujours dans le champ de la troisième fonction, le héros drieusien peut trouver dans le groupe un état de

bonheur que l'on pourrait appeler Salut, s'il n'était pas aussi bref. Entre le groupe/"hôpital" et celui des guerriers, Drieu sait montrer le rejet nécessaire du premier, sans pouvoir réellement convaincre le lecteur du bien que l'on peut tirer du second. Veut-il d'ailleurs y trouver un bien ? Aucun des principaux protagonistes drieusiens n'est, à proprement parler, adapté au groupe, sinon Gilles peut-être, l'espace d'un moment espagnol... Il n'empêche qu'une multiplicité d'ombres évoquées par l'auteur, semblent se trouver fort bien, mais sans qu'il en dise jamais beaucoup à ce sujet, de l'état de membre d'un groupe guerrier, d'un groupe d'hommes munis d'épée. Mais Drieu, la chose est sensible, quoiqu'il apprécie le groupe de combat, ne ressent pas cette possibilité de Salut par le groupe comme étant la sienne. Il n'empêche que, même sans un tel groupe, les vertus guerrières existent et peuvent amorcer un Salut d'un autre type, le Salut par la deuxième fonction. intéressons-nous à celle-ci.

LE SALUT PAR LA DEUXIEME FONCTION

La deuxième fonction pouvait être, ainsi que nous l'avons vu, définie de manière univoque : il s'agit de la fonction guerrière, à laquelle sont attachées les valeurs de risque, de dépassement physique, de "surhumanité", pour autant qu'on donne à ce mot le sens qui lui est dû : le dépassement de soi. Cette dernière valeur comprend les vertus inhérentes au combattant : courage, énergie, héroïsme, et, élément essentiel chez Drieu, la possibilité d'être un chef *(69). Cette possibilité, ajout fait par Drieu à la deuxième fonction, entraîne les protagonistes guerriers créés par Drieu - avant tout, le héros de la Comédie de Charleroi - à être suffisamment motivé pour accepter les pires avatars - y compris la vie dans le groupe... - gardant toujours l'espérance que le rôle du chef leur reviendra.

Enfin, un dernier élément couronne le tout : il s'agit de l'extase guerrière éprouvée une fois, une seule fois, par le héros de la Comédie de Charleroi, et qu'il s'efforcera de bout en bout de retrouver, à travers ce recueil de nouvelles tout comme à travers le héros de Gilles. La guerre, aussi lamentable qu'elle puisse être, garde toujours cette promesse.

L'Extase guerrière.

L'extase guerrière s'est produite à une seule reprise dans la vie de l'écrivain Drieu la Rochelle. Nous nous en sommes fait l'écho dans notre chapitre consacré à sa mise en place. De même, dans son oeuvre littéraire, nous ne trouvons qu'une seule occurrence extatique, due au combat. Le héros de la nouvelle la Comédie de Charleroi se voit enfin, dans les premières semaines de la guerre de 1914-1918, confronté au combat. Le combat commence mal *(70), son groupe est placé à un endroit dangereux - dé par les canons français - et bientôt, le héros est confronté aux blessures, puis à la mort.

> C'est alors que, soudain, je vis Matigot. Tué, bien tué, net, pâle, pur. (...). Naturellement, la mort lui donnait de la noblesse. Matigot, le premier tué que j'aie vu. (...). Matigot m'a ému autant que ma mère morte *(71).

Bientôt, noyé dans la masse, écrasé sous les orages d'acier qui commencent à s'abattre sur le sol et sur lui, essayant de ne faire qu'un avec la terre, couché dans la boue, le héros commence à soupçonner une vérité qui formera son credo tout au long du recueil de la Comédie de Charleroi :

> La guerre aujourd'hui, c'est d'être couché, vautré, aplati. (...). La guerre aujourd'hui, ce sont toutes les postures de la honte *(72).

... ou, ainsi qu'il le dit dans une autre nouvelle de ce recueil :

> Ca n'est pas une guerre pour guerriers *(73).

Cependant, toute cette introduction qui précède le combat, pourtant fort peu enthousiasmante, garde un air que l'on pourrait - avec quelque surprise - qualifier de guilleret. C'est qu'en effet, un événement à caractère exceptionnellement positif va se produire dans cet univers de fin du monde : il s'agit de l'illumination que la charge va déclencher chez le héros - ou plutôt pour user du nom donné depuis toujours par la glose drieusienne à ce moment : il s'agit d'une extase.

Nous avons très rapidement traité de ce moment de bonheur profond lors des premières pages de ce présent chapitre, voulant souligner la brièveté du Salut obtenu dans de telles conditions. Il nous faut répéter que l'extase de la charge ne dure en effet que le temps qu'il faudra au héros pour courir cent, peut-être deux cents mètres. Le héros se lève, "entre les morts, entre les larves" *(74), ressent la vie, court en hurlant, puis en criant, puis en criaillant. Ses gestes deviennent des gesticulations ; enfin, il tombe. L'extase a vécu : elle ne se reproduira pas.

Tout le reste du recueil est consacré aux horreurs de la guerre. C'est la dysenterie des Dardanelles, la boue des Dardanelles, celle de Verdun, celle de tous les fronts où le héros est passé. C'est l'inhumanité d'une guerre où l'acier - et l'acier seul - est roi, détruisant la chair des hommes ; Drieu va jusqu'à présenter, avec faveur, le point de vue d'un déserteur. Il est évident que la guerre en soi, surtout dans la représentation que Drieu en connaît - la boucherie de la première guerre mondiale - ne peut ouvrir une porte vers le Salut.

Quand, dans la dernière partie du roman Gilles, le héros, fils ou frère de celui de la Comédie de Charleroi, se trouve en Espagne dans le camp franquiste, peut-on considérer que le passage proprement guerrier soit hautement positif, indicateur de quelque Salut ? Que l'atmosphère de groupe uni - et muni d'épée - qui précède les pages de bataille soit positive, on ne peut en douter. Mais déjà la première escarmouche à Majorque, pour ne pas parler du meurtre de Van der Brook *(75), ne sera pas très reluisante, ne conduira pas réellement, quand elle est prise dans sa totalité, au Salut. Cependant, ainsi que l'écrit Drieu, parlant alors du début de l'escarmouche :

> Toute la scène était familière à Walter (il s'agit du nom de guerre de Gilles. P.G.). Vingt ans étaient passés comme un éclair et il se retrouvait à son point de départ. Le lourd, le solide jeu physique du danger (...) et, en même temps, cette paix de l'âme. Il était dans la bonne voie ; il n'en avait jamais douté à aucun moment, mais ce moment-ci le confirmait définitivement. *(76)

L'ambiance de la guerre et les vertus que celle-ci suppose, indiquent une fois encore le chemin du but plus jamais atteint :

l'extase, le Salut. Mais bientôt, ce sont les réalités de la guerre civile qui s'imposent : lors du dernier assaut livré par les franquistes sur un réduit "rouge", le héros est confronté à ce qui n'est pas son type rêvé de guerre :

> Brusquement, Walter sentit sa gorge se serrer. "Allons, il faut que je voie ça." Il s'attendait au pire, et ce fut le pire. *(77)

Quant au combat par lequel se conclut le roman, Gilles/Walter n'y fait pas réellement bonne figure. Drieu ne veut-il pas croire que le combat constitue un pas vers le Salut possible ? La chose est discutable. Coincé comme un rat dans sa nasse, dans l'arène bloquée par les "rouges", Gilles essaie d'abord de quitter cet endroit. Puis son attitude change :

> Au lieu de courir à l'autre bout de l'amphithéâtre pour chercher une issue, il (Gilles. P.G.) resta immobile. Il se retrouvait seul, il se retrouvait. Depuis vingt ans, qu'avait-il été ? Peu de chose. Avant, il y avait eu des moments comme celui-ci et il en avait gardé le souvenir comme de moments où il avait existé. Alors, maintenant, de nouveau, il pouvait être. Depuis quelques mois, ne tendait-il pas vers un tel moment ? *(78)

Le combat, la guerre, restent toujours promesses de l'extase, du Salut. Jusqu'aux dernières pages que Drieu consacre à la guerre, au Salut possible par la guerre, le souvenir de Charleroi reste présent. Le miracle de la charge est encore envisagé par le héros, vingt ans après, tant il s'est imprimé dans la mémoire collective des protagonistes drieusiens.

Gilles, "clone" du héros de Charleroi, n'a pas oublié la charge de 1914. Il n'a rien oublié : ni la charge, ni le reste... Le reste, ce sont les orages d'acier qui viennent avec la promesse, pour l'écraser dans le sang et dans la boue. Gilles, à la fin du roman, semble n'avoir que fort peu de chances de survivre au siège des "rouges", au déluge des mortiers. Néanmoins, il parie contre la mort, renoue avec son souvenir extatique de Charleroi. Les chances que Gilles possède d'échapper aux orages d'acier, sont, nous l'avons dit, infimes ; mais s'il a pu trouver son Salut dans le domaine de la troisième fonction, à

travers le groupe, le héros a choisi un groupe actif, guerrier : un groupe relevant de la fonction guerrière. Il lui faut vivre son destin jusqu'au bout, avec le risque de mort, avec l'espoir de l'extase - avec une possibilité de Salut qui lui convient.

Il est certes malheureux que la guerre ne soit plus l'expérience du combat noble à laquelle le lieutenant de la nouvelle le lieutenant de tirailleurs fait allusion *(79). Il y a maintenant "trop de ferraille". La guerre est très sûrement pour Drieu - la guerre moderne du moins - profondément négative : l'esprit guerrier reste néanmoins une notion salvatrice. Le dernier mot appartient à Yves, mourant, qui dira à sa soeur :

-Je vais crever. Mais j'ai vécu. *(80)

Cette menace perpétuelle de mort qu'est la guerre, est d'abord synonyme de "vie" et, peut-être, quelquefois, de Salut.

Les valeurs guerrières.

C'est d'ailleurs avec Yves que l'on voit où se place, beaucoup plus probablement, le Salut dans la fonction guerrière. Yves, comme le lieutenant de tirailleurs, a vécu sa carrière militaire au Maroc. Le très peu qu'il lui est loisible de dire, indique les grands axes sur lesquels le lieutenant s'étendra. Quand, à l'article de la mort, Yves parle à sa soeur Geneviève, il est évident que, malgré la mort, il vit encore le Salut. Mais ce n'est aucunement grâce à la guerre dans laquelle il est alors plongé : tout vient de sa guerre marocaine.

> Heureusement que je suis parti, l'an dernier ; sans ça je n'aurais jamais rien connu. Mais le Maroc dans ces derniers mois ! J'aurai vécu... une vie de chien admirable. (...). Au premier combat, je n'existais plus (...). Mais je me suis fait. Et depuis, j'ai été épatant depuis. J'étais né pour ça. (...). Maintenant, ça allait. J'aime commander, risquer. *(81)

Deux jours plus tard, Yves meurt des suites de sa blessure.

Le même aspect, développé, peut être noté dans la nouvelle le lieutenant de tirailleurs. Le lieutenant, à jamais anonyme, critique la

guerre d'aujourd'hui, c'est-à-dire la guerre de matériel, pour rêver, sinon du combat des chevaliers, du moins d'une autre forme de guerre. Du front franco-allemand, il dira le plus grand mal, autant parce qu'il y a lui-même souffert inutilement que parce qu'il y a fait souffrir ses hommes inutilement :

> -Mes hommes étaient des Mahométans et d'ailleurs habitués à la misère ; mais ils ne comprirent pas cette fatalité, cette misère-là. Ils devenaient fous, foutaient le camp. Ces hommes magnifiques faits pour la charge. (souligné par nous. P.G.). (...). Je haïssais le monde moderne. Tout cela, c'est le monde moderne. *(82)

Ceci explique son retour en Afrique, au Maroc, dû à la chance d'une vague blessure. Qu'il ait au Maroc un poste de "planqué", il arrive à l'admettre. Mais, pour lui, il s'agit avant tout d'autre chose. Au Maroc, la guerre à laquelle les troupes coloniales sont occupées, est malgré bien des détails *(83), une guerre propre, où les vertus guerrières sont mises en application avec netteté. C'est dans cette guerre du désert seulement que les règles de chevalerie perdurent - et par elles, le Salut.

Il est donc pertinent de penser que, si Drieu suppose un Salut par la deuxième fonction, par la fonction guerrière, il ne faut en aucun cas confondre les vertus salvatrices de cette fonction avec la "guerre en soi". La notion d' "essence" est inexistante chez Drieu - en cela disciple de Nietzsche - qui sait reconnaître le fait que chaque guerre possède son aspect propre , irréconciliable avec celui d'une autre guerre. Si, dans tout combat, le héros peut connaître l'extase, il est clair que néanmoins, certaines formes de combat seront infiniment plus propices à cela que d'autres. Mais, au-dessus du combat, le Salut sera atteint avec bien plus de certitude par ce que Yves appelait : "une vie de chien admirable", par ce que Von Salomon décrivait comme étant "une vie maudite d'obéissance et de devoir" *(84) par la condition militaire qui inculquera au jeune homme les vertus chevaleresques, les vertus de la deuxième fonction.

Un dernier élément intervient ici, qui nous amène à nous tourner vers le Salut par la première fonction. C'est qu'en effet, la notion de chevalier nous entraîne dans l'univers drieusien tout au moins, vers

celle de chef. Yves, qui déclare avoir vécu, le lieutenant de tirailleurs aux penchants chevaleresques, le héros de la Comédie de Charleroi, tous sont des chefs, déclarés ou naturels *(85). Tous aussi ont atteint le Salut - le lieutenant le dit de manière indirecte en insistant sur les avantages du Maroc... - mais ils ne sont pas les seuls ressortissants de la première fonction. Intéressons-nous maintenant à celle-ci.

LE SALUT PAR LA PREMIERE FONCTION

Nous suivions Georges Dumézil en définissant la première fonction comme le domaine des vertus magiques et religieuses et des valeurs de souveraineté, tendances par ailleurs liées l'une à l'autre. Le souverain était nécessairement détenteur ou participant, dans la vieille vision indo-européenne, du domaine magique et, dans un esprit plus moderne, posséde une aura, un charisme qui le situe au-dessus des autres hommes, qui, s'ils n'en font pas un demi-dieu, en font néanmoins un être supérieur dont les caractéristiques s'apparentent à celles du prêtre. Telle est du moins la vision drieusienne du chef dont les aspects religieux ne sont aucunement masqués : Jaime, le héros de l'homme à cheval, est là pour nous le bien rappeler.

Devenant un chef, le protagoniste drieusien peut atteindre le Salut. De ce fait, le héros drieusien qui découvre et développe ses qualités d' "alpha" ouvre par la même occasion, une porte pour échapper à la Chute, pour progresser vers le "plus haut". La nouvelle la Comédie de Charleroi est à ce propos indicatrice du Salut du héros par le rôle de chef qu'il tient alors - son Salut étant bien plus assuré par cette vertu que par l'illumination qui, après tout, pouvait n'être qu'une résultante - mais, de manière bien plus nette, Jaime indique le Salut. Il nous faut aussi signaler l'intérêt nouveau que prend, dans ce domaine, Etat civil, lors des tentatives "alpha" du petit Cogle...

Le chef n'est représenté chez Drieu que comme chef de guerre, ce qui semble bien être, il est vrai, la fonction principale d'un chef. Tout commence déjà avec Cogle. Celui-ci, par force ou par ruse, parvient à devenir à l'école le chef d'une bande. La chose est pour lui essentielle. A cette reprise encore, Drieu use du mot "vie", mot au

caractère si ambivalent chez lui, mais ici doté d'une valeur positive indiscutable.

> Mais la récréation était enfin mon entrée dans la vie. *(86)

L'enfant naît en permanence à de nouvelles réalités, positives ou non. La naissance d'Agnès avait lieu face à une sexualité qui allait la perdre ; les différentes naissances de Cogle mènent à des conclusions variables. Vis-à-vis du commandement, vis-à-vis du groupe, comme le Felipe de l'homme à cheval, il éprouve une passion intermittente. A l'instant où on lui disputera la direction de ses troupes, il l'abandonnera. Il n'empêche néanmoins qu'à un moment, son poste de commandement lui plaît. A un moment, il aime être le chef : on le voit, première mouture de Don Benito, user et abuser de ce qu'il peut encore considérer comme les plaisirs du pouvoir.

> On intriguait autour de moi. Tantôt je m'exaltais, (...)je choisissais d'abord les plus forts et les plus habiles (...). Je m'en réservais même un ou deux qui étaient lâches et méprisés de tous, afin de satisfaire une secrète curiosité et d'user ma générosité.
>
> D'autres fois, je m'abandonnais aux influences. Je préférais ceux qui me plaisaient dans le moment, (...) ne me souciant pas des raisons de ma faveur. Alors je sentais ma liberté (souligné par nous. P.G.) *(87)

Nous sommes encore dans le monde enfantin et un chef de bande à l'école court infiniment moins de risques qu'un Protecteur...

Dans un autre registre, mais avec un aspect tout aussi positif, nous voyons le héros de la Comédie de Charleroi et Jaime, dans - l'homme à cheval, devenir des chefs - et dans le cas de Jaime, le rester.

Devenant soudain un chef, sur le champ de bataille, lançant la charge contre l'ennemi, le héros de Charleroi devient aussi un homme complet et atteint de manière absolue le Salut :

> Qu'est-ce qui soudain jaillissait ? Un chef. Non seulement un homme, un chef. Non seulement un homme qui se donne, mais aussi un homme qui prend. Un chef, c'est un homme à son plein ; (...). J'étais un chef. *(88)

Néanmoins, chez lui, nous l'avons vu, l'éblouissement salvateur, la combinaison de toutes les qualités qui font le Salut, tout cela se défait rapidement. Après la charge, il perd son attitude de chef, ce qui est clairement signalé dans la nouvelle le voyage des Dardanelles, il perd son statut d'élu.

Toute différente est la position de Jaime, seul héros chieusien à vivre un Salut d'une durée signifiante au moyen du commandement : Don Benito, son prédécesseur, avait acquis à la tête de l'état un cynisme sans doute bien compréhensible. Lui, que nous voyons songer à prendre le pouvoir, puis le prendre, puis garder sa place, il prend par la même occasion sa place dans le domaine du Salut. Un premier point est notable : il grandit, devient un adulte. Ainsi que le dit Felipe qui retrouve Jaime quelques semaines après l'avoir connu comme lieutenant insouciant à Cochabamba, préparant maintenant son coup d'état :

> J'étais confondu par l'extraordinaire croissance de notre Jaime. *(89)

Il faut d'ailleurs reconnaître que le discours stratégique que Jaime tient à Felipe est loin d'être impertinent. Les considérations sur les alliés possibles de sa cause se tiennent fort bien ; et c'est à l'occasion d'une réflexion qui témoigne d'un sens aigu de la psychologie que Felipe est éclairé sur le Salut dans lequel Jaime s'installe. Jaime en effet dit au héros encore aveuglé par l'image qu'il avait conservée du jeune lieutenant :

> -Tu crois comme Conchita que je suis bête parce que je suis beau. Tu m'aimes et tu me méprises. *(89)

Et cela est dit par Jaime avec une sérénité annonciatrice de son nouvel équilibre salvateur. C'est à ce moment que Jaime gagne aux yeux de Felipe son statut de souverain. Jaime prouvera par la suite qu'il est bon chef de guerre, lors de sa victoire contre Don Benito, tout comme lors de son attitude lors de sa défaite longtemps après, face au Pérou et au Chili. Il prouvera aussi qu'il est un grand chef, selon les valeurs que l'on accorde aux souverains.

> ... il avait pris le pouvoir avec un sérieux surprenant. Il n'aurait pas privé ses ministres d'une minute d'audience et il recevait une quantité incroyable de solliciteurs qui accouraient du fond des provinces, car le bruit s'était vite répandu de sa simplicité et de sa bonté. Il faut dire qu'il avait l'aumône aussi facile que le coup de pied au derrière (...) car la lâcheté et la bassesse dont avaient fait preuve les fidèles de Don Benito, de même que la rapacité de ses propres partisans, lui en avaient appris long sur la façon dont les hommes se courbent selon les circonstances. *(90)

Par ailleurs, ses qualités de grand politique s'affirment, sont soulignées par Felipe à l'une ou l'autre occasion. Le plus bel exemple en est sans doute l'épisode au cours duquel Jaime donne au héros la possibilité du choix de la mort ou de la vie pour le père Florida.

Quand Felipe découvre, au pied de l'autel le prêtre - son ennemi mortel - ligoté et baillonné par les soins de Jaime, il ne comprend pas le mobile de celui-ci et le croit fort médiocre *(91). Il défait de ses liens le père Florida et entame une longue conversation avec lui. C'est ensuite seulement qu'il perçoit les raisons de Jaime pour lui avoir offert ce cadeau empoisonné :

> Il me semblait enfin comprendre la vraie signification du geste que Jaime avait eu en m'obligeant à ce tête-à-tête avec mon ennemi. (...). Il avait voulu me faire prendre la pleine conscience de la condition humaine chez les chefs. *(92)

C'est ainsi que l'on voit l'accroissement infini de cet homme qui n'était qu'un insoucieux lieutenant de cavalerie, et qui prend au cours de cet épisode une dimension divine. C'est maintenant lui qui donne les leçons.

Devenu le protecteur, ayant prouvé ses aptitudes de guerrier et de chef, il ne manquerait à Jaime qu'une dimension pour compléter le tableau de la souveraineté vue par la première fonction : il s'agit de la dimension religieuse. Nous le disions "divin", et il l'est certes de par l'importance de ses choix. Mais il n'est pas encore le lien entre les divinités et l'homme, il n'est pas encore religieux. Ceci, il va le devenir à l'occasion du grand épisode du roman, sur le lac Titicaca.

Lors de cet épisode tout dans la tradition de Cincinnatus, Jaime - sans le dire à qui que ce soit - décide d'abandonner le pouvoir. Toute la route faite par Jaime et ses hommes - et Felipe - baigne dans une atmosphère de voyage initiatique, atmosphère amplifiée encore par le but du voyage : le lac Titicaca, à propos duquel Felipe écrit :

> L'homme ici ne peut plus se soucier que du divin. L'endroit ne peut être mieux choisi si le divin est le contraire de l'humain. *(93)

Arrivés au bout de leur voyage, Jaime et Felipe vivent au milieu des ruines informes de temples incas *(94). Et les réflexions de Felipe, le chroniqueur, sont une fois de plus d'ordre admiratif ; une fois de plus, il se rend compte après coup des qualités que Jaime, le chef, possédait sans que jamais personne ne puisse les remarquer.

> Pour la première fois, je voyais un Jaime que je n'avais jamais connu, (...) un Jaime religieux. Ou plutôt je comprenais que ce soldat avait toujours été éminemment religieux. *(95)

L'histoire s'achève sur une cérémonie de sacrifice aux dieux incas - cérémonie d'autant plus impressionnante que c'est son cheval *(96) que Jaime sacrifie aux dieux - et, enfin, sur le départ de Jaime vers l'inconnu, à pied, seul.

Jaime est donc bien un chef dans toute l'acception du terme. Il vit pleinement dans le domaine du Salut, sachant prendre, tenir et abandonner sa position, sachant faire face aux problèmes sans nombre qu'il lui faut régler : songeons à la révolte indienne. Il saura aussi montrer au chroniqueur la difficile position du chef lors du face-à-face dont nous avons parlé, qui a lieu selon la volonté de Jaime entre Felipe et le père Florida.

Jaime est indubitablement un membre de la première fonction. En effet, si nous nous référons encore au propos du professeur Dumézil (cf note 28 de notre Introduction), nous pouvons voir qu'il exerce le pouvoir souverain "en conformité avec la volonté des dieux" à la différence de Don Benito : il reste le souverain jusqu'au moment où il

décide, de lui-même, de ne plus l'être. Il sait de même garantir les rapports entre les personnes par une toute-puissance débonnaire *(97) (nous usons ici du sens premier de ce mot). Il sait enfin être le lien entre les hommes et les dieux, ce qui est souligné par le rôle de prêtre qu'il tient lors du sacrifice ; ce qui est souligné plus encore lors de son départ. Nouvel avatar du roi Arthur, il part dans la nuit, alors que son temps dans le domaine du Salut lui semble achevé, homme vieilli, vers un inconnu que l'on peut bien croire être Avallon...

> J'eus encore un accès de futilité, de curiosité, je lui demandai :
> -Vas-tu rejoindre les Incas ? *(98)

Une chose reste : il a certainement été membre du groupe des "happy few". Et cela, en bonne partie, de par sa dimension religieuse. C'est par ailleurs le manque religieux qui indiquera chez d'autres pseudo-chefs, Caël par exemple, l'absence du Salut en eux. Toute l'histoire de Caël le montre, de toute façon : il n'est pas un chef, mais un agitateur sans réel projet, sans âme. De ce fait, il restera membre du domaine de la Chute.

Le Salut par l'Art.

Le Salut par l'art est aussi chose possible. Mais que faut-il entendre par le mot "art" ? En le plaçant dans le domaine de la première fonction, et suivant en cela une tradition plus que millénaire, il nous faut nous intéresser à l'art en tant que phénomène religieux, ou plutôt, plus précisément, phénomène participant au sacré, sans que cette notion réfère alors à quelque liturgie, à quelque religion constituée que ce soit. La différence se doit d'être notée. L'esprit religieux et une religion constituée sont chez Drieu deux choses bien différentes. Pour ne prendre qu'un exemple, revenons-en au Felipe de l'homme à cheval : c'était lui qui cumulait les rôles de poète et de musicien et de théologien ; c'était lui qui écrivait :

> O théologiens, vous ignorez que vous êtes aussi des poètes et que vous hantez les mêmes sommets éternels où par les belles nuits le haut vers lyrique vient accomplir vos balbutiements essentiels. *(99)

Nous voyons par ailleurs tous les protagonistes drieusiens exemplaires du Salut par l'art passer clairement par le domaine sacré pour réaliser leur Salut. Dirk Raspe est prêtre avant d'être artiste, tout en étant artiste, tout comme Felipe fut un temps séminariste. Songeons aussi à Liassov à propos des peintures duquel Constant remarquera :

> Ici, un parfait athéisme engendre le plus pur sentiment du divin. *(100)

Poussant à son extrême le parallèle possible entre art et sacré, M. Duportail souligne dans son article la femme au perroquet que le choix du tableau qui déclenche la première grande extase de Dirk Raspe n'est pas nécessairement innocent. L'artiste qui a peint ce tableau s'appelle Delacroix.

> Mais ici, où le patronyme de "Delacroix" est d'une transparence presque accablante... *(101)

Enfin, pensons à Geneviève, l'actrice, qui trouvera son Salut, ne serait-ce qu'un moment, à travers le théâtre, à travers ce qui est toujours considéré comme jeu sacré, activité religieuse, descendant des mystères médiévaux. *(102)

Nous le voyons, tout comme le vrai, le grand chef, le chef qui tel Jaime a atteint le Salut, l'artiste qui fait partie du groupe des élus possède une dimension religieuse.

Dans le domaine de l'art aussi, nous pouvons assister à une extase du héros drieusien arrivant devant la porte du Salut. La chose se produit à une seule reprise, mais elle est d'importance : il s'agit de la première rencontre de Dirk avec ce qu'il appelle la bonne peinture. Travaillant chez M. Mack, vendeur de tableaux, il est confronté dans la galerie à ce qu'il considère comme étant la peinture nulle et la mauvaise peinture. Mais il y a aussi une arrière-boutique dans laquelle sont entreposées des toiles superbes - de la bonne peinture - et dans laquelle Dirk entre un jour par effraction *(103). De l'éblouissement conséquent à cette vision, le héros ne peut rien dire, sinon des impressions fort vagues dans leur violence.

> ... J'entrai et je trouvai des toiles qui me bouleversèrent. C'est alors que je fis vraiment la connaissance de Delacroix et de Goya, mais cela était trop pour moi et je restai stupide. Une crainte profonde s'empara de moi et j'appelai les puissances de l'oubli pour me délivrer de ce vertige. *(104)

Outre l'éblouissement, la seule chose notable à ce stade chez Dirk est la fuite devant le Salut auquel il faut bien penser qu'il n'est pas encore préparé. Cette fuite dure quelques années. Il lui faudra l'expérience de Hoeuvre pour qu'enfin - l'expérience n'ayant, soit dit en passant, en rien influé sur les goûts de Dirk - la maturité propice au Salut enfin présente, il puisse accepter, serein, son destin d'élu.

Si l'on excepte cet éblouissement de Dirk, le Salut dû à l'art présente les caractéristiques semblables à celles des Saluts dus à la deuxième ou à la troisième fonction : tout vient à son heure, pour être digéré par le protagoniste drieusien, pour qu'il puisse entrer sans à-coups dans le domaine du Salut, s'il le mérite.

Faux élus et presque élus.

Tous les protagonistes que l'on peut croire vivant dans le domaine du Salut ne sont pas nécesssairement des élus, et c'est dans le domaine de l'art que la chose est peut-être la plus sensible. Nous avions pu voir, dans le domaine de la troisième fonction, une Geneviève arriver au Salut par la promesse de l'enfantement, nous avions pu voir aussi avec Agnès la Chute encore plus profonde due à la naissance d'Yves et de Geneviève. Nous avions aussi pu voir les bienfaits et les méfaits du groupe par rapport au Salut personnel, selon que le groupe était composé d'hommes armés, possédant une volonté, ou non. De ce fait, un chef comme Caël et sa petite troupe de clochards de l'esprit se révélaient être une bande de pantins pitoyables. Bien plus prometteurs d'un futur salvateur, nous avions Cohen et Walter, les "rouges" et les phalangistes de l'épilogue de Gilles. De même, dans notre étude du Salut par la fonction guerrière, nous avions pu voir l'élévation due au combat et l'horreur de la guerre moderne aucunement propice au Salut. Dans le domaine de l'art et du sacré - plutôt que de la religion - cette séparation existe aussi, sans nul doute. Chez Dirk, tant que la question de son Salut tourne autour de l'art, la distinction est

faire sur la question de la bonne et de la mauvaise peinture - sans oublier la peinture nulle. Il est sans nul doute que mauvais peintres et peintres nuls - même s'ils ne le savent pas - n'ont aucune chance de Salut parce qu'ils n'ont aucune promesse de vie en eux. Ils pourraient facilement être comparés aux couples stériles auxquels Drieu s'intéresse à l'occasion, dont l'amour est condamné du fait même de leur stérilité. Ainsi que l'écrit Dirk à propos de ces "morts-vivants", éternels ressortissants de la Chute :

> Les peintres nuls sont ceux qui ne sont absolument pas peintres et qui ont choisi le métier à cause d'un infime résidu d'instinct artisanal, compliqué des calculs de la vanité et de la paresse (souligné par nous. P.G.). Les mauvais peintres sont d'une tout autre race ; (...). Ce sont des gens qui n'ont rien à dire : au fond, ils n'ont pas assez de tempérament (...). *(105)

Il nous faut donc délaisser ces leurres afin de nous consacrer aux véritables élus.

C'est aussi dans cette étude que nous consacrons au Salut par l'art que nous pouvons être confrontés au groupe de protagonistes qui peut nous intéresser ici : celui de ceux que nous pourrions appeler les "presque élus". Nous avions rapidement évoqué leur cas lorsque nous nous étions intéressés à Alain, le héros du Feu follet, à Gilles, quand tous deux - le premier, sans doute par besoin de "purge", le second par échappatoire - commençaient à écrire, qui son expérience romancée ou non de la drogue, qui son aventure avec Myriam. L'un et l'autre échouaient dans cette voie. Alain retournait à la drogue, à son désir de mort, à la stérilité. *(106) Gilles, quant à lui, était repris par la vie et quittait cette voie qui ne pouvait lui donner le Salut, pour celle de la fonction guerrière, où il le découvrait sans doute - même si c'était pour, immédiatement après, mourir.

La Vie.

Un Dirk mérite le Salut qu'il découvre peu à peu, après un refus dû à sa juvénile non-préparation, après un errement évangéliste et... après avoir découvert sa laideur. Cette laideur, par ailleurs le met dans la même position que Felipe, artiste-musicien et théologien (il s'agit de deux branches d'un même dyptique) né à la vie et au Salut

possible le jour de la découverte de sa laideur dans les yeux d'une femme, le jour où Felipe, entièrement tourné vers la vie, comme Dirk, se doit de concevoir qu'il ne pourra donner la vie que par une autre voie que celle de l'amour.

Felipe créera Jaime, et la musique, Dirk se tournera enfin vers la peinture.

Nous parlions de "vie", de Felipe et de Dirk entièrement tournés vers la vie. C'est bien de cela qu'il s'agit. Nous avons vu Geneviève asseoir son Salut de manière plus sûre alors qu'elle était enceinte, qu'elle était donneuse de vie. Mais il en était de même quand, en tant qu'actrice, elle amenait à vivre tant de personnages du théâtre. Il n'empêche que c'est seulement dans sa grossesse que cette vérité l'atteint. C'est seulement alors qu'elle peut écrire :

> Mon métier est de mentir et d'être vraie (...) : avec quelle ferveur je vis chaque rôle que je joue, avec quel effort désespéré je fuis le mensonge de toute la vie en donnant de la réalité à chaque mensonge. (souligné par nous. P.G.) *(107)

Cette idée d'amener à la réalité, à la vie, ce qui n'est que mensonge - mais ce qui ne l'est sans doute pas plus que la réalité - voilà bien une autre forme de mise au monde, de don de la vie. Et songeons enfin à Dirk qui écrit, après avoir fait les comparaisons les plus outrées, les plus apocalyptiques, à propos du lien qui l'unit à l'art :

> Je sentais seulement l'intense circulation de la vie, partout, de la vie dévorante de vies, et je voulais activer cette circulation. *(108)

Dirk - mais aussi Felipe, Geneviève, Liassov, ... - devient un dieu Moloch dévorant la vie pour la donner, ainsi que l'on peut le voir dans la Comédie de Charleroi, quand Drieu écrit, parlant somme toute ici de l'homme qui a atteint le Salut :

> L'homme qui donne et qui prend dans la même éjaculation. *(109)

...Tout est donc affaire d'égoïsme, mais aussi affaire de don. En "phagocytant" des personnages de papier, Geneviève donne la vie ; en tuant, peut-être, mais surtout en appliquant les préceptes guerriers, par la charge notamment, le héros de la Comédie de Charleroi, ou Gilles, emplissent la vie ; par l'art dévorant tout et tous, qu'il s'agisse de Sybil ou de la "fille tristesse" ou encore de lui-même, Dirk fait naître ses propres créatures par la peinture.

Le Salut.

Nous avions dit que le Salut est d'abord notable par l'impression de plénitude et d'équilibre qu'il donne. En ce sens, il est évident que Dirk, que Felipe, que Geneviève vivent le Salut. La chose, due à la recherche effrénée que Drieu fait du Salut au cours des premières parties du roman, de son état de frénésie inquiète est particulièrement notable dans le roman Mémoires de Dirk Raspe. Nous le voyons courir d'un point à un autre des choix possibles de vie, jusqu'au moment où il choisit la peinture. Là, tout s'arrête. Une dernière tentation apparaît avec Catherine, la belle cousine dont il tombe amoureux, puis l'attirance qui le mène à la peinture seule, au Salut, est la plus forte. Sa certitude, si puissante au début de la quatrième partie du roman, quand il écrit...

> J'étais à la fin de ma jeunesse. C'était seulement à vingt-sept ans que le crayon entre mes doigts était devenu une évidence et une certitude désormais indestructible. *(110)

...revient. Il est peintre et le reste est néant. *(111)

A l'instant même où la certitude naît, le Salut est présent. Et l'on voit ainsi Dirk ou Geneviève installés dans le domaine des élus de manière stable. Et si Dirk se tait à l'orée d'un Salut que l'on peut espérer de longue durée c'est parce que, sans doute, le Salut est indicible. On ne peut que le ressentir.

Il y a néanmoins chez Dirk, mais plus encore chez Felipe, un essai plus avancé de description de l'état de bonheur, qui, chez Dirk,

se révèle d'abord et avant tout être un état de don de soi à la tourmente, et de certitude en son destin, de certitude du bien de cette tourmente :

> Moi, j'étais profondément livré à cette force multiple et investissante qui était chaleur, lumière, odeur (...). Ces différences sont appréciables si l'on veut, et je le voulais. *(112)

Nous pouvons noter aussi que le caractère du Salut prend chez lui une dimension sacrée non négligeable. Ainsi qu'il l'écrit alors qu'il est lui-même assuré de son Salut personnel - le vieux Tulp lui a dit son admiration :

> ... si la peinture doit renaître en Europe, ce sera le jour où (...) les hommes auront retrouvé une conception une et totale, décisive et irrémédiable, de la vie et de ce qui est au-delà de la vie. *(113)

Un peu plus tard, il use du mot "oraison" *(114), tout comme Gilles, quand il commence à publier l'apocalypse, dira à Laurin qui lui demande ce qu'il veut faire au moyen de cette revue :

> Quand Lorin lui demanda narquois ce qu'il comptait faire, il répondit donc :
> -Prier. Je compose une oraison, chaque fois que je rédige un article de l'Apocalypse. *(115)

On le voit bien aussi avec Liassov, dont la seule peinture jamais décrite au lecteur est ce tableau qui représente la réunion de Bouddha, d'Osiris, de Dionysos, du Christ, d'Athis, d'Orphée et de Mahomet, et dont le "parfait athéisme engendre le plus pur sentiment du divin", ainsi que le déclare Constant (page 51 du roman les chiens de paille). Et songeons aussi que le titre même du roman les chiens de paille est extrait d'un texte sacré de Lao Tseu... Selon le passage du Tao-Te-King choisi pour épigraphe du roman de Drieu, les hommes indifférent les Dieux. Quant à Liassov, peut-être le seul élu de ce roman, les Dieux et leurs volontés le laissent froid. Ainsi que le dit le peintre :

> -Vous possédez le secret des religion : il était juste que vous veniez voir cette image.

> Le petit peintre aux yeux pâles dit cela d'une voix égale, douce, avec une mélancolie où il n'y avait aucune amertume et une absence d'inquiétude qui n'engendrait pas l'indifférence. *(116)

Aux yeux de Liassov, les dieux sont morts, ou pour le moins, leurs possibles agissements les gardent inexistants à son esprit. De ce fait, il ne reste quele sens du sacré qui lui permet, ou qui lui a déjà permis, de trouver son propre équilibre, son propre Salut. Ce salut qu'il a atteint est d'ailleurs souligné par la marque fort visible de "l'égoïsme sacré" dont nous avons déjà parlé. Quand Constant l'observe aux côtés de sa femme, Roxane, il garde en mémoire que celle-ci trompe son mari ; et il est probable que ce dernier le sait. Cela semble néanmoins importuner bien peu, pour ne pas dire aucunement, Liassov :

> Qu'importait à Liassov, qui était à l'origine de la trame, les effilochures de la frange ? *(117)

Liassov qui, tout au long du roman, apparaît de plus en plus nettement comme un dieu - et à la fin du roman, il est le seul protagoniste qui survivra à la bombe - s'intéresse aux humains avec une intensité égale à celle des dieux : pour lui, les hommes, Roxane y compris, sont des chiens de paille. Liassov est malheureusement un personnage "élu", vu de l'extérieur, et nous ne pourrons savoir les manifestations intimes de son Salut. Aussi nous faut-il regarder dans une autre direction pour cela : celle de Felipe ou de Dirk.

Felipe, le théologien, le poète et le guitariste sait, lui, décrire son Salut. Beaucoup plus proche de Drieu, il sait aussi montrer la brièveté de ses moments de bonheur, mais aussi leur diversité. Il est, avec Jaime et en symbiose avec lui, le personnage le plus complet de l'univers drieusien. Néanmoins, si Jaime est apte à se créer un Salut signifiant dans les trois fonctions qu'il assume, Felipe, lui, ne saura trop s'exprimer dans la guerre *(118) et quant au reste, trouvera son plaisir momentané dans le domaine de la troisième fonction, avec le groupe et son amitié avec Jaime, et dans celui de la première avec son rêve politique *(119), dans lequel il ne brillera pas personnellement, loin de là *(120), et surtout dans l'art et la théologie.

C'est bien dans le domaine de l'art que Felipe parvient à exprimer son bonheur, sans jamais arriver d'ailleurs à le définir. On le voit souligner chaque grand moment de l'épopée bolivienne, de l'épopée de Jaime, par la musique qui, alors, manifeste son trop plein d'émotion. Ainsi, lors de la marche de nuit des cavaliers vers la bataille :

> Avec une voix que je ne m'étais jamais connue, j'entonnai le chant des cavaliers d'Agreda. Alors, il me sembla que toute l'animalité que nous traînions avec nous s'éveillait à la beauté inouïe du site. (...). Le plus haut choeur de la terre composa la magnifique illusion d'un chant qui atteignait en plein les étoiles. *(121)

Rien ne peut être dit ; tout pour lui doit passer à travers l'art et le sacré, et être transformé en musique pour être compris, pour être senti. Le noyau du bonheur, du Salut, semble bien rester indicible. Alors qu'il s'enflamme cette nuit de voyage, Felipe peut donner des raisons à son état de bonheur. Mais peut-on croire en ces raisons ? Il s'agit pour lui de faire accepter par quelque démonstration mathématique son extravasement, son ivresse de bonheur. Le raisonnement alors développé ne serait néanmoins pas suffisant. Aussi lui faut-il montrer la part de folie, la part d'inexplicable qui entre dans cet instant de Salut. Felipe la montrera par une chose tout aussi gratuite et inexplicable : le chant, l'art. Ceci mènera les hommes qui l'accompagnent - et le lecteur - à cette notion de sacré qu'il est impossible de disséquer. Tout est dit à demi-mots, entre initiés d'un culte qui doit être ressenti et non pas compris.

Le même problème apparaît quand on voit Felipe expliquer après coup à Jaime tout le cheminement de son trajet au Salut, au pinacle du Salut, par sa création de Jaime, qui est sans aucun doute le sommet de son oeuvre, de sa fierté, de son bonheur. Après tout, à l'instar de Geneviève, il a lui aussi fait naître, et de ce fait, est devenu ... mère. Son Salut est aussi partie prenante de la troisième fonction.

> -Qu'étais-je, moi ? Un joueur de guitare, un pâle étudiant en théologie ; et soudain tu t'es dressé devant moi, tu étais la forme. La forme. Moi qui étais amant de la beauté, je me suis rué vers cette forme, qui était la beauté vivante. Soudain, la musique, la théologie étaient une seule figure qui marchait dans le monde. *(122)

Le Salut par l'art, qui rejoint donc le sacré, le divin, est certes un égoïsme - il s'agit de se sauver *(123) - mais, par nature, il est d'abord et avant tout un don. La forme que Felipe rencontre doit pouvoir faire fleurir toutes les promesses qui y sont encloses et pour cela, dans le cas de Jaime, il lui faut donner le rêve, le détonateur qui obligera Jaime à réaliser tout ce qu'il a potentiellement en lui.

De même, en fuyant l'âme humaine, en la perquisitionnant, en l'inventoriant, en la déssèchant, en "mentant", au moyen du dessin ou du théâtre, ainsi que le fait Dirk à travers ses modèles, ainsi que le fait Geneviève avec ses personnages de papier, l'artiste atteint son Salut en devenant un donneur de rêve, une réplique spiritualisée du chef, un théologien...

Les Donneurs de Rêve.

Des donneurs de rêve, voilà très exactement la manière dont on pourrait définir ces théologiens que sont les artistes, et les historiens des religions : Nicorps, Carentan, Dubourg - mais pas Blaquans, dont le faux Salut se brisera au premier choc - sont aussi des poètes. Songeons au grand "bazar divin" *(124) que Drieu décrit, dans le bureau de Carentan :

> Il y avait des statues et des statuettes, des gravures, des photos (...), des pages arrachées à des livres, des dessins faits pour lui (...). Il y avait les dieux primitifs et les dieux évolués, des figures à peine ébauchées, d'autres grimaçantes, d'autres achevées, trop parfaites, presque froides. Tout cela était disposé selon une certaine généalogie compliquée, qu'embrouillaient des flèches et des accolades peintes à même le mur. *(124)

Nous retrouvons ici le tableau de Liassov que Constant a pu voir : de nombreuses possibilités divines, proposant diverses vies, différents espoirs, des rêves variés à l'infini.

Mais c'est encore avec Felipe que nous voyons le mieux ce que peut être l'unité du Salut dans la première fonction, l'unité du sacré dans ses multiples avatars : que ce soit par le chant ou par ses conseils politiques, Felipe sera le donneur de rêves, l' "adulteur" de Jaime. Par le chant, Felipe fera tout basculer dans le roman. Quoiqu'il

ne sache pas sa force, c'est sa mélopée qui éveille Jaime - cette mélopée qu'il veut religieuse et inca *(125) - c'est elle qui accompagne les soldats à la guerre. Sa musique est aussi celle qui accompagne tous les grands moments de l'histoire du Protecteur Jaime. Ainsi, quand il possède Conception. Mais il lui faut s'en détacher quelquefois, et quitter l'art pour sa forme sublimée, la théologie.

> ... pendant quelque temps je ne fis plus de chansons que pour vanter la splendeur [des] seins et [des] hanches [de Conception] et les promettre à Jaime. Ensuite, je louai leur hymen ; enfin j'eus de la mélancolie et me renfermai dans la théologie. *(126)

Cette théologie, autre mouture de l'art, qui lui permet de se replonger dans ce qu'il appelait "les incroyables idées des théologiens" *(126), n'est jamais, dans son cas qu'un avatar du Salut. Nous avions vu Felipe échapper au groupe aussitôt que celui-ci ne lui était plus essentiel. Son Salut se trouvait ailleurs, dans la première fonction. De même, ce refuge dans la théologie, s'il est un refuge momentané, est vite quitté par Felipe, qui semble après tout ne servir que d'étape, où Felipe se repose, avant de retourner au don, au domaine de la "grande politique", dans lequel même si ses conseils sont mauvais, il fécondent Jaime et participent aux rêves dont nous parlions. Par ce don, même s'il est involontaire, Felipe oblige Jaime à grandir sans même nécessairement, loin de là, s'en rendre compte.

La position de Dirk, maigré ce passage à Hoeuvre, n'est aucunement différente. A Hoeuvre, Dirk n'était pas un théologien, mais un militant, même pas productif. Par contre, aussitôt qu'il en vient à son Salut, après combien de reculades et de dérobades, il devient théologien. Ainsi qu'il l'écrit :

> Bien mieux qu'à Hoeuvre (souligné par nous. P.G.) je connaissais l'âme humaine maintenant. *(127)

... et, ainsi que nous le disions précédemment (page 378) en volant la chair de ses modèles, Dirk se met à donner, oblige à penser, à vivre, rappelant à tous que :

> La tradition est une fontaine bouillonnante d'inquiétude, de violence. *(128)

... et cette remise en question qu'il accorde à d'autres, cela aussi, c'est la vie, le don.

Tout en revient à cette phrase que Drieu la Rochelle mettait sous la plume du héros de la Comédie de Charleroi, et qui pouvait définir d'une manière lapidaire tout protagoniste du domaine du Salut :

> un homme qui donne et qui prend dans la même éjaculation. *(129)

A cela, il faudrait seulement ajouter qu'il donne à ceux qui le méritent - ceux-là le savent tout naturellement - qu'il donne et prend le temps de son Salut. Car, après il y aura la Chute ...

CONCLUSION

A la différence de celles qui amènent le passage de l'Eden à la Chute, les causes du passage de la Chute au Salut sont diversifiées. Nous trouvions deux axes principaux au chemin qui menait, fascinés, les protagonistes drieusiens à l'Enfer : le sexe et l'argent. Il va sans dire que ce n'étaient pas ces deux notions **in se** qui étaient responsables de la Chute, mais bien la manière dont le protagoniste drieusien les appréhendait. Pour une Agnès le Pesnel, née Ligneul, chienne à laquelle il fallait jeter sa patée, et pour son mari obsédé par le sac, nous avions Cyrille et Solange Lavaux qui savent se ruiner avec élégance et bonheur, qui savent se plaire aux jeux du sexe, vivant ainsi le Salut le plus gracieux. La fascination du sexe et de l'argent n'était pas une malédiction imparable : il existait le caractère.

C'est justement ce caractère qui va mener de nombreux protagonistes drieusiens au Salut. Nous avions, dans un premier temps, menant de l'Eden à la Chute, la fascination éprouvée par le héros pour l'abîme. Dans le deuxième temps, nous voyons apparaître un autre sentiment, celui qui peut mener de la Chute au Salut : l'insatisfaction. Tout ensuite dépendra de la force de cette insatisfaction à l'égard d'une situation déplaisante, celle qu'est la Chute, par rapport à la puissance d'inertie que possède la paresse.

Un dernier préalable se devait d'être noté : l'entrée dans le domaine du Salut, quand elle se fait, a lieu à reculons - c'était l'exemple de Dirk qui fuit la révélation - ou par hasard. Dans ce dernier cas, le héros se rendait compte après coup, et il ne s'en rendait pas nécessairement compte, de son arrivée et de son installation parmi les élus. Le cas extrême pouvait en être Felipe qui ne comprendra qu'à l'instant du départ de Jaime, quand il lui faudra lui expliquer le pourquoi de son comportement que c'est non seulement Jaime qui vivait le Salut, mais que lui, Felipe, le vivait aussi à un degré plus subtil, plus divin encore.

Nous avons voulu découper ce chapitre en trois parties correspondant aux trois portes de sortie possibles de la Chute jusqu'au domaine du Salut. Il y avait d'abord celle de la troisième fonction qui, en suivant la théorie dumézilienne, regroupait les thèmes "marchands" sur lesquels Drieu insiste tout particulièrement, le groupe, l'amour et la maternité. Nous traitions ensuite de la fonction guerrière où l'essentiel pour le Salut tenait aux valeurs guerrières, aux valeurs que la lutte pouvait mettre en évidence, et non à la guerre que Drieu a connue, l'hécatombe de 1914-1918. Nous nous sommes enfin intéressés à ce que le Professeur Dumezil appelle la fonction religieuse, dans laquelle nous avons analysé la notion de chef - à ne pas confondre avec l'agitateur, témoin Caël - et les vertus qui s'y rattachaient, et aussi celle de l'artiste et celle du religieux. C'était par l'un ou par l'autre de ces chemins et par les valeurs spécifiques attachées à chacun d'entre eux, que le héros drieusien pouvait parvenir au salut. Quelquefois, il pouvait atteindre le bonheur par plusieurs de ces chemins, tel Felipe qui éprouvera l'extase que l'on croit chez Drieu attachée exclusivement à l'état guerrier, par le groupe et par la musique, par la théologie, par certains aspects de la fonction marchande et par la fonction religieuse. Deux portes seront aussi ouvertes à Geneviève, élue par l'art sacré du théâtre et par la maternité, qui possèdent sans nul doute des points communs.

Un problème se posait néanmoins tout au long de ce chapitre, problème qui se révélait être suffisamment sensible pour que nous ayons eu à y revenir de loin en loin sans qu'il soit jamais possible de le perdre de vue. Ainsi que nous l'avions signalé dès notre introduction (Cf. p. 22 de notre Introduction), Drieu est un écrivain de la première

fonction, et il est d'abord et avant tout un écrivain RELIGIEUX. Aussi les valeurs du sacré prennent-elles le pas sur les autres ; leur préséance ne fait aucun doute et tout leur sera subordonné. Drieu le démiurge approche le divin et fort logiquement fait approcher le divin à ses héros *(130). De ce fait, toutes les portes d'entrée au Salut possèdent, outre les vertus qui sont attachées à chacune d'entre elles, la marque du sacré.

C'est ainsi que nous voyons Geneviève donner la vie - participer au sacré - par sa maternité ; que nous voyons le héros de la Comédie de Charleroi rejoindre le divin par les valeurs guerrières que la charge fait éclore en lui, qui lui sont révélées par le combat. C'est ainsi que nous pouvions user des métaphores drieusiennes appliquées à une fonction, dans une autre fonction : chez Drieu, tout est divin.

Du Salut in se, nous ne pouvions dire grand-chose. De même que dans le cas de l'Eden, et de la Chute, le noyau du Salut reste perdu au regard et à l'analyse, ne se laisse percevoir que par la sensation, sans jamais être réductible à une explication. Nous ne pouvons en connaître que les manifestations : l'extase, de courte durée quand Drieu la présente, ou une espèce de bonheur fait de la certitude que le héros ou la héroïne possède d'être enfin, ne serait-ce qu'un moment, à sa vraie place.

Mais la chose n'a lieu que pour un moment. Nous pouvions le voir avec Geneviève qui, alors qu'elle est de manière indubitable une élue, songe aux orages passés et prévoit ceux qui sont encore à venir, ceux qui pourront briser son état de bonheur. Felipe, de même, s'il écrit ce Fragments de mémoires sur Jaime Torrijos, rédigés par son frère, ce ne peut être que par rejet de son passé, du moment où il fut - volontairement ou non - créateur et dieu, du moment où il était dans le domaine du Salut. De plus, nous, lecteur, nous apprendrons finalement que :

> ce récit, qui renferme de monstrueuses inexactitudes, semble avoir été écrit par quelqu'un qui n'a jamais mis les pieds en Bolivie, qui tout au plus en a rêvé *(131).

Avec ceci, il nous faut bien admettre que comme Dirk, Felipe, si tel est vraiment son nom, a échappé consciemment à la Chute, par l'art, par l'écriture, par le rôle de démiurge littéraire, et devient de ce fait, non plus le cousin de Gilles de l'après-Dora, de ce Gilles qui écrivait dans une maisonnette des Maures, mais son frère jumeau, magnifié, Zarathoustra, car, lui, il a su atteindre le Salut par l'Art, par la fonction religieuse.

C'est ainsi que l'on voit une trilogie présentée par Drieu au lecteur, Geneviève, Dirk et Felipe, tous "je" dans les romans où ils existent, qui tous font plus que présenter au lecteur leur "cas" d'élus : par l'écriture, par le roman, par l'art, ils font leur Salut en nous obligeant à le nommer ; et par le roman, la création littéraire, ils assurent leur Salut en s'obligeant à le voir, à l'écrire. Au-dessus de tout, du théâtre et de la peinture, de Dieu même, le moyen de Salut est dans l'écriture. Plus encore, le Salut par l'écriture signale sans nul doute le seul type de Salut achevé. Dirk même, élu grâce à la peinture, a besoin de l'écriture pour être reconnu et pour se reconnaître. Et finalement, tout comme Geneviève, les protagonistes du Salut atteignent ce domaine - et Drieu en est l'exemple le plus clair - par l'enfantement de jeune chair ... de papier.

Il ne faut néanmoins jamais négliger l'idée principale que Drieu garde toujours présente dans l'écriture : ce Salut par l'Art - et surtout par la littérature - est d'abord d'essence religieuse, participe toujours au sacré, par le don de la vie que font chacune des trois grandes figures élues mises en scène par Pierre Drieu la Rochelle - qui dès lors se présente au lecteur comme un élu. Et c'est par ce don de leur expérience qui mène au Salut - ce don que Drieu fait lui aussi au lecteur en faisant naître ses héros - qu'ils assurent le bonheur de l'instant et qu'ils découvrent leur bonheur.

COMPARAISON

C'est en fait avec une comparaison des saluts drieusien et fasciste que nous pouvions réellement espérer découvrir et analyser un possible parallèle entre les deux systèmes de pensée. Si de nombreux écrivains et de nombreux politiques envisagent la notion de l'Eden, si

de nombreux écrivains et de nombreux politiques envisagent la notion de la Chute, ou de la décadence, leur analyse ne varie pas nécessairement dans leur diversité. Il s'agit après tout, dans le cas d'Eden et de Chute, d'observer un phénomène qui est ensuite rebâti en fonction des mythes de l'auteur, de l'homme politique. Le passage de l'Eden à la Chute sera expliqué en termes de causalité intérieure ou extérieure - et ces causalités extérieures seront elles-mêmes variées. A l'occasion de ce passage de l'Eden à la Chute, Drieu se détachait totalement, s'opposait même, à la vision fasciste.

Mais, ainsi que nous l'avions dit à l'occasion des premières pages de notre étude du Salut, les choses changent ici. Tout d'abord, et c'est la raison que nous avions avancée, les auteurs qui s'intéressent à un Salut autre que régressif - quand ils s'intéressent au Salut - sont plus rares. D'autre part, il ne s'agit plus, dans le cas drieusien du moins, d'observer un phénomène, de s'intéresser au passé, mais d'imaginer un futur possible, porteur du Salut.

A l'instant même où cette dernière phrase est écrite, l'opposition entre le Salut drieusien et la vision fasciste du salut apparaît, éclatante : le Salut, tel que le rêvent les idéologies fascistes est de type régressif.

Nous avions pu voir lors de notre étude des fascismes que le discours tenu par les porte parole et les media du courant fasciste expliquait la Chute en termes de causalité extérieure - ce qui s'opposait du tout au tout à la vision drieusienne de ce passage - et supposait de ce fait qu'il serait possible de revenir à l'Eden au terme de la suppression de ces causalités externes qui avaient, volontairement, causé la chute d'un peuple choisi, "élu". Une société était, selon eux, décadente, du fait qu'elle avait perdu certaines valeurs qui lui étaient propres, et qu'il lui fallait retrouver non pas pour arriver au Salut, mais pour réintégrer l'Eden.

Cette idée est dans l'oeuvre littéraire de Drieu, rigoureusement inacceptable. Ses romans qui présentent une situation de passage entre Chute et Salut ne s'intéressent aucunement à une régression édénique. De plus, ils soulignent le fait que la Chute est partie

essentielle du parcours humain, de par l'expérience et les valeurs qu'elle permet d'acquérir car, en fait, il n'y a pas de valeurs édéniques. L'animal qu'est le petit Cogle pendant les premières années de sa vie ne possède pas de valeurs. Restant animal, végétal, le protagoniste de l'Eden ne connaîtrait les valeurs qu'il apprend et découvre dans le domaine de la Chute, valeurs qui lui permettent ensuite de dépasser la Chute pour atteindre le Salut, s'il en est digne.

Il y a en effet un autre point qu'il nous faut souligner : la personnalisation du Salut. Très exactement comme dans le cas de la Chute, les héros du Salut possèdent leur propre forme de Salut, même si l'art, et plus exactement l'écriture est présentée par Drieu/l'écrivain comme le sommet, le **nec plus ultra** de cette quête du bonheur et comme l'aboutissement de celle-ci. Rien dans le roman drieusien ne permet de parler d'un Salut global à toute une société. L'aristocratie d'un groupe entier est chose inconnue à Drieu qui distinguera les "happy few" qui méritent le Salut, qui peuvent supporter la puissance de leur extase, qui possèdent quelque chance de vivre en ce domaine un temps signifiant. Reprenons cette phrase que Drieu écrivait dans son Journal, à la date du 18 juillet 1944, alors qu'il songeait à écrire les Mémoires de Dirk Raspe :

> Je rêve depuis quelques jours d'écrire un roman qui (...) partirait sur ce thème des initiés manqués, des frôleurs d'initiation, de ceux qui la refusent (...) : l'enfer est un lieu étroit qui ne renferme que les rebelles conscients à l'initiation *(132).

Drieu ne rejette pas la notion d'aristocratie, très loin de là *(133). Mais il n'étend pas cette notion à un sang ou à une nation. Cette extension lui serait, littérairement du moins, impensable. Les élus se compteront peu, et ils devront leur bonheur à eux-mêmes, c'est à dire a leur caractère. Malgré le poids non négligeable de la génétique, le sang n'entrera paradoxalement pour presque rien dans le destin d'un protagoniste drieusien : on le voit aussi bien dans le cas d'un Alain, le héros du Feu follet, dont l'héritage génétique ne promettait pas une chute telle qu'il la subit, que dans le cas d'une Geneviève que l'on pouvait condamner dès l'abord au regard de l'"héritage" de ses parents ... C'était d'ailleurs Geneviève qui disait à son père mort sa ressemblance avec lui ; après tout ils sont bien du même sang. Mais un caractère différemment forgé et des circonstances

autres ont pu utiliser pour le mieux les données génétiques qui auraient annoncé le pire pour un faible :

> Si j'en ai fait des avantages, j'ai pourtant tes défauts *(134)

On le voit donc, dans sa conception, rien ne permet par l'esprit une quelconque assimilation du Salut drieusien au Salut régressif fasciste. Qu'en est-il pour les manifestations de celui-ci ? Les mêmes fonctions entrent en jeu et, de ce fait, des solutions qui pourraient paraître semblables ... Voyons la chose plus en détail.

Si nous nous intéressons aux solutions présentées par la troisième fonction, il est de fait que nous retrouvons des éléments de réponse semblables chez Drieu et dans les fascismes. La maternité est - dans les états fascistes - un acte officiellement encouragé et applaudi - c'est à l'époque stalinienne que le régime national-bolchevique, par exemple, institue la médaille des "mères héroïques" pour les mères de famille très nombreuse ; et que dire des Lebensborn nazis - le groupe est lui aussi cher à ces mouvements. Mais - et cela s'oppose entièrement à la pensée de Drieu - aucune idée de Salut personnel ne soustend groupe et maternité. Les enfants mis au monde sont comptabilisés pour la puissance de la nation, de la race ; la mère ne compte que comme productrice. Quant au groupe, il rappelle fâcheusement la béquille, la prothèse - mais obligatoire cette fois-ci - dont nous avions parlé en nous intéressant au groupe Révolte. Les Hitlerjugend, les babillas ou les Komsomols sont certes des groupes munis d'épée, mais à partir du moment où l'on est lié à ces groupes de manière irrémédiable, si l'on doit bêler en choeur le même credo, sans jamais pouvoir le remettre en question, sans jamais pouvoir quitter le groupe, est-ce une forme possible de Salut ? Pour les éclopés de l'esprit, sans doute oui, mais Drieu méprise ceux-là.

Tout éloigne fascisme et oeuvre littéraire de Drieu sur le plan de la troisième fonction. Dans les fascismes, l'amour n'est pas pris en compte ni le don qu'est la maternité, ni le Salut personnel que ce don peut faire apparaître. Quant au groupe, le héros drieusien peut s'y sentir heureux un instant, et un instant seulement, quand il s'agit d'un

groupe d'hommes, et non pas d'un groupe de malades, dont le plus bel exemplaire est Paul Morel. Son attitude à l'égard du groupe reste très ambivalente. Du côté fasciste, l'embrigadement est l'un des acteurs essentiels, obligé de la grande régression salvatrice ...

Le domaine de la deuxième fonction n'est guère mieux fait que celui de la troisième pour rapprocher Drieu - le Drieu littéraire tout du moins - des fascismes.

Que la notion de guerre fascine Drieu et ses héros, la chose est sûre. Mais il s'agit non pas de la guerre comme fin-en-soi qui intéresse l'auteur. La guerre n'est pas, surtout à l'époque, une bonne chose. Les orages d'acier ont supprimé tout ce que la guerre aurait pu offrir. Le temps des chevaliers n'est plus. Or, formellement, c'est bien cela qui intéresserait Drieu, le combat chevaleresque qui mettrait en valeur les vertus guerrières. Le combat chevaleresque, le héros de la Comédie de Charleroi l'entrevoit le temps de courir quelques centaines dmètres, tout au plus, lors de la seule et unique charge qu'il connaîtra. Le souvenir de l'extase qu'il éprouve alors perdurera jusqu'à la guerre d'Espagne dans laquelle Gilles s'enfonce et meurt sans doute. Mais, pour Drieu, la guerre ne peut plus convenir à ses héros. C'est ainsi qu'il peut écrire :

> La guerre militaire moderne est sur toute la ligne une abomination. Je me suis efforcé (...) de démontrer et de faire sentir que cette guerre en effet détruit toutes les valeurs viriles... *(135)

La guerre vue par les fascismes est de type religieux, prosélyte ; elle est fin-en-soi. Il s'agit de sauver Sol sacré, la race sainte et élue, il s'agit d'agrandir l'empire, d'apporter au bout du canon le message qui, s'il est refusé, devient ordre. Ceux qui ne l'accepteront pas seront des ennemis à exterminer. Drieu ne se bat pour un peuple élu, ne fait pas se battre ses protagonistes pour un sol sacré. Ses héros n'ont pas de message à délivrer à d'autres - ils restent eux-mêmes, avant d'être membres de quelque groupe que ce soit -, et ils ne peuvent haïr. Ainsi qu'il l'écrivait pour tous ses doubles futurs dans Interrogation :

A vous Allemands (...) je parle.
Je ne vous ai jamais haïs.
Je vous ai combattus avec le vouloir roidement dégainé de vous tuer. Ma joie a jailli dans votre sang.
Mais vous êtes forts. Je n'ai pu haïr en vous la force, mère des choses.
Je me suis réjoui de votre force. *(136)

Enfin, une fois encore, la notion fasciste de la guerre prend celle-ci dans son aspect social. L'aspect positif du combat chevaleresque que Drieu prend en compte reste totalement personnel. Avant que les machines fassent de la guerre ce qu'elle est quand Drieu la connaît, elle pouvait faire découvrir au guerrier le Salut - et seulement au guerrier. Or, tout le monde n'est pas nécessairement guerrier.

Il nous reste maintenant la possibilité de la première fonction, avec l'idée du chef qui, peut-être, peut amener un parallèle entre le Drieu littéraire et les idéologies fascistes. Et nous ne pouvons que nous intéresser au Chef, car, à propos de l'art, les visions drieusienne et fasciste s'opposent totalement, déjà au premier degré. D'un côté, nous avons les mouvements fascistes qui prêchent le réalisme - socialiste ou autre - et de l'autre le Gille de Drôle de voyage qui déclare son enthousiasme pour des peintres que les idéologues fascistes déclarent décadents - en d'autres mots qui perdent les valeurs édéniques ancestrales... *(137) Nous avons aussi Dirk Raspe qui considérait la peinture comme révolutionnaire, même dans sa tradition. Et enfin, si l'on songe à d'autres formes de l'art, l'écriture notamment, c'est Drieu même qui serait visé par le fascisme, qui réclame une littérature nationale et pan-nationale univoque, optimiste et conquérante, alors que Drieu, - écrivain peut être bien français - même s'il introduit le Salut dans son oeuvre littéraire, reste trop ambigu, trop décadent, reste trop personnel.

Si nous nous intéressons au chef, à la notion du chef, nous nous heurtons une fois encore à la même opposition groupe/personne qui empêche tout contact entre la Weltanschauung littéraire de Drieu et l'idéologie fasciste - et même plus largement à peu près toute idéologie politique. Le chef, lien entre le peuple élu et son dieu, Jaime l'est sans doute, mais la chose est secondaire. L'essentiel sera pour lui de réaliser tous les rêves qui lui sont nés de Felipe ; l'essentiel sera

pour lui, sans même qu'il le sache, de vivre le Salut, de vivre son bonheur dans celui de la Bolivie. Après tout il est seul quand il rejoint, Salut suprême, les Incas ; et la Bolivie ne l'accompagne pas...

L'optique drieusienne, une fois de plus, s'oppose à celle des fascismes, sans laisser la moindre possiblité d'accommodement.

De par l'esprit qui anime l'oeuvre littéraire drieusienne, et tout d'abord, par la vision cyclique qui est son fondement, il nous semble impossible, sous quelque couture que ce soit, de lier le Salut régressif fasciste et Salut drieusien. Si les idéologues fascistes veulent un Salut qui, en fait, est une régression à l'Eden, s'ils rêvent d'éternité édénique Drieu veut penser qu'après le beau temps il y aura la pluie, une autre Chute bienvenue. Zarathoustra, pour grandir et pour monter plus haut, doit d'abord redescendre parmi les hommes...

Notes au Salut.

*(1). Il faut par ailleurs noter que ces Saluts stendhaliens n'en sont peut-être pas tous, car ils sont souvent passés sous silence. Quand, dans Henry Brulard, le héros arrive en Italie, il éprouve des sentiments indicibles et arrête d'écrire. Quoique ce soit peut-être la marque même du Salut.

*(2). La victoire des hommes. Contre quoi ? Contre rien ; au-delà de tout. Contre la nature ? Il ne s'agit pas de vaincre la nature, ni même de la surmonter, mais de la pousser à son maximum puisque la puissance est en nous.

La Comédie de Charleroi. p.71

*(3). Au fond, il ne veut pas sauver l'âme des autres, mais la sienne : les autres sont restés pour lui un prétexte, un moyen.

F.J. Grover. Drieu la Rochelle, Gallimard 1979 p.178

*(4). cf La Chute Note 4

*(5). Il faut excepter de cette idée des protagonistes qui, tel Carentan, naissent au lecteur déjà membre du domaine du Salut.

*(6). Peut-être pourrait-on ici mettre Yves de côté ? Puisqu'il s'engage dans l'armée pour ne pas ressembler à son père. Mais il faut noter que s'il s'engage, ce n'est pas dans le but de trouver le Salut, mais de fuir la Chute - ou plus précisément encore, la situation qui fait de lui un second Camille...

*(7). Gilles. p.504.

*(8). Nous n'usons pas du nom de Myriam gratuitement. La description que Drieu fait de Pauline fait réellement songer à la présentation de Myriam :

> Il y avait du mouvement dans ce corps, du feu dans ce visage. Tout cela paraissait tourner à une prétention provinciale, bien maladroite ; mais il y avait d'abord un élan naïf qui reparaissait sans cesse.
>
> Gilles. p.504

Seul l'éclairage change.

*(9). Gilles. p.505

*(10).

> Alors, il se décida à frapper le grand coup.
> -Il me reste 5.000 francs en tout et pour tout au monde. (...)
> -Et moi qui aurais tant aimé faire, avec vous, un tas de choses à Paris.
> Il la regarda comme une chose déjà lointaine. Elle dit :
> -Et bien, nous allons prendre nos billets de retour, pour être sûrs. (...)
> -Et après ?
> -Après, on verra. (...)
> Les mondes s'écroulent ; d'autres naissent.
>
> Gilles. pp.508-509

*(11). Julien Hervier : Deux individus contre l'histoire. Drieu la Rochelle/Ernst Jünger. Ed. Klincksiek 1978. p.137

*(12).

> "C'est un don inestimable qui m'est fait, prononçait-il avec une gravité dérisoire, que de connaître le sort humain dans toute sa nudité. Les solitaires sont riches de tout l'aveu de la véritable situation humaine."

Et quelques lignes plus loin :

> L'idée de sagesse lui paraissait un mythe injurieux
>
> Gilles. pp.378-379

*(13). Gilles. p.379

*(14). Mémoires de Dirk Raspe. p.148

*(15). Mémoires de Dirk Raspe. P.149

*(16). Rêveuse Bourgeoisie. pp.478-479

*(17). Mémoires de Dirk Raspe. p.46

*(18). On voit Gilles entrer dans le domaine du Salut - et en sortir - à l'occasion de l' "incident-Fauline", de son entrée dans la littérature lors de la période post-Dora, etc,... A contrario, on ne le voit pas entrer dans le Salut par la guerre - par manque de temps peut-être ? Car nous ne saurons pas tout sur l'épisode espagnol au cours duquel il est possible que Gilles découvre le Salut.

*(19). Gilles. p.509

*(20). La Comédie de Charleroi. p.70

*(21). Rêveuse Bourgeoisie. pp.503-504

*(22). La Comédie de Charleroi. p.29

*(23). Rêveuse Bourgeoisie. p.535

*(24). Le Feu follet. p.142

*(25). L'homme à cheval. p.72

*(26). Ainsi, il y a peut-être un passage de la Chute au Salut noté par celui qui subit ce passage. Ou ne s'agirait-il pas plutôt d'un passage de l'Eden au Salut, la Chute étant rendue impossible ? L'idée de naissance qui apparaît ici, typique de la Chute, le laisse entendre.

*(27). L'homme à cheval. p.212

*(28). Mémoires de Dirk Raspe. p.284

*(29). Drôle de voyage. p318

*(30). Gilles. p.516

*(31). Gilles. p.48

*(32). ...[Gilles] avait cent francs dans sa poche que Vaudemont lui avait offerts, devinant les besoins du soldat.

Gilles. p.52

Le fait même que Gilles utilise cet argent pour retourner (cf Gilles p.53) dans les "lieux maudits" qu'il avait quittés ce matin même n'est pas pour défaire l'idée que nous bâtissons à propos de l'éblouissement que Gilles éprouve à l'égard de Myriam, la fée dont il est tombé amoureux. Avec Myriam, le sexe est impossible, puisque l'Amour est là. Plus tard, il sera impossible à cause de l'argent ; mais ce sera plus tard...

*(33). Le mot "stupide" peut bien être compris ici dans le champ sémantique de l'extase, de l'émerveillement.

*(34). Mémoires de Dirk Raspe. p.58

*(35). Rêveuse Bourgeoisie. pp.385-386-387-388

*(36). Gilles. p.205

*(37). Gilles. p.206

*(38). Gilles. p.207

*(39). Ainsi que lui répond Alice, quand Gilles lui assure qu'il n'ira pas à Paris pour y passer sa permission :

-Pourquoi louvoyer ? Tu as envie d'aller à Paris et tu iras.

Gilles. p.224

*(40). Gilles. p.220

*(41). Gilles. p.239

*(42). Gilles. p.506

*(43). Cependant, Gilles se rendra compte que l'argent joue malgré tout un rôle dans la relation qu'il vit avec Pauline :

> Gilles voyait ainsi que l'argent n'avait pas cessé de jouer un rôle dans l'attrait qu'il avait pour elle, alors même qu'elle avait la preuve qu'il n'en avait plus.
>
> Gilles. p.515

*(44) Gilles. pp.511-512

*(45). Il faut à ce propos noter cette réflexion de Drieu, fort indicatrice du Salut par l'amour :

> Ce qui enchantait Gilles, c'était la pureté (souligné par nous. P.G.) grandissante de sa vie avec Pauline.
>
> Gilles. p.531

Nous voyons, comme lors de l'idylle qui avait pris place entre Gilles et Alice l'idée de pureté, de désincarnation de l'amour - à peine physique - alors que, dans la réalité du roman, Gilles et Pauline continuent à avoir des relations sexuelles.

*(46). Journal d'un délicat. p.27

*(47). Gilles. pp.540-541

*(48). Gilles. p.582

*(49). Rêveuse bourgeoisie. p.489

*(50). Rêveuse Bourgeoisie. pp.495-496

*(51). Rêveuse Bourgeoisie. p.535

Songeons aussi à cette remarque du héros du Journal d'un délicat (p.38) :

> Un enfant, c'est un monument de chair, qui, même raté, peut engendrer un autre monument plus heureux.

*(52). Rêveuse Bourgeoisie. p.536

*(53). Puis il y eut le premier enfant - l'enfant qui était Camille (souligné par nous. P.G.). En le dévorant, elle dévorait Camille ; elle l'aimait anxieusement, furieusement. Mais elle n'en aimait que plus furieusement encore Camille.

Rêveuse Bourgeoisie. pp.207-208

*(54). Journal d'un délicat. pp.59-75

*(55). Journal d'un délicat. p.78

*(56). Dehors je courais avec des filles et je retrouvais sans entrave cette liberté, cette maniaque préférence pour un possible incessant et indéfini qui me faisait préférer l'absence à tout.

Journal d'un délicat. pp.82-83

*(57). Journal d'un délicat. p.82

*(58). [Dubourg] n'était pas un cagot de l'amour de Dieu, mais c'était un cagot de l'amour de la vie (souligné par nous. P.G.)

Le Feu follet. p.76

*(59). L'agent double. p.111

*(60). L'agent double. p.117

*(61). L'agent double. p.114

*(62). L'exemple archétypal de ce genre de personnage est bien entendu Paul Morel pour lequel le groupe est tout : jusqu'à sa mort.

*(63) Pierre Gripari : La vie, la mort et la résurrection de Socrate Marie Gripotard. La Table ronde 1968. pp.223-224

*(64). Gilles. p.518

*(65). Gilles. p.475

*(66). Nous renvoyons aux pages 487 et 488 dans Gilles.

*(67). L'homme à cheval. pp.42-43

*(68). Dans Gilles aussi...

> Une main gluante, tremblante, chercha, trouva sa main, se crispa avec une force décisive sur sa main. Cette main, la main d'un ami.
>
> Gilles. p.649

*(69). Ainsi qu'il l'écrit dans La Comédie de Charleroi

> Or, maintenant dans cette plaine je m'ébrouai. Toutes mes forces surgissaient à l'espoir. (...). Dieu allait reconnaître les siens ; cette plaine, c'était le champ du jugement. La guerre m'intéressait parce que j'allais me faire capitaine, colonel - bien mieux que cela, chef (souligné par nous. P.G.).
>
> La Comédie de Charleroi. p.59

*(70).

> -Ca va mal.
> -Ah ! Ca va mal.
> Je tombai tout naturellement dans l'idée que ça allait mal. Affaire de caractère.
>
> La Comédie de Charleroi. p.28

*(71). La Comédie de Charleroi. p.44

*(72). La Comédie de Charleroi. p.31

*(73). Le lieutenant de tirailleurs in La Comédie de Charleroi. p.236

*(74). La Comédie de Charleroi. p.70

*(75). Cette exécution guerrière, très vite, risque de prendre une coloration crapuleuse dans l'esprit de Gilles. C'est qu'en effet, alors qu'il ne songeait qu'au billet d'Air France qui lui était nécessaire, et qui justifiait son acte ; outre la disparition d'un agent "rouge" (cf Gilles p.623), Gilles découvre dans le portefeuille de sa victime de l'argent :

> Le brusque contact de l'argent l'étonna, il n'y avait pas songé.
> Gilles. p. 622

Il parviendra néanmoins à le considérer comme "prise de guerre", et à éviter la salissure de l'argent, la Chute encore.

*(76). Gilles. p.659

*(77). Gilles. p.662

*(78). Gilles. pp.685-686

*(79). La guerre n'était déjà pas drôle au XVIIIème siècle. (...). Les nobles n'étaient plus que des fonctionnaires. (...). Remonter au Moyen Age, c'est plus sûr. Rencontres bien réglées selon des principes bien admis et humains.
Le lieutenant de tirailleurs in La Comédie de Charleroi. pp.239-240

*(80). Rêveuse Bourgeoisie. p.503

*(81). Rêveuse Bourgeoisie. pp.503-504

*(82). Le lieutenant de tirailleurs in La Comédie de Charleroi. pp.238-239

*(83). -Pour ce qui est du pillage, c'est forcé, s'écria-t-il, montrant trop le plaisir que lui faisait mon évocation.
-Ca, ça vous plait... Dites donc, avouez qu'au Maroc, c'est un peu la chasse facile.
-Ne croyez pas cela. Vous ne savez pas.
-Enfin, là, vous ne crachez pas sur les armes modernes qui vous donnent un tel avantage...
-C'est vrai, grogna-t-il dans un mouvement de justice (...).
-Enfin, je vous comprends tout de même. Je ne suis pas très sûr des mérites de la guerre du passé ; mais je suis sûr des démérites de la guerre actuelle. Elle n'a rien de noble.

Le lieutenant de tirailleurs in La Comédie de Charleroi. pp.240-241

*(84). Ernst Von Salomon. Op. cit. p.11

*(85). Nous pouvons renvoyer le lecteur à Yves, qui déclare aimer le commandement, le risque et au héros de La Comédie de Charleroi qui se découvre, ainsi que nous le disions "alpha".

*(86). Etat civil. p.80

*(87). Etat civil. p.82

*(88). La Comédie de Charleroi. p.70

*(89). L'homme à cheval. p.38

*(90). L'homme à cheval. p.78

*(91). Un immense désappointement me saisit, un ennui mortel, ce n'était que ça. Telle avait donc été la pensée de Jaime. Pensée de politique, pensée insuffisante.

L'homme à cheval. p.213

*(92). L'homme à cheval. p.220

*(93). L'homme à cheval. p.225

*(94). Le campement était loin des ruines, et Jaime et moi nous étions tout le temps dans les ruines.

L'homme à cheval. p.228

*(95). L'homme à cheval. p.227

*(96). -Oui, il est temps (souligné par nous. P.G.) que je sacrifie mon cheval. C'est mon propre cheval qu'il faut sacrifier.

L'homme à cheval. p.238

Ce "il est temps" est aussi bien indicatif du choix qu'a fait Jaime de quitter le pouvoir et, peut-être, la vie. Ainsi que l'écrit Felipe :

Soudain je compris (...) que Jaime ne rentrerait pas au palais.

L'homme à cheval. p.240

*(97). -Je ne peux plus donner à la Bolivie que de la prospérité.

L'homme à cheval. p.243

*(98). L'homme à cheval. p.245

*(99). L'homme à cheval. p.42

*(100). Les chiens de paille. p.51

*(101). Guy Félix Duportail. La femme au perroquet in Cahier de l'Herne. Op. cit. p.204

*(102). Nous pouvons renvoyer à propos du jeu sacré qu'est le théâtre à l'ouvrage d'Antonin Artaud le théâtre et son double. Gallimard 1964.

*(103). Nous renvoyons le lecteur à l'article de Guy Félix Duportail, op. cit. p.201

*(104). Mémoires de Dirk Raspe. p.98

*(105). Mémoires de Dirk Raspe. pp.94-95

*(106). Ceci peut être mis en parallèle intéressant à ce que Dirk disait des mauvais peintres :

> Ils manquent d'envolée imaginative et intellectuelle. Ce sont des gens qui n'ont rien à dire : au fond, ils n'ont pas assez de tempérament.
>
> Mémoires de Dirk Raspe. pp.94-95

C'est bien le cas d'Alain qui ne possède pas de tempérament, qui cède mollement à la drogue, par facilité.

*(107). Rêveuse Bourgeoisie. p.534

*(108). Mémoires de Dirk Raspe. p.236

*(109). La Comédie de Charleroi. p.70

*(110). Mémoires de Dirk Raspe. p.241

*(111). Nous pouvons ici renvoyer à ce que Geneviève disait dans les dernières pages de Rêveuse Bourgeoisie :

> Avec quel effort désespéré je fuis le mensonge de toute la vie en donnant de la réalité à chaque mensonge.
>
> Rêveuse Bourgeoisie. p.534

Tout devient néant pour Geneviève comme pour Dirk - y compris Catherine... - tout ce qui n'est pas l'art, le mensonge plus vrai que la vie.

*(112). Mémoires de Dirk Raspe. p.240

*(113). Mémoires de Dirk Raspe. p.257

*(114). Mémoires de Dirk Raspe. p.260

*(115). Gilles. p.521
Constant, lui aussi, "fait oraison"(p.84) dans les chiens de paille

*(116). Les chiens de paille. p.52

*(117). Les chiens de paille. p.97

*(118). Son comportement lors de la grande bataille qui oppose Jaime au Protecteur rappelle celui de Fabrice à Waterloo et n'est guère brillant.

*(119). Nous disons bien, avec le rêve politique, et non la politique qui serait elle, dans le système drieusien, un abaissement. Il suffit de relire ce passage de Gilles, où il est écrit :

> La pitié l'engageait à se salir avec les uns ou les autres de ces humains. Se salir avec les humains, c'est ce qu'on peut faire de plus gentil.
> Gilles. p.434

Avec la politique Felipe se salirait, Gilles se salirait, tous s'éloigneraient du Salut. Ni l'un ni l'autre ne sont faits pour cela.

*(120). Je ne conterai pas les intrigues qui assez vite nouèrent les événements, car les intrigues m'ennuient, m'endorment.
L'homme à cheval. p.20

ou encore :

> -Que vas-tu faire maintenant ?
> -Tu verras.
> Je n'étais destiné qu'à voir (...). J'étais comme un dieu à qui sa création échappe de plus en plus.
>
> L'homme à cheval. p.187

*(121). L'homme à cheval. p.43

*(122). L'homme à cheval. p.230

*(123). Ainsi que l'écrit Grover dans son Drieu la Rochelle :

> Dirk a échoué lamentablement dans ce pays sombre et triste, enlaidi par les crassiers. Il est resté un solitaire. Au fond, il ne veut pas sauver l'âme des autres mais la sienne : les autres sont restés pour lui un prétexte, un moyen. Il a été touché par la grâce mais c'est la grâce du talent artistique plutôt que le génie de la charité.
>
> F.J. Grover Drieu la Rochelle. Gallimard 1979 p.178

*(124). Gilles. p.149

*(125). Songeons, pour prendre l'exemple le plus net du caractère religieux de ce chant, que c'est celui-ci qui accompagne - sans guitare - le sacrifice de Jaime devenu prêtre (cf L'homme à cheval p.240)

*(126). L'homme à cheval. p.13

*(127). Mémoires de Dirk Raspe. p.242

*(128). Mémoires de Dirk Raspe. p.94

*(129). La Comédie de Charleroi. p.70

*(130). Drieu écrit dans la préface des chiens de paille :

> Un personnage n'est jamais l'auteur ; un personnage n'est jamais qu'une partie de l'auteur (souligné par nous. P.G.)

*(131). L'homme à cheval p.248

*(132). Cité par Pierre Andreu, dans la préface aux Mémoires de Dirk Raspe. p.10

*(133). -Je veux détruire la société capitaliste pour restaurer la notion d'aristocratie.
Gilles. p.522

*(134). Rêveuse Bourgeoisie. p.528.
Nous renvoyons aussi le lecteur à la note 51 du présent chapitre.

*(135). Cité par Jacques Laurent in Histoire égoïste, éd. La Table ronde 1976. p.237

*(136). Ecrits de jeunesse. p.43, cité par Frank Field :
Three french writers and the great war.
Cambridge University press 1975. p.108

*(137). Nous renvoyons aux pages 18 et 19 de Drôle de voyage.

CONCLUSIONS GENERALES

Les chasseurs allumèrent leur pipe et, devisant gaillardement, ils se joignirent au cortège. La chasse était finie.

Ernst Jünger. La chasse au sanglier.

CONCLUSIONS GENERALES.

Nous avions entamé ce travail de recherche avec l'idée que si Drieu, en tant qu'écrivain, ne pouvait être catalogué, étiqueté fasciste aussi facilement, nous avions malgré tout quelques éléments communs à Drieu et à l'idéologie fasciste. Nous avait-on assez parlé de l'homme politique engagé, du culte qu'il éprouvait pour le chef, de son amour de la guerre, de son mépris de la femme, tout juste bonne à faire des enfants, telles les "héroïques médaillées" auxquelles nous avons fait allusion auparavant. Nous avait-onassez parlé de ce ...

> -Vous êtes fasciste, monsieur Gambier
> (...)
> -Et comment ! clama-t-il. *(1)

... et de l'engagement au P.P.F.

Nous nous attendions donc à nous mesurer à un écrivain qui, en dernier ressort, pourrait ne pas être jugé comme véhiculant de manière exclusive des valeurs fascistes, mais néanmoins représentatif du fascisme, par certaines des options présentes dans son oeuvre littéraire.

A l'opposé de notre préjugé, nous sommes maintenant dans une situation où il nous faut assurer que Drieu ... est Drieu, et ne peut en aucun cas être assimilé, dans son oeuvre littéraire, à la pensée fasciste. La seule "étiquette" que Drieu mériterait, et qu'on pourrait lui attribuer avec quelque justesse, sans pour cela le réduire à elle, serait celle de "nietzschéen". C'est Julien Benda qui écrivait dan la NRF, avec une visible sérénité, voire de la bienveillance, lors de la sortie en librairie de Socialisme fasciste :

> Son fascisme est bien moins un décret politique qu'une attitude morale, qui consiste dans la volonté nietzschéenne de toujours se dépasser dans le mépris de toutes les stagnations (...). *(2)

Drieu utilisait tout simplement un mot pour un autre ; Benda devait savoir qu'idéologies nietzschéenne et fasciste ne pouvaient se rencontrer et que Drieu choisissait en fait la première, en usant du nom de la seconde.

La raison la plus claire qui permette de refuser l'assimilation des deux idéologies, nous avons pu la noter du début à la fin de notre étude des Eden, Chute et Salut : l'idéologie fasciste s'exprimait en terme de groupe : chacune des étapes était collective ; la Chute était celle du groupe tout entier, le Salut était promis à une nation, pour autant que cette nation fit ce qu'il fallait faire. De son côté, Drieu ne parle qu'en termes personnels : nous pourrions voir dans son oeuvre littéraire des "je", des "il", tous référant à un protagoniste unique, dont la différence avec l'Autre, avec les autres, est bien marquée. Drieu ne s'intéresse pas au social, au groupe, sinon l'espace d'un moment, dans L'Homme à cheval ; ou dans Gilles, quand ce groupe assure la Chute ou le Salut personnel de quelque protagoniste. Comme nous pouvions le remarquer dans L'Homme à cheval, Felipe, quand il écrit ce passage de la veillée d'armes, fait allusion peut être à un instant de Salut collectif - les hommes chantent tous ensemble avant la bataille - mais c'est d'abord, c'est essentiellement de son bonheur qu'il traite. Quand Gilles songe un instant à plonger dans la politique, il faut voir en quels termes il y pense :

> Il lui parut brusquement d'une grande prétention et d'une grande inhumanité de vouloir rester en dehors du jeu. La pitié l'engageait à se salir (souligné par nous. P.G.) avec les uns ou les autres de ces humains. Se salir avec les humains, c'est ce qu'on peut faire de plus gentil. *(3)

Seul le groupe muni d'épées lui permettra, peut-être, d'atteindre le Salut, lors de l'épisode espagnol.

Les autres raisons qui font de la vision du monde drieusien et de l'idéologie des fascismes deux systèmes irréconciliables, nous en avons traité dans le détail, par l'intermédiaire de notre étude sur l'Eden, la Chute et le Salut. Revenons-y un instant.

L'Eden, qui n'est considéré que dans sa forme "rose", est dans l'idéologie fasciste le moment unique de bonheur, est un domaine dont il ne faudrait s'écarter à aucun prix et dont on est écarté. L'état de bonheur animal - ou végétal, ainsi que le dit Drieu - vécu dans ce domaine semble être le sommet du bonheur. Selon ces théoriciens

fascistes, c'est là que l'on trouve les vertus qui font l'homme, et la société surtout, naturellement bonne, heureuse, en état de paix avec elle même parce que non sensible à de possibles agressions extérieures.

La notion de bonheur chez Drieu est d'un type si différent que sa vision de l'Eden ne peut un instant être comparable à celles des théoriciens fascistes. L'Eden est pour lui un état d'animalité. Il qualifie cet état de "contentement végétal". Ainsi qu'il l'écrivait :

> Mon enfance (que nous référions à l'Eden. P.G.) fut-elle joyeuse ? Il se peut qu'elle ait été emplie par un contentement végétal qui est aussi loin du bonheur lucide (le Salut. P.G.) que de la tristesse qui mord l'âme (souligné par nous. P.G.). *(4)

On le voit donc, pour Drieu, le Drieu littéraire du moins, il est impensable de marquer l'Eden d'un sceau positif. On ne peut lui accorder la moindre vertu tant le ressortissant de l'Eden, le petit enfant, ne peut distinguer entre un bien et un mal possible. Sans moyen de pensée, il ne vit pas, tout simplement, ni dans un monde mauvais, ni dans un monde bon qu'il ne pourrait de toute façon juger. Son état de paix avec lui même est très exactement comparable à celui d'un caillou. De ce fait, l'Eden rose est pour Drieu un état infantile dont il faut s'éloigner au plus vite pour l'Eden gris, puis l'Eden noir, et surtout, enfin, pour la Chute.

Cet éloignement se fait tout naturellement et sa vitesse est même pressée pour celui qui sera bientôt membre du domaine de la Chute. Que des causes extérieures puissent expliquer la Chute en partie, cela est évident. Si l'on songe à Paul Morel, le groupe Révolte, Galant, Rebecca, d'autres encore, peuvent expliquer la précipitation de son suicide ; ils ne peuvent par contre en aucun cas être les déterminants de sa mort. Il y a d'abord Paul, premier responsable de sa Chute personnelle.

L'externe ne joue qu'un rôle secondaire dans le processus de déchéance. Argent et sexe sont là ; il ne tient qu'au héros de les prendre ou non. Si l'on songe à Agnès aux prises avec le seul "grand initiateur" à la Chute, l'abbé Maurois, il faut bien en arriver à la

conclusion que si les manigances de l'abbé sont couronnées de succès, c'est tout simplement parce que Agnès veut le succès de ces manigances. De ce fait, Maurois même ne peut être tenu responsable de la Chute d'Agnès, sinon d'une manière très limitée. Tout - c'est à dire la pulsion de Chute - est d'abord en elle. De même, si l'on songe à Yves et à Geneviève, une raison que l'on pourrait estimer extérieure à eux peut être considérée comme les poussant à la Chute : la raison générique. Camille et Agnès fournissent à leurs enfants une hérédité chargée qui pourrait expliquer une vie tout entière dans le domaine de la Chute. Il n'empêche, Yves et Geneviève parviendront au Salut. Rien n'est réellement extérieur ; tout est d'abord et avant tout affaire de caractère. Les causalités sont internes.

Enfin, l'Eden fasciste et l'Eden drieusien ne peuvent être confondus pour une raison philosophique : chez Drieu, sa fin est bienvenue. Zarathoustra doit à tout prix quitter la montagne pour s'abaisser parmi les hommes - ce qui s'oppose au rêve fasciste d'un Eden premier et éternel.

Si nous songeons à la Chute, le même problème de vision globale opposée entre Drieu et les idéologies fascistes apparaît. D'un côté, nous avons le discours tenu à ce propos par les théoriciens fascistes, discours selon lequel l'irruption dans le domaine de la Chute, due à des causes exclusivement externes, est une chose mauvaise. Elle indique l'éloignement par le groupe - c'est encore la problématique du collectif qui est présente - des vraies valeurs qui avaient fait, par l'intermédiaire du sol, la nation. Celle-ci a perdu, ou plutôt on a fait perdre à celle-ci sa pureté originelle. La Chute est dès lors une forme de punition, d'état dramatique dont il faut tout faire pour s'échapper.

Pour Drieu, la Chute est un fait hautement positif et nécessaire. C'est en effet là que les valeurs morales, les notions de bien et de mal, inconnues au végétal de l'Eden rose, peuvent être découvertes *(5). C'est parce que le héros vit en enfer qu'il peut découvrir vices et vertus. Ensuite, il lui faudra choisir. Il n'y a aucun aspect de "punition" dans le fait de la Chute, aucune idée d'éloignement de valeurs, car celles-ci étaient inconnues au héros déchéant. La Chute fait partie essentielle du trajet humain. Pour apprécier le printemps

prochain, il faut bien avoir connu l'hiver. Nous pouvons considérer l'oeuvre littéraire drieusienne comme caractéristique du "Bildungs-roman", la Chute comme le moment le plus important de l'apprentissage.

Que Drieu refuse par contre la station éternelle en ce domaine, la chose est claire. Il s'agit certes d'apprendre le monde, mais il n'en faut pas moins quitter un jour la Chute pour le Salut. Zarathoustra, après avoir été parmi les hommes, se doit et nous doit de revenir aux montagnes.

Quant à la "question juive" qui pouvait se poser par la présence sémite dans le domaine de la Chute, nous pensons y avoir répondu de manière claire. S'il y a, par l'entremise de Carentan, dans Gilles, une déclaration a-sémite, et si nous pouvons à l'occasion de la nouvelle La duchesse de Friedland, noter la présence de ce que l'on appelait à l'époque "l'anti-sémitisme mondain", l'éclairage général porté par Drieu sur le Juif empêche d'imaginer toute filiation entre idéologie fasciste et Weltanschauung drieusienne. Nous avons deux mouches dans Gilles. La première est Preuss, Juif et "mouche du coche", personnage quelquefois agaçant, mais somme toute sympathique, aux intuitions parfois brillantes ; l'autre est la mère de Galant, Mme Florimond, femme louche qui trempe dans quelques affaires des moins ragoûtantes.

> Galant s'étonna encore :
> -Tu sais bien, balbutia-t-il, que ma mère croit toujours être mêlée à tout, mais que c'est la mouche du coche.
> -Mouche, oui, dit durement Gilles *(6).

Pour en terminer avec une comparaison thématique entre idéologie fasciste et vision du monde drieusienne, intéressons-nous au Salut. Le simple fait que cette notion n'existe pas dans le système de pensée fasciste suffirait pour terminer cette comparaison. Dans la pensée drieusienne, le Salut est naturellement dans le prolongement et le futur de la Chute. Il s'agit à partir de celle-ci - et la chose a lieu plus naturellement que volontairement - de progresser vers un mieux momentané. Enfin, cette progression naturelle n'a lieu que pour

certains, n'a lieu que pour ceux qui le méritent. On peut dire en ce sens que Drieu réfère ici à une pensée aristocratique ou, pour user d'un mot qui indiquera plus précisément son idée, le hasard et la nécessité du Salut s'exercent chez lui d'une manière que l'on pourrait appeler "méritoratique".

L'idéologie fasciste envisage le "Salut" comme une régression à l'Eden, régression voulue consciemment par les dirigeants intellectuels et politiques du groupe, puis par le groupe "conscientisé" lui-même. Nous en revenons à cette autre opposition irrémédiable entre Drieu qui parle de quelques élus et les théoriciens fascistes qui rêvent de replacer un peuple entier au pinacle. Nous en revenons aussi à cette critique d'Oswald Spengler que Drieu aurait fait sienne : selon Spengler, l'idée d'une "nation d'aristocrates" est tout simplement grotesque. Aucune masse ne peut être aristocratique, même par la Grande Régression à de supposées valeurs ancestrales. Masse et Aristocratie sont deux notions contradictoires.

Enfin, les théoriciens fascistes supposent que la Grande Régression achevée, les causes externes d'une possible rechute étant liquidées, le peuple élu vivra pour l'éternité l'Eden rose.

Nous le voyons encore ici, Drieu ne pourrait jamais accepter cela - le Drieu littéraire du moins, c'est-à-dire le vrai Drieu.

Il nous reste néanmoins à étudier les moyens de ce passage de la Chute au Salut, ce que nous appelerons les "portes de sortie" de la Chute, car c'est là aussi, particulièrement dans son extase carolorégienne, que l'on a cru pouvoir déterminer un aspect fasciste chez Drieu. En d'autres termes, si la manière de concevoir le trajet humain était opposée chez Drieu et dans l'idéologie des fascismes, certains éléments du Salut - notion inexistante dans l'idéal fasciste - auraient pu être assimilés au fascisme. Dès lors, il nous faudra nous intéresser aux solutions drieusiennes qui mènent au Salut, particulièrement au groupe, à l'enfantement, à la guerre et au chef. Nous le voyons, les trois fonctions devront être passées en revue.

S'il nous faut nous intéresser au groupe, c'est pour des raisons d'assimilation Drieu-écrivain/Drieu-homme politique auxquelles nous avons déjà fait justice, sans pourtant mentionner précisément ce problème précis. Drieu, en tant qu'homme engagé, a bien évidemment rejoint le groupe. Plus encore, nous pouvions voir à l'occasion de nos chapitres consacrés à l'Eden, à la Chute et au Salut, la position ambiguë que le héros d'Etat civil, de Gilles, de L'Homme à cheval, ... tout comme Drieu, prenaient face au groupe par lequel ils étaient à la fois violemment attirés, qui leur était essentiel, et dont ils étaient vite ennuyés. Cette attitude de "balance" se retrouve en bonne partie chez Felipe qui joint le groupe à l'occasion mais qui s'en détache aussi vite. Nous avons aussi le héros de L'Agent double dont on sait l'amour du groupe, amour trop développé, qui le tuera.

La notion du groupe/moyen de Salut semble être aussi l'un des facteurs importants des idéologies fascistes. Qu'il s'agisse des Komsomols, des Babillas, des Hitlerjugend, nous voyons dans sa praxis le mouvement, et plus tard l'état fasciste, favoriser le groupe, embrigader à tout prix et de force la nation.

Néanmoins, nous retrouvons là l'une des oppositions majeures entre Drieu et fascismes. Le groupe est chez lui moyen momentané et possible - mais seulement possible - du Salut personnel de tel protagoniste, alors qu'il est chez eux moyen obligé et obligatoire de Salut/régression à l'Eden collectif.

De même à l'occasion de l'enfantement -notons que les fascismes ne prennent pas en compte l'amour, notion fâcheusement trop personnelle - si les idéologues fascistes le favorisent, c'est dans le but du bien collectif. Chez Drieu, c'est là aussi un moyen de Salut possible - et seulement possible, songeons à Agnès - personnel. Geneviève ne songe aucunement au bonheur que sa maternité déclencherait chez d'autres qu'elle même, y compris chez l'enfant à naître. Son Salut reste bien naturellement profondément égoïste.

La guerre, quant à elle, est conceptualisée de manière si différente chez l'un et chez les autres qu'une comparaison est tout simplement impensable, nous l'avons vu. Drieu, tout d'abord, établit

une distinction entre bonne et mauvaise guerre - chose impensable aux théoriciens fascistes - indique quelques formes de combats qui seront plus propices que d'autres à éveiller les vertus guerrières qui sommeillent en certains d'entre nous et, de là, à ouvrir pour ceux-là la porte du Salut. Il indique à ce propos sa préférence pour le combat tel qu'il était pratiqué aux temps chevaleresques, pour le combat singulier.

Du côté fasciste, la guerre, qui n'était d'abord qu'un moyen pour bouter l'étranger hors du territoire que la nation souhaite posséder, devient une fin en soi, quel que soit son type, et permet le "Salut" de, une fois encore, la collectivité d'où, par ailleurs, l'aspect "caporaliste" régulièrement dénoncé de ce type de mouvement. Une fois encore, il n'y a pas, il ne peut y avoir contact entre la pensée de Drieu et idéologie fasciste. Le héros de La Comédie de Charleroi, à l'instant où il vit l'extase, est seul. Et à cet instant, il n'y a d'ailleurs plus de guerre : il n'y a que la charge.

Nous avions parlé abondamment de l'aspect religieux du fascisme, des messes fascistes régulièrement mises en place pour réunir les fidèles et les renforcer dans leur foi. Nous avions pu parler aussi des célébrants de ces messes, hissés par la propagande fasciste au statut de dieux. Aussi nous faut-il nous intéresser enfin à la dernière porte de sortie vers le Salut que présente Drieu au lecteur : la fonction religieuse. Dans ce dernier champ, nous pouvons noter non seulement des différences et une opposition implicite entre la vision du monde drieusienne et les idéologies fascistes, mais qussi une opposition explicite de la part de Drieu envers la manière dont ces mouvements fascistes ont pu comprendre et appliquer les valeurs religieuses. Commençons par celle-ci.

Au même titre que Gilles découvre la prière lorsqu'il commence la publication de l'Apocalypse, lorsqu'il écrit les articles qui y sont publiés, Drieu la Rochelle a entamé une carrière religieuse en créant Les derniers jours. Mais, ainsi que nous avions pu le noter, la religion proprement dite, part importante de la première fonction, est chez Drieu la représentation du sacré, opposé à toute liturgie *(7). De ce fait, l'impression qu'il a pu recevoir des spectacles fascistes, spec-

tacles esthétiquement admirables, est fortement mitigée par l'aspect liturgique de ces mêmes spectacles, aspect qu'il sent artificiel. Ainsi qu'il l'écrit alors dans Les derniers jours :

> J'ai vu les suprêmes mascarades (souligné par nous. P.G.) par quoi les Européens essaient de se leurrer, un instant encore, sur des différences qui sont défuntes. (...) - Frénésies moribondes. (idem) *(8)

Drieu reste, vis à vis des valeurs religieuses - mais plus encore de la liturgie - fascistes, profondément dubitatif.

Nous avons ensuite les oppositions implicites, dont nous avons déjà parlé à propos de l'Eden et de la Chute. Nous avons notamment, une fois encore, l'opposition qui existe entre Drieu et fascismes à propos de l'aspect personnel du Salut. Si l'on songe à Jaime, personnage que nous considérons comme représentatif du Salut par la première fonction, nous avons pu noter que si son rôle politique était, ne serait-ce qu'en partie, de diriger une société, une nation, il ne fallait pas supposer qu'il était de donner le Salut à cette nation. Car le Salut est et reste personnel. De ce fait, si Jaime atteint, lui, le domaine du Salut par la fonction de chef qu'il assume, cela n'assure en rien le Salut des Boliviens.

D'autre part, la conceptualisation de la fonction "religieuse" est fort différente selon que l'esprit observe idéologie fasciste ou vue du monde drieusienne. Si les fascistes s'intéressent de manière exclusive à l'aspect religieux - qu'ils veulent collectif - de la première fonction, il n'en est pas de même, loin de là, pour Drieu chez lequel tout ou presque sera exprimé en fonction de l'art et, par delà, de création.

On peut voir Geneviève atteindre le Salut en amenant à l'existence des personnages de papier, et assurer son salut, son Salut personnel, par la promesse de l'enfantement. Felipe, quant à lui, voit après coup son état d'élu, en se rendant compte de sa création. D'un lieutenant insoucieux, il a fait un dieu et Jaime, pour avoir essayé de créer les rêves qui lui avaient été donnés, peut être lui aussi considéré comme élu. Un Dirk ou un Liassov atteignent eux aussi le Salut par la création, la peinture dans leur cas. Et enfin, le Constant des Chiens de

paille, héros non créateur, oeil qui enregistre avec indifférence l'agitation qui l'entoure, a-t-il atteint le Salut ? Son renoncement et son indifférence à tout pouvaient le faire croire ; mais jusqu'à quel point ne doit on pas suivre l'opinion de Susini, - et celle de Drieu lui-même qui écrit de Constant qu'il est fou ? *(9)

De ce fait, le Salut semble bien être lié de manière nécessaire, celle-ci en étant une part obligée, à la création. Felipe, Dirk, Geneviève assurent leur Salut de manière finale par la création, et même par la création littéraire, tout comme Drieu. De cela, les idéologies fascistes ne tiennent aucun compte. Le contact entre celles-ci et Drieu est, une fois encore, impossible.

STYLE ?

Terminons par un problème régulièrement posé quoique, à notre goût, il n'existe pas : il s'agit du fameux faux problème du style fasciste. Existe-t-il un style littéraire, une manière d'écrire qui n'appartiendrait qu'aux fascistes ? Une telle question fait sourire, mais elle a été si souvent posée qu'il faut sans doute y répondre une fois encore. A un Drieu que l'on s'obstine à analyser en termes politiques, à un Drieu dont on ne veut retenir que l'engagement fugace, certains cherchent un style politique dans son oeuvre littéraire. A cela nous répondons en citant cette intervention d'Audiberti, qui nous semble régler le problème de manière, espérons-le, définitive :

> La rage de découvrir une droite et une gauche dans le strict domaine du style ne se recommande, certes, d'aucune science, d'aucune méthode. Il n'est pas interdit, néanmoins, de constater que l'aisance, la fluidité, disons "aristocratiques", de la plupart des écrivains du XVIIIè siècle, (...) se prolongea jusqu'à nous dans un certain ton élégant, désinvolte, volontiers baclé, où se restitue le langage parlé d'une bonne société altière et bien-disante. Cette formule rassemblerait à la fois Lamartine, Alfred de Musset, (...) tous ceux qui pratiquent un rythme moralement "impair", à la fois coulant et entrecoupé, talon rouge, même si le signataire s'appelle Verlaine. (...) De droite, Jean Paulhan, pour autant qu'il feint de pondre du bout des doigts. De droite aussi Drieu la Rochelle, toujours à la limite de la faute d'orthographe, par dandysme subtil, par brillant laisser aller. Mais cette division, je le répète, n'a quelque sens qu'en cuisine écrivassière pure. *(10)

Quand, à propos de ce passage, nous aurons ajouté qu'outre Verlaine et Paulhan, Audiberti glisse aussi Stendhal dans cette possible catégorie des écrivains au "style de droite", et qu'il fourre Bossuet, Péguy, Leconte de Lisle dans le sac des écrivains à l'imaginable "style de gauche", on aura vu que si l'on veut à tout prix créer des catégories à nom politique pour les différents styles d'écriture, la ligne qui partage gauche et droite ne passe alors pas exactement où on l'attend...

Il nous semble donc essentiel quand on lit Drieu, de refuser de prendre en compte l'engagement fugace auquel il admettra n'avoir rien compris, de ne jamais oublier cette phrase qu'il écrivait dans la préface des Chiens de paille :

Je suis resté un artiste.

Notes aux Conclusions générales.

*(1) Gilles p.600.
On oubliait d'ajouter que si Gilles se déclarait fasciste, c'était sans trop savoir - tout comme Drieu - ce que recouvrait le nom au delà de la méthode et du mouvement. Gilles déclare aussi :

> -Je marcherai avec n'importe quel type qui foutra ce régime par terre, avec n'importe qui, à n'importe quelle condition.
> Gilles p.600.

*(2) Cité par Jacques Laurent in Histoire égoïste. op cit. p.179.

*(3) Gilles p.434.

*(4) Etat civ[illegible].

*(5) Nous voyons là qu'un Camille, à jamais incapable de comprendre cela, sera perpétuellement membre de l'Eden rose - ce qui n'est guère flatteur pour ce moment ! Nous pouvons aussi voir en Camille le rejet sans équivoque que Drieu porte à ceux qui vivent ce moment et la condamnation indirecte qu'il porterait alors par écho à l'idéologie fasciste.

*(6) Gilles, p.450.

*(7) Quand Gilles revient à l'appel de Carentan sur la terre de son enfance, il est évident que cette terre normande lui tire des accents religieux. De plus, cette Normandie est celle de Carentan, à la chaumière "encombrée de dieux" (p.144 Gilles). Mais cela ne l'amène pas un instant à songer à créer ou à s'attacher à une religion qui tournerait autour de cette terre sacrée. Et cette terre qu'il retrouve, il ne la considère que pour la rejeter. Y revenir serait sans doute, chez lui, une régression à l'Eden.

> Ainsi, il avait possédé cette richesse et il l'avait perdue. (...) Il retrouvait cette richesse mais il sentait qu'il ne s'y reprendrait pas ; il tenait à Paris. Gilles, p.144.

D'autre part, ce passage sur la terre sacrée lui permet de rejeter toutes les valeurs fascistes de la race (qu'il avoue ne pas posséder) et de la religion fasciste qu'il définit par sa liturgie : les défilés infernaux (p.145). Ces "défilés infernaux" réfèrent, nous semble-t-il, tout autant à la guerre dont Gilles sort qu'à ceux qui seront bientôt organisés par les mouvements fascistes. N'oublions pas que le roman est publié en 1939.

*(8) Pierre Drieu la Rochelle. article : de la patrie vous faites un monstre II. in Les derniers jours. 6e cahier p.9. 1927.

*(9) > Mais il était dit qu'un Français, même fou ...
> Les chiens de paille, p.240.

*(10) Cité par Jacques Laurent in Histoire égoïste, pp.450-451. Cf. aussi notre Annexe II où nous reprenons tout ce passage que Jacques Laurent consacre au problème de l'écrivain que l'on veut à tout prix ne considérer que comme "animal politique".

ANNEXE I.

L'idéologie soviétique ... des racines.

Voici un utile témoignage sur l'idéologie national-bolchevique communément pratiquée en Russie contemporaine. Parue dans les Etudes soviétiques de novembre 1982, cette courte étude fait partie d'un ouvrage de l'académicien Dimitri Likhatchev intitulé Notes sur l'esprit russe. Nous remarquerons la leçon qui se dégage de la conclusion : "nier l'existence du caractère national. de l'individualité nationale, signifie rendre le monde spirituel des peuples très pauvre et ennuyeux". Parfait. L'inconvénient, c'est que l'idéologie marxiste a toujours affirmé le contraire, dénonçant le thème du "caractère national" comme un mythe bourgeois. Elle a toujours soutenu que l'association économique "classiste" primait l'appartenance nationale ("prolétaires de tous les pays ..."). Aujourd'hui, on peut lire dans la presse soviétique un tel article, opposé en tous points à l'idéologie internationaliste du marxisme non pratiqué, et en tous points semblable à l'idéologie national-bolchevique de la Russie communiste.

LES RACINES

POUR les Russes, la nature a toujours symbolisé la liberté et l'espace. De tous temps, les vastes étendues ont été chères à leur cœur. Elles se sont exprimées dans des notions et des concepts qui n'existent dans aucune autre langue. Qu'est-ce qui différencie, par exemple, les notions russes « volia » et « svoboda » qui expriment toutes les deux la liberté ? « volia » signifie une liberté associée à l'étendue, à un espace sans bornes. Au contraire, la notion de tristesse évoque en russe celle de restriction, d'absence d'espace. Restreindre veut dire tout d'abord priver quelqu'un d'espace.

L'homme a besoin d'une nature grande, ouverte, aux vastes horizons. Voici pourquoi l'idée de la plaine se rencontre si souvent dans la chanson russe. La liberté, ce sont des étendues infinies que l'on peut parcourir à pied, ce sont de larges cours d'eau que l'on suit, en navigant, sur de grandes distances, c'est l'air des vastes espaces dégagés, le vent qu'on aspire à plein poumons, le ciel au-dessus de la tête.

Pour les Russes, le courage (khrabrost') signifie tout d'abord la hardiesse (oudal). Et la hardiesse, c'est le courage dans son vaste mouvement. C'est un courage multiplié par l'espace nécessaire pour en faire preuve. On ne peut pas être hardi, en se cachant dans un endroit protégé. Le mot « oudal » est très difficile à traduire dans les langues étrangères. Il en va de même pour le mot « podvig » (exploit).

Dans une lettre de l'éminent peintre russe Nikolas Roerich, écrite en mai-juin 1945, nous lisons : « Le dictionnaire d'Oxford a légitimé certains mots russes en usage maintenant dans le monde, notamment « oukaz » et « soviet ». Il faudrait encore y ajouter un autre mot intraduisible qui a de multiples acceptions dans la langue russe. Il s'agit du mot « podvig ». Aussi étrange que cela puisse paraître, dans aucune langue européenne nous ne trouvons de mot ayant une acception au moins semblable... » Un peu plus loin nous lisons : « Un héroïsme acclamé au son de fanfares est incapable de traduire cette idée immortelle et globale qui s'exprime dans le mot russe « podvig ». L'acte héroïque, ce n'est pas tout à fait cela, la vaillance n'épuise pas cette idée, l'abnégation ne convient pas non plus, le perfectionnement n'atteint pas l'objectif, la réalisation a un tout autre sens, car elle suppose un certain achèvement tandis que « podvig » n'a pas de limites. Réunissez dans différentes langues une série de mots exprimant les meilleures idées de mouvement et aucun d'eux ne sera l'équivalent du terme russe concis et précis de « podvig »... »

La chanson russe mélodieuse et lyrique... Là encore nous trouvons la tristesse et la passion pour les vastes étendues. Aussi faut-il la chanter dans la nature, en pleine liberté.

Le carillon d'église doit se faire entendre le plus loin possible. Voici pourquoi jadis, lorsqu'on installait une nouvelle cloche, on envoyait des gens alentour pour déterminer jusqu'à quelle distance elle était audible.

La course rapide traduit aussi en quelque sorte la recherche de l'espace.

L'admiration devant les vastes étendues est déjà présente dans la littérature ancienne russe : « Le dit de la campagne d'Igor », « Le dit de l'invasion de la Terre russe », les chroniques de la vie d'Alexandre Nevski... De tous temps, la culture russe a considéré la liberté et l'espace comme un immense bien esthétique et éthique.

LES églises moscovites du XVI[e] et du XVII[e] siècles nous rappellent un jouet d'enfant. En effet, elles ont toutes une tête, un cou, des épaules, une semelle et des « yeux » : de petites fenêtres avec ou sans arcades. L'église est un microcosme, comme l'est, d'ailleurs, le royaume des jouets d'enfant. Et dans ce royaume l'homme tient la place essentielle.

Parmi les forêts qui s'étendent à perte de vue, au bout d'une longue route, on voit surgir des églises de bois qui ornent les paysages du Nord. Dans la Russie ancienne, on aimait bien le bois non peint : chaud et tendre au toucher. Aujourd'hui encore, une izba paysanne est pleine d'objets de bois : là, on ne se heurtera jamais au point de se faire mal et aucun objet n'accueillera son maître par une froideur déplaisante. Le bois est chaud ; il a quelque chose d'humain.

Tout ceci n'atteste pas d'une vie facile, mais de la bonté avec laquelle on affrontait les difficultés. L'art ancien russe surmonte la routine et la distance séparant les gens et les réconcilie avec le monde. C'est un art bon.

Le baroque qui pénétra en Russie au XVII[e] siècle, y revêtit un caractère singulier. Il était dépourvu de cet aspect profondément tragique et surchargé qui était propre au baroque ouest-européen. Le baroque russe ne reflète aucune tragédie intellectuelle. Il semble plus superficiel, il est vrai, mais en même temps, plus gai, plus léger, voire peut-être plus nonchalant. Le baroque russe n'emprunta à l'Occident que des éléments extérieurs qui servirent à diverses fantaisies architecturales. C'était inhabituel pour l'art religieux. Mais nulle part ailleurs qu'en Russie vous ne trouverez une conscience religieuse aussi joyeuse et un art religieux aussi gai.

Il en fut ainsi à l'époque du baroque et avant son apparition en Russie. Les exemples ne manquent pas : prenons la Cathédrale de Basile-le-Bienheureux. On l'appelait d'abord la Cathédrale de l'Intercession sur le fossé, mais plus tard, le peuple lui donna le nom de Basile-le-Bienheureux, un simple d'esprit, un saint. Et en effet, il suffit d'entrer dans la cathédrale pour être surpris par son drôle d'aspect. A l'intérieur, on se sent à l'étroit, on risque de s'y égarer. Ce n'est donc pas par hasard que cette église fût élevée en dehors du Kremlin, au milieu d'une place marchande. Son aspect fantaisiste n'est pas celui d'un temple. Mais c'est une fantaisie sainte, une joie sacrée.

En Russie, la bonté est la qualité humaine la plus appréciée. La bonté d'un homme l'emporte sur tous ses défauts. Dans la Russie ancienne, on n'aurait jamais qualifié de « stupide » un homme bon.

Et combien nous trouvons de bonté dans les icônes russes de la seconde moitié du XVI[e] siècle représentant les sages Pères de l'Eglise et les saints envoûtés par un chant ! Combien nous trouvons de maternité tendre et de sollicitude dans les petites icônes familiales de l'époque !

CHAQUE pays est un ensemble d'art. L'Union Soviétique est, elle aussi, un grandiose ensemble de diverses cultures et d'ouvrages de culture. Toutes différentes qu'elles soient, les villes soviétiques ne sont nullement isolées les unes des autres. Ainsi Moscou et Léningrad sont deux villes parfaitement dissemblables. Elles offrent même un contraste et, par conséquent, sont en interaction.

Dans les musées, les objets d'art forment des ensembles culturels liés à l'histoire de la ville et du pays tout entier. Les collections des musées sont loin d'être réunies au hasard. Ainsi, dans les musées de Léningrad, nous trouvons de nombreuses peintures hollandaises (c'est l'époque de Pierre le Grand) et françaises (c'est l'aristocratie pétersbourgeoise du XVIII[e] et du début du XIX[e] siècles).

Et regardez ce qui se passe dans d'autres villes. A Novgorod (Nord-Ouest de la Russie) il faut voir les icônes. C'est le troisième centre de la peinture russe ancienne pour sa richesse et son importance.

Les villes situées au bord de la Volga (Kostroma, Gorki, Yaroslav) nous émerveillent par les toiles des peintres russes des XVIII[e] et XIX[e] siècles ; Yaroslav est également réputé pour sa peinture locale du XVII[e] siècle qui y est représentée comme nulle part ailleurs.

Mais si vous prenez notre pays dans son ensemble, vous serez surpris par la diversité et l'originalité des villes et des ouvrages d'art qui y sont conservés dans les musées et les collections privées. Même dans les rues vous verrez de vieilles maisons dont chacune est d'une grande valeur artistique. Certaines de ces maisons et de ces villes nous sont chères par leurs sculptures sur bois, d'autres par le magnifique agencement de leurs rues, quais et boulevards (Kostroma, Yaroslav), d'autres encore par leurs maisons en pierre, d'autres enfin par leurs remarquables églises.

Cependant les villes russes ont bien des choses en commun. Ce qui les caractérise notamment, c'est le fait qu'elles sont situées sur la rive haute du fleuve. La ville est visible de loin et semble entraînée dans le cours perpétuel de l'eau : tels sont, par exemple, Véliki Oustioug et les villes bâties au bord de la Volga ou de l'Oka. On trouve de telles villes en Ukraine : Kiev, Novgorod Séverski, Poutivl. Cette tradition date de la Russie ancienne, celle qui a donné la Russie actuelle, l'Ukraine, la Biélorussie et, enfin, la Sibérie...

Le pays, c'est une unité du peuple, de la nature et de la culture.

Le pays, c'est un immense ensemble culturel.

Il existe une opinion erronée selon laquelle en soulignant les particularités nationales, en essayant de définir le caractère national, nous contribuons à désunir les peuples et à encourager des tendances chauvines.

Je n'ai nullement l'intention de vanter ma nationalité. La même ouverture et le même amour de la paix caractérisaient les tribus finnoises qui vivaient aux côtés des Russes. Cette ouverture est un trait qui s'est formé chez les peuples avant qu'ils soient devenus des nations. Mais en Russie, ce trait a survécu à toutes les frontières temporaires et s'est affirmé sur le plan idéologique, en devenant un principe déterminé et conscient dans la vie des meilleurs représentants de la littérature et de la pensée historique russes.

Nier l'existence du caractère national, de l'individualité nationale signifie rendre le monde spirituel des peuples très pauvre et ennuyeux.

Ce sont les particularités individuelles des peuples qui les lient les uns aux autres et qui nous font aimer un peuple auquel nous n'appartenons pas, mais que nous connaissons grâce à la Providence. Par conséquent, la révélation des particularités d'un caractère national, la connaissance de ces particularités, les réflexions à propos des circonstances historiques qui ont contribué à les faire apparaître nous aident à comprendre les autres peuples. La réflexion au sujet des particularités nationales est d'une grande importance sociale.

L'amour conscient de son peuple ne peut pas coexister avec la haine des autres peuples. Celui qui aime son peuple et sa famille aimera mieux les autres peuples, les autres familles, les autres personnes. Chaque individu est généralement prédisposé à aimer ou à haïr les autres, à s'en séparer ou à les reconnaître. Cette prédisposition est inséparable de sa capacité de remarquer tout ce qu'il y a de meilleur chez les autres. Voici pourquoi la haine des autres peuples (le chauvinisme) finit tôt ou tard par affecter une partie de son peuple, ne serait-ce que ceux qui ne reconnaissent pas le nationalisme. Si l'homme est prédisposé à accepter les autres cultures, il saura mieux apprécier la valeur de la sienne. Voici pourquoi, dans ses manifestations supérieures et conscientes, la nationalité est toujours pacifique et s'exprime dans des actes et pas simplement dans l'indifférence envers les autres nationalités.

Le nationalisme ne reflète pas la force, mais la faiblesse d'une nation. Il caractérise le plus souvent les peuples faibles qui s'efforcent de se conserver à l'aide des sentiments nationalistes et de l'idéologie.

On ne peut que se réjouir, de vivre dans un pays où se rencontrent et s'allient les peuples les plus divers, différents par leurs habitudes, leurs traditions culturelles et leur caractère national. ■

ANNEXE II.

LES CLASSEMENTS POLITIQUES IMPERTINENTS

De temps en temps, nous essayions d'examiner le phénomène que constituait cette division de la littérature en une droite et une gauche. Parinaud organisa des débats, notamment après la publication par L'Express d'un article qui était fondé sur le raisonnement suivant : 1° Nimier, Blondin, Laurent sont de droite ; 2° La preuve qu'aucune doctrine de droite n'existe c'est que dans les livres que tous les trois publient, aucune doctrine n'apparaît. Blondin posa clairement le problème : "J'ai lu l'article de L'Express où Laurent, Nimier et moi, sommes catalogués comme écrivains de droite. Or, par une péripétie singulière, le chroniqueur ajoute qu'à sa grande surprise il n'a trouvé dans les écrits d'aucun d'entre nous rien qui justifie l'étiquette qu'il nous applique. Comment, alors, sait-il que nous sommes des écrivains de droite ? Ou bien, il considère **a priori** que nous sommes des gens de droite en vertu de renseignements, ragots, impressions qu'il a pu recueillir, et l'écrivain de droite se définit alors comme l'homme qui ne laisse pas transpirer ses opinions dans ce qu'il écrit - ou bien le **distinguo** entre écrivains de gauche et écrivains de droite est une absurdité." Je proposais alors de définir l'écrivain de droite comme celui qui écrit sans se référer à un code, pour son propre compte, sans chercher comme un Sartre ou un Camus à exprimer les tendances de groupes, de collectivités, Félicien Marceau fit remarquer que l'idée ne devait pas être prohibée du roman mais il en limita le bon usage avec beaucoup de justesse : "Quand un romancier est profondément pénétré d'une idée, cette idée devient chez lui une obsession et il ne pourra plus l'empêcher de se glisser dans son roman. Mais, à ce degré là, elle sera devenue spontanée. Elle sera devenue substance romanesque, au même titre que, par exemple, un souvenir." L'intervention d'Audiberti fut un peu longue, mais je ne peux m'empêcher de la citer parce qu'elle rend le ton de nos

vagabondes conversations : "La rage de découvrir une droite et une gauche dans le strict domaine du style ne se recommande, certes d'aucune science, d'aucune méthode. Il n'est pas interdit, néanmoins, de constater que l'aisance, la fluidité, disons "aristocratiques", de la plupart des écrivains du XVIII^{e} siècle, reliées à la prose incolore et suprêmement aisée de Fénelon et de Madame de La Fayette, se prolongea jusqu'à nous dans un certain ton élégant, désinvolte, volontiers bâclé, où se restitue le langage parlé d'une bonne société altière et bien-disante. Cette formule rassemblerait à la fois Lamartine, Alfred de Musset, les gens qui écrivent leurs mémoires, tous ceux qui pratiquent un rythme moralement "impair", à la fois coulant et entrecoupé, talon rouge même si le signataire s'appelle Verlaine. A cette formule s'opposerait le martèlement laborieux, cordonnier, forgeron, "prolétaire", de certains, Michelet, Hugo, Péguy. Ceux-là, par une sorte de hantise matérielle et carrée de la phrase, quels que soient par ailleurs les souffles qui les portent, ceux-là suggèrent la C.G.T. Chateaubriand est à cheval sur eux et sur Talleyrand. Ces forgerons prosodiques engendrent Jaurès. Zola frappe à leur porte. Ils montrent sans cesse leurs bras, leur sueur. Ils ont, au moins, un prédécesseur, Bossuet. En effet Bossuet, comme Hugo, fait valoir le muscle. Il brandit le marteau. Mais Stendhal, dont on vient de parler, Stendhal, comme Saint-Simon, tout en passant sa vie à écrire, donne l'impression qu'il n'en a pas le temps, requis par des rendez-vous, des bains à prendre, des pédicures, des archevêques. Leconte de Lisle, travaillant ses vers sous un étau, serait un écrivain de gauche. De droite, Jean Paulhan, pour autant qu'il feint de pondre du bout des doigts. De droite aussi Drieu la Rochelle, toujours à la limite de la faute d'orthographe, par dandysme subtil, par brillant laisser-aller. Mais cette division, je le répète, n'a quelque sens qu'en cuisine écrivassière pure."

Histoire égoïste. La Table ronde 1976. (Folio 993).
Jacques Laurent.

BIBLIOGRAPHIE

A. OEUVRES ROMANESQUES DE DRIEU LA ROCHELLE

Interrogation, Gallimard, 1917

Fond de cantine, Gallimard, 1920

Etat civil, Gallimard, 1921; réédité dans la collection "L'Imaginaire" en 1977

Plainte contre inconnu, Gallimard, 1924

L'Homme couvert de femmes, Gallimard, 1925; réédité en 1977

Blèche, Gallimard, 1928; nouvelle édition précédée d'une préface d'Olivier de Magny, Lausanne, éditions Rencontre, 1964

Une femme à sa fenêtre, Gallimard, 1929; réédité en 1976

Le Feu follet, Gallimard, 1931, nouvelle édition avec Adieu à Gonzague, Gallimard, 1963, édité aussi en "Livre de poche", no. 2199, et en "Folio", no. 152

Drôle de Voyage, Gallimard, 1933, réédité en 1977

Journal d'un homme trompé, Gallimard, 1934; réédité en 1978 (avec "Le Mannequin").

La Comédie de Charleroi, Gallimard, 1934; édité aussi en "Livre de poche", no. 2737.

La Comédie de Charleroi édité à Lausanne, Guilde Livre, 1964, collection "Petite ourse", 54

Beloukia, Gallimard, 1936

Rêveuse Bourgeoisie, Gallimard, 1937; réédité en "Collection blanche", 1960, et en "Folio" no. 620.

Gilles, édition censurée, Gallimard, 1939. Edition intégrale avec préface, Gallimard, 1942; réédité en "Collection blanche", en "Livre de poche" nos. 831-832, et en "Folio", no. 459

Ecrits de jeunesse, textes revus et corrigés de Interrogation, Fond de cantine, La Suite dans les idées, Le Jeune Européen, Défense de sortir, Gallimard, 1941

L'Homme à cheval, Gallimard, 1943; nouvelle édition Club des libraires de France, 1952; réédité en "Collection blanche", en "Livre de poche", no. 1473, et en "Folio" no. 484

Les Chiens de paille, Gallimard, 1944, édition supprimée; réédition Gallimard, 1964

Plaintes contre inconnue, Frédéric Chambriand, 1951, édition retirée de la vente.

Récit secret, A.M.G., 1951 (500 exemplaires hors commerce); édition suivi de Journal (1944-1945) et d'Exode, Gallimard, 1961

Histoires déplaisantes, Gallimard, 1963

Mémoires de Dirk Raspe, préface de Pierre Andreu, Gallimard, 1966; réédité en "Folio", no. 1042

La Voix, Edouard Champion, 1929 (repris dans Journal d'un homme trompé)

Charlotte Corday; Le Chef, Gallimard, 1944

Nous sommes plusieurs, pièce inédite en 3 actes

B. OEUVRES POLITIQUES DE DRIEU LA ROCHELLE

Mesure de la France, préface de Daniel Halévy, Grasset, 1922; nouvelle édition précédée d'une préface de Pierre Andreu et suivi de Ecrits 1939-1940, Grasset, 1964

Le Jeune Européen, Gallimard, 1927; réédité avec Genève ou Moscou en 1978

Genève ou Moscou, Gallimard, 1928; réédité avec Le Jeune Européen en 1978

L'Europe contre les patries, Gallimard, 1931

L'Eau fraîche, Les Cahiers de Bravo, supplément d'août 1931

Doriot ou la vie d'un ouvrier français, Saint Denis, Les Editions polpulaires françaises, 1936

Avec Doriot, Gallimard, 1937

Ne plus attendre, Grasset, 1941 (repris dans Chronique politique 1934-1942)

Notes pour comprendre le siècle, Gallimard, 1941

Chronique politique 1934-1942, Gallimard, 1943

Le Français d'Europe, Edition Balzac, 1944, édition supprimée

Sur les Ecrivains, essai critiques réunis, préfacés et annotés par Frédéric Grover, Gallimard, 1964

Les Derniers Jours, réimpression en fac-similé de la revue de Drieu et Emmanuel Berl, avec une préface de Pierre Andreu, éditions Jean-Michel Place, 1979

C. PREFACES DE DRIEU LA ROCHELLE

L'Ode aux voiles du Nord, par J.-L. Le Marci, Henri Jonquières, s.d. (1928)

La Vie de Mickiewicz, par Maria Czapska, Plon, 1931

L'Adieu aux armes, par Ernest Hemingway, Gallimard, 19[illegible]

L'Homme qui était mort, par D.H. Lawrence, Gallimard, 1934; réédité dans la collection "L'Imaginaire" en 1977

D. TRADUCTIONS DE DRIEU LA ROCHELLE

L'Homme qui était mort, par D.H. Lawrence (trad. Jacqueline Dalsace et Pierre Drieu la Rochelle), Gallimard, 1934; réédité dans la collection "L'Imaginaire" en 1977

E. ARTICLES DE DRIEU LA ROCHELLE NON REPRIS EN VOLUME

"Usine = Usine", Sic, août-sept-oct. 1916

"Dernière nouvelle", Sic, sept.-oct. 1916

"Le recul", Le Crapouillot, avril 1917, p 5

"Je reviens à vous, hommes", Revue de Hollande, no. 5, 1918, pp. 551-555

"Poèmes", N.R.F., juin 1919, pp. 221-225

"Les Otaries", Littérature, juin 1919, pp. 10-12

"La Ballade du démobilisé", Le Crapouillot, août 1919, p. 3

"Cambridge", Littérature, oct. 1919, pp. 20-21

"Le dernier capitaliste", N.R.F., oct. 1919, pp. 711-725

"Nouvelle patrie", N.R.F., avril 1920, pp. 531-536

"Premier article de critique" ou "La poutre", Littérature, juin 1920. Articles sans titre, et participation au questionnaire du procès-verbal, Littérature, juin 1920

"Le retour du soldat", N.R.F., août 1920, pp. 238-246

"La percée de Jean Bernier, compte rendu", Littérature, sept-oct. 1920, p. 36

"Vocabulaire politique", Littérature, mars 1921, pp. 17-18

"Affaire Barrès ' témoignage de Drieu", Littérature, août 1921, pp. 20-24

"Note sur Signes des temps de M. Martin du Gard, L'Oeuf dur, juin 1922

Réponse de Drieu à Pierre Varillon et Henri Rambaud : "Enquête sur les maîtres de la jeune littérature", Revue hebdomadaire, 4 nov. 1922, pp. 88-98

"L'Avènement d'un prince décapité", L'Oeuf dur, nov. 1922

"Abus de confiance", Ecrits nouveaux, no. 5, 1922, pp. 3-10

"L'exemple", N.R.F., janv. 1923, pp. 231-234

"Plutarque a menti, par Jean de Pierrefeu", N.R.F., août 1923, pp 220-223

"Le réveil des morts, par Roland Dorgeles", N.R.F., sept. 1923, pp. 358-361

"La Vénus internationale, par Pierre MacOrlan", N.R.F., oct. 1923, pp. 496-498

"Vauban, par Daniel Halévy", N.R.F., oct. 1923

"Le mouvement politique", Revue de l'Amérique latine, nov. 1923, pp. 271-278

"Chroniques des spectacles", N.R.F., nov. 1923, pp. 588-596

"Chroniques des spectacles", N.R.F., déc. 1923, pp. 729-735

"L'économie de Barrès", Nouvelles littéraires, 8 déc. 1923

"Chroniques des spectacles", N.R.F., janv. 1924, pp. 95-99

"Chroniques des spectacles", N.R.F., févr. 1924, pp. 209-213

"Choléra, par Jean Delteil", N.R.F., févr. 1924, pp. 227-228

"Chroniques des spectacles", N.R.F., mars 1924, pp. 342-346

"Expériences", N.R.F., avril 1925, pp. 649-651

"Le Puits de Jacob, par Pierre Benoît", N.R.F., juin 1925, pp. 1069-1070

"Nouvel empire, par Fritz von Unruh", N.R.F., nov. 1925, po. 627-630

"Méditation sur un amour défunt, par Emmanuel Berl", N.R.F., déc- 1925, pp. 750-751

"Jugement de l'auteur sur lui-même", et "Une ville d'Europe", Anthologie de la nouvelle prose française, Le Sagittaire, 1926, pp. 343-353

"L'automate", Revue européenne, janv. 1926, pp. 11-15

"Lettre d'un agent secret", Les Feuilles libres, mai-juin 1926, pp. 3-7

"La fin du parti radical et de l'esprit petit-bourgeois", Revue hebdomadaire, 3 juill. 1926, pp. 5-16

"Discours aux Français sur les étrangers", Revue hebdomadaire, 9 oct. 1926, pp. 141-151

"Rôdeur gourmand" (hommage à Léon Paul Fargue), Feuilles libres, juin 1927

"Message", Signaux, nov-déc. 1927

"Russie 1927"par Alfred Fabre-Luce, N.R.F., févr. 1928, pp. 252-255

"Lindbergh et ma vie", N.R.F., mai 1928, pp. 608-613

"Le sang dans les veines d'un mot", Feuilles libres, mai-juin 1928, pp. 79-89

"La crise du capitalisme et le communisme de demain", Revue européenne, août 1928, pp. 785-794

"Une femme et une déesse", Revue européenne, 1928, pp. 1026-1032

"Les bords de la Seine", Revue européenne, 1928. pp. 1237-1[illegible]4

"L'affaire Hanau", Nouvelles littéraires, 8 nov. 1930, p. 1

"Le mouvement dramatique", Revue de Paris, I, 1930, pp. 926-936

"Le bourgeois et l'amour, par Emmanuel Berl", N.R.F., déc. 1931, pp. 944-947

"La politique et les partis, par Emmanuel Berl", Europe, mai 1932

"Chacun pour soi, par Constance Colline", N.R.F., janv. 1933, pp. 186-187

"Paris, ville d'exilés", Nouvelles littéraires, 28 janv. 1933

"Signification sociale", Revue du siècle, juill.-août 1933, pp. 89-93

"Le cas Violette Nozières", Marianne, 6 sept. 1933

"L'instinct de la guerre", Nouvelles littéraires, 25 nov. 1933, p.1

"Le messager, de Bernstein", N.R.F., janv. 1934, p. 148

"Petrus, de Marcel Achard", N.R.F., janv. 1934, p. 149

"Une semaine à Berlin", N.R.F., févr. 1934, pp. 393-394

"Réflexions sur le 6 février", Lutte des jeunes, 25 févr. 1934

"Air de février 34", N.R.F., mars 1934, pp. 568-569

"Enquête sur le rajeunissement de la France. Réponse de M. Drieu la Rochelle", La grande revue, mars 1934, pp. 14-17

"Mesure de l'allemagne", N.R.F. mars 1934, pp. 450-461

"Verra-t-on un parti national et socialiste?", Lutte des jeunes, 4 mars 1934

"Dialogue avec un pauvre de droite", Lutte des jeunes, 25 mars 1934, p. 2

"Enquête sur l'opinion publique", Marianne, 25 avril 1934, p. 10

"Guerre et révolution", N.R.F., mai 1934, pp. 887-888

"Le poème en prose", Nouvelles littéraires, 5 mai 1934

"Si j'étais La Rocque", Lutte des jeunes, 20 mai 1934

"Essai sur la misère humaine, par Brice Parain", N.R.F., juin 1934, pp. 1019-1021

"Deux opinions sur le Front commun" (en collaboration avec Bertrand de Jouvenel). Lutte des jeunes, 3 juin 1934, pp. 1,4,5,

"Notre allure", Figaro, 16 juin 1934

"Demain la France, par Robert Francis, Thierry-Maulnier, Jean-Pierre Maxence", N.R.F., août 1934, pp. 287-291

"Le monde parisien", N.R.F., août 1934, pp. 309-310

"Paris part pour la guerre", Annales, 3 août 1934

"La dictature dans l'histoire", Nouvelles littéraires, 18 août 1934, p. 1

"La brouille des poètes et du public", Figaro, 24 sept. 1934

"Entre Bude et Pesth", Marianne, 28 nov. 1934, p. 3

"La plaine hongroise", Marianne, 5 déc. 1934, p. 15

"La Hongrie et ses voisins", Marianne, 12 déc. 1934, p. 10

"La France découvre l'Italie", Marianne, 26 déc. 1934, p. 10

"Nouvelle époque", Homme nouveau. janv. 1935

"L'Italie remise à neuf", Marianne, 2 janv. 1935, p. 2

"L'Italie sociale", Marianne, 9 janv. 1935, p.3

"Quand les femmes votent", Figaro, 11 janv. 1935, pp. 1,3

"sur les lettres d'un propriétaire noble", Europe nouvelle, 19 janv. 1935, pp. 61-62

"Edouard Benès et son peuple", Marianne, 23 janv. 1935, p. 10

"Valéry contre Pétain", Europe nouvelle, 26 janv. 1935, pp. 80-81

"L'homme mûr et le jeune homme", N.R.F., févr. 1935, pp. 190-210

"Arniversaire", N.R.F., févr. 1935, pp. 319-320

"La gaîté française", Europe nouvelle, 23 févr. 1935, pp. 180-181

"Grosses échéances", Homme nouveau, mars 1935

"Goya", Europe nouvelle, 11 mai 1935, pp. 455-456

"Le printemps dans la ville", Figaro, 15 mai 1935, pp. [illegible]

"L'Etat inspiré", Figaro, 23 mai 1935

"Alliances spirituelles et politiques", Europe nouvelle, 1er juin 1935, p. 524

"Le toboggan du pouvoir", Figaro, 19 juin 1935

"La mauvaise conscience des bourgeois", Europe nouvelle, 17 août 1935, pp. 738-799

"Professeurs marxistes", Europe nouvelle, 24 août 1935, p. 821

"La nouvelle fidélité", Homme nouveau, 1er sept. 1935

"Camping", Figaro, 11 sept. 1935, pp. 1, 3

"Saint-Denis", N.R.F., oct. 1935, pp. 627-628

"Guerres de religion", La République, 19 oct. 1935

"Position de l'Eglise", La République, 2 nov. 1935

"Hitler et Staline", Europe nouvelle, 9 nov. 1935, pp. 1094-1095

"Premier appel aux communistes", La République, 9 et 30 nov. 1935

"Colonialisme", Nouvelles littéraires, 30 nov. 1935

"Prestige de la femme", Figaro, 21 févr. 1936, pp. 1, 3

"La fin des doctrines", Nouvelles littéraires, 22 févr. 1936, p. 1

"Le corps des Français", Figaro, 7 avril 1936, p. 1

"Dérivation de la violence", Nouvelles littéraires, 11 avril 1936, p. 1

"Méditation entre les deux tours", Gazette de Lausanne, 1er mai 1936, p. 1

"Les deux jeunesses", Figaro, 9 mai 1936, p. 5

"Le printemps dans la ville", Figaro, 15 mai 1936

"Une école de chefs", Marianne, 24 juin 1936

"Pour sauver la peau des Français", Le Flambeau, 27 juin 1936

"Près d'une mitrailleuse", Figaro, 9 sept. 1936

"La coalition rebelle", Emancipation nationale, 19 sept. 1936

"La violencia en Europa", La Nacion (Buenos Aires), 21 sept. 1936

"Ce qui meurt en Espagne", N.R.F., nov. 1936, pp. 920-922

"La Vénus de Milo", Figaro, 10 nov. 1936

"Une tradition française", L'Assaut, déc. 1936

Réponses à Claudine Chonez : "En vous relisant ... Drieu la Rochelle" in Frédéric J. Grover, Drieu la Rochelle, Gallimard, 1962, pp. 215-216

"L'intelligence et l'espace" N.R.F., mars 1937, pp. 471-472

"Est-ce l'automne de l'humanité?", Chronique filmée du mois, mars 1937

"Le salut de la jeunesse", La Liberté, 25 mai, 1937, p. 2

"Un tableau militaire", La Liberté, 11 juin 1937, p. 2

"Ceux qui tremblotent", Emancipation nationale, 12 juin 1937

"Saint-Denis contre les vieilles routines", La Liberté, 18 juin 1937, p. 5

"L'échec de Doriot et la défaite de Blum", Emancipation nationale, 26 juin 1937

"Mesure et démesure dans l'esprit français", Combat, juill. 1937, pp. 101-105

"Le parti vivant", Emancipation nationale, 3 juill. 1937

"Le parti de la bonne humeur", Emancipation nationale, 10 juill. 1937, p. 5

"Cuadro de la literatura francesa actual", La Nacion, 19 sept. 1937

"Le P.P.F. dans la bataille électorale", Emancipation nationale, 15 oct. 1937, p. 2

"L'exemple de l'Algérie", Emancipation nationale, 22 oct. 1937

"Le grand bonheur ancestral", Emancipation nationale, 5 nov. 1937

"Voyages", Je suis partout, 26 nov., 1937, p. 8

"A propos d'un certain A.V.", N.R.F., janv. 1938, pp. 117-123

"Les trois tares du Front Populaire", Emancipation nationale, 21 janv. 1938

"Après la métropole, c'est l'Empire ...", Emancipation nationale, 18 févr. 1938

"les vertus d'un grand parti", Emancipation nationale, 11 mars 1938, p. 2

"Notre force et la faiblesse des autres", Emancipation nationale, 26 mars, 1938, p.2

"La pensée du P.P.F.", Emancipation nationale, 10 juin 1938

"Vers une conception réaliste de l'homme", Emancipation nationale, 22 juill. 1938

"La vieille force radicale", Emancipation nationale", 26 juill. 1938

"Pas de concentration", Emancipation nationale, 2 sept. 1938

"Une leçon vieille de vingt ans", Emancipation nationale, 11 nov. 1938

"A voir", Emancipation nationale, 18 nov. 1938, p. 5

"Le vrai XIXe siècle", Je suis partout, 25 nov. 1938

"Romanciers du XIXe siècle", Je suis partout, 16 déc. 1938, p. 8

"Récidive, à propos de Bourget", Je suis partout, 16 janv. 1939

"Montesquieu, ou le pire et le meilleur", Je suis partout, 21 avril 1939, p. 10

"A propos des cent cinquante ans de la révolution française", Revue de Paris, 1er juin 1939, pp. 577-589

"Vingt-deux ans en 1789", Je suis partout, 3 juin 1939, p. 8

Radio-dialogue avec Frédéric Lefèvre (jamais diffusé), in Frédéric J. Grover, Drieu la Rochelle, Gallimard, 1962, pp. 217-219 (1939)

"Diderot", in Tableau de la littérature française de Corneille à Chénier, Gallimard, 1939; nouvelle édition, 1962, pp. 303-313

"Présentation de Swift, par A. Petitjean", N.R.F., nov. 1939, pp. 800-802

"El racionalismo francès y su critica francesa", La Nacion, 3 nov. 1939

"Le héro de roman", Nouvelles littéraires, 15 déc. 1939, p. 1

"Les Français et le voyage", France-Japon, janv. 194-, pp. 21-23

"Eternelle Germanie", Je suis partout, 12 janv. 1940, p. 7

"Maurras ou Genève", N.R.F., févr. 1940, pp. 243-246

"L'exemple canadien", Petit Dauphinois, 1er févr. 1940, p. 1

"Y-a-t-il des siècles littéraires?", Nouvelles littéraires, 17 févr. 1940, p. 1

"Los techos de Paris", La Nacion, 17 mars 1940, p. 2

"Les femmes et les hommes", Petit Dauphinois, 24 mars 1940, p. 1

"Les voyages", Petit Dauphinois, 18 avril 1940

"La concision, vertu française", Nouvelles littéraires, 4 mai 1940

"La Norvège en France", Petit Dauphinois, 5 mai 1940, p. 1

"Mitos e Imperios", La Nacion, 2 juin 1940, p. 2

"Vrai socialisme français", Le Fait, 7 déc. 1940

"Ils n'ont rien oublié ni rien appris", Je suis partout, 23 juin 1941, p. 8

"Athènes et l'Attique," par Emmanuel Boudot-Lamotte," Les arts primitifs français," par Léon Gischia et Lucien Mazenod, N.R.F., févr. 1942, pp. 247-249

"France, Angleterre, Allemagne", Deutschland-Frankreich, Vierteljahresschrift des Deutschen Instituts, Paris, 1943, fascicule 3

"Notes sur la Suisse", N.R.F., mars 1943, pp. 376-384

"Le siècle des maréchaux", Révolution nationale, 18 déc. 1943, pp. 1, 4

"L'Europe aux extra-Européens", Révolution nationale, 15 janv. 1944, p. 1

"Confidences", Révolution nationale, 29 janv. 1944, p. 1

"L'Ecrasement des Latins", Révolution nationale, 12 févr. 1944, p. 1

"Ephémérides", Révolution nationale, 19 févr. 1944, pp. 1, 4

"L'U.R.S.S. et les Anglo-Américains", Révolution nationale, 4 mars 1944, p. 1, 2

"Perspectives socialistes", Révolution nationale, 11 mars 1944, pp. 1, 2

"En marge, I", Révolution nationale, 25 mars 1944, p. 1

"En Afrique", Révolution nationale, 8 avril 1944, p. 1

"Pauvre Europe", Révolution nationale, 19 avril 1944, p. 1

"La trahison en Afrique du Nord vue par un Américain, I et II", Révolution nationale, 22 et 29 avril 1944, pp. 4 et 4

"Thèses", Révolution nationale, 6 mai 1944, pp. 1, 2

"La nuit du 4 août", Révolution nationale, 21 mai 1944, p. 1

"Socialisme à l'épreuve", Révolution nationale, 3 juin 1944, p. 1

"Testament de Pierre le Grand", Révolution nationale, 10 juin 1944, pp. 1, 2

"Propos parmi les ruines", Révolution nationale, 25 juin 1944, pp. 1, 2

"En marge, II", Révolution nationale, 15 juill. 1944, pp. 1, 2

"Lettre à un ami gaulliste", Révolution nationale, 12 août 1944, p. 1

"Notes sur l'Allemagne" (déc. 1944), Défense de l'Occident, févr. 1958, pp. 136-143

"Bilan fasciste" (juill. 1944), 84 déc. 1950

"Cherbourg, port américain", Rivarol, 22 mars 1951

"Mémoires inédits", Nouvelles littéraires, 16 et 23 janv. 1964, pp. 1, 7 et 7

"Cinq lettres inédites", Le Magazine littéraire, déc. 1978, pp. 35-36

F. OUVRAGES CONSACRES A DRIEU LA ROCHELLE

ANDREU, Pierre, Drieu témoin et visionnaire, Grasset, 1952

ANDREU, Pierre et GROVER, Frédéric, Drieu la Rochelle, Hachette, 1979

DELAGRANGE, Gérard, Le Cas Pierre Drieu la Rochelle, Imprimerie du Palais, 1969

DESANTI, Dominique, Drieu la Rochelle ou le séducteur mystifié, Flammarion, 1978

DESNOYERS, Jean, Etudes médico-psychologique sur Pierre Drieu la Rochelle, Foulon et Cie, 1965

DU BOIS, Pierre, Drieu la Rochelle, Lausanne, Cahiers d'histoire contemporaine, 1978

GROVER, Frédéric, Drieu la Rochelle, Gallimard, 1962, remanié et réédité, 1979

GROVER, Frédéric, Drieu la Rochelle and the Fiction of Testimony, Berkeley, et Los Angeles, University of California Press, 1958

GRUNENBAUM, Alain, Pierre Drieu la Rochelle : évolution politique et itinéraire journalistique de "Littérature" à "Emancipation nationale" (1919-1939). Mémoire de D.E.S. de Sciences Politiques

HANOTELLE, Jean-Marie, Drieu et la déchéance du héros, Hachette, 1980

HINES, Thomas Moore, "L'Homme à cheval" de Drieu la Rochelle. L'Anatomie d'un roman de transition, Columbia, S.C., French Literature Publications, 1970

LANSARD, Jean, La Création littéraire chez Drieu la Rochelle à travers son oeuvre théâtrale, Thèse de doctorat d'Etat, Paris IV, 1979

LEAL, Robert Barry, Drieu la Rochelle : Decadence in Love, St. Lucia, Australie, University of Queensland Press, 1973

LEAL, Robert Barry, Drieu la Rochelle, New York, Twayne 1980

MABIRE, Jean, Drieu parmi nous, La Table Ronde, 1963

MACLEOD , Alexander, La Pensée politique de Pierre Drieu la Rochelle, éditions Cujas, 1966 (publication des annales de la Faculté de Droit et Sciences économiques, Aix-en-Provence)

PERUSAT, Jean Marie, Drieu la Rochelle ou le goût du [illegible] tendu, Francfort, Peter Lang, 1977

PFEIL, Alfred, Die französische Kriegsgeneration und der Faschismus : Pierre Drieu la Rochelle als politischer Schriftsteller, Munich, Verlag Uni-Druck, 1971

PLAZY, Gilles, Le thème de la décadence dans l'oeuvre de Pierre Drieu la Rochelle, thèse de doctorat, Paris, 1964

POMPILI, Bruno, Pierre Drieu la Rochelle : Progetto e delusione, Ravenna, Edizioni A. Longo, 1969

REBOUSSIN, Marcel, Drieu la Rochelle et le mirage de la politique, Nizet, 1980

SOUCY, Robert, Fascist Intellectual : Drieu la Rochelle, Berkeley, Los Angeles, Londres, University of California Press, 1979

VANDROMME, Pol, Pierre Drieu la Rochelle, édition universitaires, 1958 (traduit en italien, Bologna, Borla, 1965)

VEIT, Pierre, Drieu la Rochelle ou le désespoir politique, thèse de doctorat, Paris, 1957

ZIMMERMANN, M. Die Literatur des französischen Faschismus; Untersuchungen zum Werk Pierre Drieu la Rochelle, 1917-1922, Freiburger Schriften zum romanischen Philologie, 37, 1979

G. NUMEROS SPECIAUX CONSACRES A PIERRE DRIEU LA ROCHELLE

Numéro spécial de La Parisienne, oct. 1955, Textes de Pierre Andreu, Jean Bernier, Jacques Chardonne, Lucien Combelle, Maurice Martin du Gard, Paul Morand, Michel Mourre, François Nourissier, Willy de Spens.

Numéro spécial de Défense de l'Occident, fév.-mars 1958. Textes de J.-M. Aimot, Pierre Andreu, Emmanuel Berl, Jean Bernier, J.-P. Bonafous, P. Fieschi, Klêber Haedens, M. Jouhandeau, François Mauriac, Robert Poulet, Paul Sérant, Willy de Spens, Bernard Vorge.

Numéro spécial du Magazine littéraire, déc. 1978. Textes de Frédéric Grover, Julien Hervier, Pierre Andreu, Dominique Desanti, H.-F. Rey, Jean-Marie Rouart.

Numéro 42 des Cahier de l'Herne, 1982. Textes de Julien Hervier, Alain Clerval, Paul Renard, Jean Lansard, Marc Dambre, Guy-Félix Duportail, Pol Vandromme, Alain Grunevald, Pierre Andreu, Ph. de Saint Robert, Charlotte Wardi, Jacques Baron, Dominique Desanti, Tarmo Kunnas, Douglas Gallagher, Frédéric Grover, Michel Morth, Jean-Marie Rouart, Olivier Germain-Thomas, Robert Barry Leal. Sous la direction de Marc Alvarez

H. CHOIX D'OUVRAGES CONTENANT DES DEVELOPPEMENTS SUR DRIEU LA ROCHELLE

ALBERES, R.-M., Portrait de notre héros, Le Portulan, 1945

ANDREU, Pierre, Le Rouge et le blanc, La Table Ronde, 1977

ARLAND. Marcel, Essai et nouveaux essai critiques, Gallimard, 1952

ARLAND, Marcel, La Grâce d'écrire, Gallimard, 1955

BERL, Emmanuel, Présences des morts, Gallimard, 1956

BOISDEFERE, Pierre de, Les Ecrivains de la nuit ou la littérature change de signe, Plon, 1973

BOND, D.M.J., The Idea of decadence in the works of Drieu la Rochelle, Malraux and Montherlant, Diagnosis andattempts at remedy, thèse de l'Université de Londres 1971-1972 (non publiée).

BONNEVILLE, Georges, Prophètes et témoins de l'Europe, Leyde, Sythoff, 1961

BOUDOT, Pierre, Nietzsche et l'au-delà de la liberté. Nietzsche et les écrivains français de 1930 à 1960, Aubier-Montaigne, 1970

BRASILLACH, Robert, Portraits, Plon, 1935

BRASILLACH, Robert, Les quatres jeudis; images d'avant-guerre, Les sept couleurs, 1951, édition Balzac, 1944

CADWALLADER, Barrice, Crisis of the European Mind. A Study of André Malraux and Drieu la Rochelle, Cardiff, University of Wales Press, 1981

CARRE, Jean-Marie, Les Ecrivains français et le mirage allemand, Boivin, 1947

CATALOGNE, Gérard de, Les Compagnons du spirituel : Mauriac... Drieu la Rochelle, Montréal, édition de l'arbre, 1945

DALE, Jonathan, The First World War in fiction, Londres, Macmillan, 1976

ETIEMBLE, René, Hygiène des lettres, II : Littérature dégagée, 1942-1953, Gallimard, 1955

FABRE-LUCE, Alfred, Vingt-cinq années de liberté, tome II : L'Epreuve 1939-1946, Julliard, 1964

FIELD, Frank, Three French writers and the Great War, Studies in the rise of communism and fascism, Cambridge, Cambridge U.P., 1975

FLOWER, John E., Writers and politics in modern France 1909-1961, Londres, Hodder + Stoughton, 1977

FRANK, Bernard, La Panoplie littéraire, Julliard, 1958

GROVER, Frédéric, Six entretiens avec André Malraux sur des écrivains de son temps (1959-1975), Gallimard, 1978

HAMILTON, Alastair, The Appeal of fascism, Londres, Anthony Blond, 1971 (traduction française : L'Illusion fasciste, Gallimard, 1976)

HERVIER, Julien, Deux individus contre l'histoire : Pierre Drieu la Rochelle, Ernst Jünger, Klincksieck, 1978

KUNNAS, Tarmo, Drieu la Rochelle, Céline, Brasillach et la tentation fasciste, Les sept couleurs, 1972

MAURIAC, François et Blanche, Jacques-Emile, Correspondance 1916-1942, Grasset, 1976

MONESTIER, Martin, Le Suicide, éditions Jean-Claude Simoën, 1976

MONFERIER, Jacques, Le Suicide, Paris + Montréal, Bordas, 1970

NIZAN, Paul, Pour une nouvelle culture, Grasset, 1971

OCAMP, Victoria, Lawrence de Arabia y otros ensayos, Madrid, Aguilar, 1951

PAULHAN, Jean, De la paille et du grain, Gallimard, 1948

PICON, Gaëtan, Malraux par lui-même, Le Seuil, 1953

PLUMYENE, J. et LASIERRA, R., Les Fascisme français 1923-1963, Le Seuil, 1963

POULET, Robert, Partis pris, Paris et Bruxelles, Les Ecrits 1943

RENS, Jean-Guy, et al., Les écrivains et la guerre d'Espagne, Dossier H, dirigé par Marc Hanrez, Panthéon Press France, 1975

RIEUNEAU, Maurice, Guerre et révolution dans le roman français de 1919 à 1939, Klincksieck, 1974

RIGAUT, Jacques, Ecrits, Gallimard, 1970

SATRE, Jean-Paul, Situations II, Gallimard, 1948

SENART, Philippe, Chemins critiques d'Abellio à Sartre, Plon, 1965

SERANT, Paul, Le romantisme fasciste, Fasquelle, 1959

SERANT, Paul, Les Vaincus de la Libération, Laffont, 1964

STERN, Eva, I., D.H. Lawrence and Pierre Drieu la Rochelle : a cry against decadence, thèse de l'Université d'Indiana, 1973, University Microfilms International, 1979

WARDI, Charlotte, Le Juif dans le roman français (1933-1948), Nizet, 1973

WINEGARTEN, Renée, Writers and revolution, New York, New Viewpoints, 1974

ZIMMERMANN, M., Die Literatur des französischen Fascismus, Munich, Wilhelm Fink Verlag, 1979

I. CHOIX D'ARTICLES SUR DRIEU LA ROCHELLE

AGEL, H., "Le Feu follet, est-il un classique de demain?" Etudes, no. 319, 1963, pp. 365-371

ANDREU, Pierre, "Drieu la Rochelle écrit sa dernière oeuvre", N.R.F., janv. 1966, pp. 90-96

ANDREU, Pierre, "Literature and politics; Drieu an anglophile collaborator", The European, déc. 1956, pp. 217-222

ANON, "Dandy's farewell", Times literary supplement, 21 sept. 1973, p. 1074

ANON., "Drieu la Rochelle et notre temps", L'Observateur littéraire, 2 janv. 1957

ANON., (Sartre), "Drieu la Rochelle ou la haine de soi", Les Lettres françaises, avril 1943, pp. 3-4

ANON., "Drieu la Rochelle, ou la tragédie manquée", Revue générale belge, oct. 1950, pp. 882-889

ANON., "La Gazette littéraire", Magazine littéraire, janv. 1967, pp. 15-18

ANON., "Mauriac et Drieu", Ecrits de Paris, août 1949, pp. 78-85

ANON., "A propos de Mauriac et Drieu", Ecrits de Paris, janv. 1950, pp. 123-124

ARLAND, Marcel, "Drôle de voyage par Drieu la Rochelle", N.R.F., juin 1933, pp. 980-983

ARLAND, Marcel, "Etat civil par Pierre Drieu la Rochelle", N.R.F., avril 1922, pp. 491-495

ARLAND, Marcel, "Gilles par Drieu la Rochelle", N.R.F., mars 1940, pp. 403-406

ARLAND, Marcel, "A literary letter from Paris", New York Times Book Review, 1er janvier, 1956, p. 18

ARLAND, Marcel, Sur un nouveau mal du siècle", N.R.F., févr. 1924, pp. 149-158

AUDIBERTI, "A propos de L'Homme à cheval", N.R.F., juin 1943, pp. 744-757

BEAU DE LOMENIE, E., "La Réhabilitation de Drieu la Rochelle", Combat, 24 avril 1958

BENDA, Julien, "Sccialisme fasciste par Drieu la Rochelle", N.R.F., janv. 1935, pp. 295-296

BERGERON, Régis, "Drieu et la pas nouvelle N.R.F.", La nouvelle critique, sept.-oct. 1953, pp. 175-177

BEUCLER, André, "De Maupassant à Drieu la Rochelle", Revue des Deux Mondes, oct. 1964, pp. 351-359

BIDOU, Henry, "Le Mouvement littéraire", La Revue de Paris, 15 févr. 1940, pp. 693.699

BILLY, André, "Drieu la Rochelle, candidat au suicide ... et lauréat", Le Figaro, 23 août 1961

BLEND, Charles, "Les Chiens de paille. Le Feu follet, Histoires déplaisantes", French Review, 38 (1964), pp. 279-281

BLOT, Jean, "Dirk Raspe ou la tentation de la mort", Preuves, nov. 1966, pp. 73-76

BOISDEFERE, Pierre de, "Le Souvenir de Drieu la Rochelle", Revue des Deux Mondes, 15 janv. 1961, pp. 284-294

BONNAFE, Lucien; BORIS, Mireille; AUCUY, Jean-Marc, "Le suicide est-il une solution?", La Nouvelle critique, déc. 1963, pp. 142-150

BONY, A. M., "Drieu la Rochelle. Le Sang et l'encre", Modern Language Review, juill. 1965, pp. 379-385

BOULANGER, Michel, "Drieu la Rochelle", Esprit, juill.-août 1966, pp. 148-150

BRISSAUD, André, "Une vie ratée mais une mort réussie", La Table Ronde, oct. 1952, pp. 141-145

CASTILLON DU PERRON, Marguerite, "Le Feu follet", La Table Ronde, déc. 1963, pp. 121-122

CHAUMEIX, André "Les nouveaux enfants du siècle : Drieu la Rochelle, L'Homme couvert de femmes", Revue des Deux Mondes, déc. 1926, pp. 693-704

CREMIEUX, Benjamin, "Fond de cantine", N.R.F., déc. 1920, pp. 948-951

CREMIEUX, Benjamin, "La Suite dans les idées, Le jeune Européen, Les derniers jours, par Pierre Drieu la Rochelle", N.R.F., nov. 1927, pp. 671-676

DEDET, Christian, "Pour le procès de Drieu", La Table Ronde, nov. 1963, pp. 107-108

DEDET, Christian, "La Tentation de Drieu la Rochelle", Revue des Deux Mondes, mai-juin 1967, pp. 47-51

DEGUY, Michel, "Récit secret", N.R.F., oct. 1961, pp. 722-725

DOMINIQUE, Pierre, "Le 6 février 1934 Pierre Drieu la Rochelle voulait déjà mêler la Marseillaise et l'Internationale", Rivarol, 22 mars 1951, p. 1

DUPEYRON, G., "Le Feu Follet", Europe, janv.-févr. 1964, pp. 318-321

DURAS, Marguerite, "Drieu la Rochelle et notre temps" (Table Ronde), Nouvel observateur, 2 janv. 1958, pp. 15-17

DUVIGNAUD, Jean, "L'Homme rongé", N.R.F., mai 1964, pp. 882-888

ELSEN, Claude, "Le Feu follet, ou Drieu la Rochelle revient", Ecrits de Paris, déc. 1963, pp 118-122

ELSEN, Claude, "Il y a 25 ans ... Pourquoi Drieu s'est-il suicidé?", Les Nouvelles littéraires, 12 mars 1970, p. 3

ELSEN, Claude, "Pierre Drieu la Rochelle... celui qui ne croyait plus", Carrefour, 12 mars 1958, pp. 7-9

ESTANG, Luc, "Les Chiens de paille de Pierre Drieu la Rochelle", Le Figaro littéraire, 13 févr. 1964, p. 5

ETIEMBLE, René, "Politique de Drieu ou la suite dans une idée", Les Temps modernes, oct.-nov. 1952, pp. 802-810

F., J.-Cl., Les Fascismes français, par Michel Savani; "Le Fascisme à travers la pensée politique de Robert Brasillach et Drieu la Rochelle, par Pierre Joannon", Les Cahiers des amis de Robert Brasillach, 6 févr. 1968, pp. 88-91

FABRE-LUCE, Alfred, "Le Tombeau de Drieu", Ecrits de Paris, déc. 1952, pp. 23-31

FERNANDEZ, Ramon, "Blèche par Drieu la Rochelle", N.R.F., déc. 1928, pp. 867-869

FERNANDEZ, Ramon, "Une femme à sa fenêtre par Drieu la Rochelle", N.R.F., mai 1930, pp. 767-769

FERNANDEZ, Ramon, "Est-ce une trahison?", N.R.F., mai 1937, pp. 769-773

FERNANDEZ, Ramon, "L'Homme couvert de femmes par Drieu la Rochelle", N.R.F., mars 1926, pp. 356-357

FERNANDEZ, Ramon, "Plainte contre inconnu, par Drieu la Rochelle", N.R.F., nov. 1925, pp. 104-106

FRANCK, Jacques, "Drieu la Rochelle parmi nous", Revue générale belge, nov. 1963, pp. 121-126

GALEY, Matthieu, "Drieu, ou l'importance d'être constant", Arts, 29 janv. 1964, 4 févr. 1964

GALLAGHER, M. Douglas, "Drieu et Constant : une parenté", Revue d'histoire littéraire de la France, juill.-août 1973, pp. 666-675

GIRARD, René, "F. Grover : Drieu la Rochelle", Modern Language Notes, mai 1964, pp. 333-336

GRAF, Ivan, "Le Feu follet, un livre, un film", Revue de Belles-lettres, mai 1964, pp. 29-30

GRENIER, Jean, "Une conversation avec Drieu la Rochelle", N.R.F., déc. 1953, pp. 387-390

GROSSEL, Hans, "Pierre Drieu la Rochelle, ein vertraümter Bourgeois", Akzente, août 1974, pp. 315-328

GROVER, Frédéric, "Célima et Drieu la Rochelle", Les Cahiers de l'Herne, janv. 1963, pp. 302-305

GROVER, Frédéric, "Le dernier roman de Drieu la Rochelle", Critique, mai 1966, pp. 426-437

GROVER, Frédéric, "Malraux et Drieu la Rochelle", La Revue des lettres modernes (Cahiers André Malraux, I) nos 304-309 (1972), pp. 61-93

HANREZ, Marc, "Le dernier Drieu", The French Review, hiver 1970, pp. 144-157

HELL, Henri, "Mémoires d'un suicidé étrange", Le Nouvel Observateur, mars 1966, pp. 23, 29

JOANNON, Pierre, "Le Fascisme à travers Brasillach et Drieu la Rochelle, " Défense de l'Occident, avril-mai 1967, pp. 54-77

JOSA, S.-C., "Le Feu follet", Esprit, janv. 1964, pp. 84-86

JOURET, Jacques, "Quand Van Gogh inspirait Drieu la Rochelle", Revue des langues vivantes, 39e année, no. 2 (1973), pp. 100-111

LACHOWSKI, Jean, "Actualité de Drieu", Synthèses, avril-mai 1966, pp. 45-53

LACOUTURE, Jean, "André Malraux et Drieu la Rochelle", Le Monde, 2 août 1973, p. 10

LAFLY, Georges, "Drieu la Rochelle", Ecrits de Paris, mars 1975, pp. 82-90

LEAL, Robert Barry, "Drieu la Rochelle and Malraux", Australian Journal of French Studies, mai-août 1973, pp. 175-190

LEAL, Robert Barry, "L'Idée de décadence chez Drieu la Rochelle", Revue des langues vivantes, 40e année (1974), pp. 325-340

LECONTE, Marcel, "Récit secret et rêverie bourgeoise", Synthèses, sept. 1961, pp. 534-536

LEFEVRE, Frédéric, "Drieu la Rochelle et l'éternel retour", Accent grave, juin 1963, pp. 55-67

LEFEVRE, Frédéric, "Une heure avec Drieu la Rochelle, poète, essayiste, romancier", Les Nouvelles littéraires, 2 janv. 1926, 15 mars 1930

MABIRE, Jean, "Drieu la Rochelle et l'éternel retour", Accent grave, juin 1963, pp. 55-67

MABIRE, Jean, "Réflexions sur un Coutançais méconnu : Pierre Drieu la Rochelle", Revue de la Manche, juill. 1961, pp. 210-246, août 1961, pp. 293-332

MABIRE, Jean, "Si Drieu était mort à trente-six ans", Accent grave, févr. 1964, pp. 74-86

MARTIN DU GARD, Maurice, "Drieu la Rochelle", Ecrits de Paris, déc. 1950, pp. 65-81

MARTIN DU GARD, Maurice, "Drieu et ses suicides", Ecrits de Paris, déc. 1951, pp. 56-70

MARTIN DU GARD, Maurice, "Journal littéraire", La Parisienne, mai 1953, pp. 606-616, juin 1953 pp. 904-909, août 1953, pp. 1058-1071; oct. 1953, pp. 1390-1399

MARTIN DU GARD, Maurice, "Pages de Journal", Ecrits de Paris, avril 1952, pp. 61-71

MARTIN DU GARD, Maurice, "Les trois suicides de Drieu", La Revue des Deux Mondes, août 1969, pp. 239-251

MATHIEU, Ossian, "Drieu la Rochelle amoureux d'Europe", Ecrits de Paris, mars 1957, pp. 15-23

MAURIAC, François, "Drieu", La Table Ronde, juin 1949, pp. 912-917

MONNIER, Jean-Claude, "Drieu la Rochelle, ou le scandale d'être homme", Défense de l'Occident, juill.-août 1962, pp. 61-6

MORAND, Jacqueline, "Drieu la Rochelle ou le don de l'inquiétude", Revue politique et parlementaire, sept. 1965, pp. 54-65

NADEAU, Maurice, "Ah! comme Drieu a bien fait de claquer la porte sur lui!", L'Express, 19 sept. 1963, p. 35

NADEAU, Maurice, "Un nouveau Drieu", La Quinzaine littéraire, 1er avril, 1966, pp. 5-6

NOURISSIER, François, "L'Héritage de Drieu la Rochelle", Réforme, 10 juill. 1955

NOURISSIER, François, "Maintenant il va falloir expliquer Drieu", Gazette de Lausanne, oct. 1964, p.17

NOURISSIER, François, "Le Retour de Drieu", Vogue, nov. 1963

PAULHAN, Jean, "Brève apologie pour Drieu", Le nouveau commerce, printemps-été 1968, pp. 113-117

PAULHAN, Jean, "Lettres à Paul Eluard, à Pierre Drieu la Rochelle (...)", N.R.F., oct. 1976, pp. 113-124

PELLEGRIN, René, "En relisant Drieu ... Une femme à sa fenêtre", Ecrits de Paris, juill.-août 1977, pp. 92-95

PETIT, Henri, "Le seul crime de Drieu la Rochelle", Les Nouvelles littéraires, 2 avril 1964

POULET, Robert, "Esquisse pour un portrait de Pierre Drieu la Rochelle", Ecrits de Paris, févr. 1974, pp. 89-93

RENS, Jean-Guy, "Drieu la Rochelle ou la fatalité du suicide", Défense de l'Occident, mars 1970, pp. 43-51, mai 1970, pp. 26-36; déc. 1970, pp. 32-45

RENS, Jean-Guy, "Interférences : Drieu la Rochelle - Malraux", La Revue de Belles-lettres, 93, no. 3 (1968), pp. 44-51

RINALDI, Angelo, "Drieu les mains vides", L'Express, 8-14 mars 1976, pp. 64-66

RINALDI, Angelo, "Portrait de Drieu la Rochelle en jeune homme éternel", L'Express, 14 juill. 1979, pp. 36-38

SENART, Philippe, "Drieu et la mort", La Table Ronde, oct. 1961, pp. 105-108

SERANT, Paul, "Le plus présent des écrivains contemporains, Drieu", Carrefour, 14 déc. 1963, p. 17

SOUCY, Robert, "Romanticism and realism in the fascism of Drieu la Rochelle", Journal of the history of ideas, janv.- mars 1970, pp. 69-90

SOUCY, Robert, "Drieu la Rochelle and modernist anti-modernism in French fascism", MLN, mai 1980, pp. 922-937

SULEIMAN, Susan, "Ideological dissent from works of fiction : towards a rhetoric of the roman à thèse", Neophilologus, avril 1976, pp. 162-177

THIEBAUT, Marcel, "Drieu la Rochelle", Revue de Paris, août 1952, pp. 148-158

TOUVENEL, Bruno, "Drieu la Rochelle : un itinéraire fasciste", Défense de l'Occident, mars-avril 1975, pp. 24-40

VANDAL, Jean, "Beloukia, par Drieu la Rochelle", N.R.F., sept. 1936, pp. 543-544

VAN DEN BREMT, Etienne, "L'Unité intérieure de Drieu la Rochelle", Revue des langues vivantes, 33e année (1967), pp. 252-266

VANDROMME, Pol, "A propos des Histoires déplaisantes de Pierre Drieu la Rochelle", Le Journal de Mons et du Borinage (Mons), 28 oct. 1963

WARDI, Charlotte, "Décadence et rationalisme dans Gilles de Drieu la Rochelle", Travaux de littérature et de linguistique publiés par le Centre de philologie et de littérature romanes de l'Université de Strasbourg, 15, no. 2 (1977), pp. 262-274

J. CHOIX D'OUVRAGES CONSACRES AU FASCISME

BESANCON, Alain, Les Origines intellectuelles du Léninisme, Calmann Lévy, 1979.

DAVID, Claude, Hitler et le nazisme, P U F, Que sais-je No 624.

GRIPARI, Pierre, Dieu in Diable, Dieu et autres contes de menterie, La Table Ronde, 1965, cf Note 7, p 45.

GROSCLAUDE, Pierre, Alfred Rosenberg et le mythe du XXe siècle, Sorlot, 1938.

GUICHONNET, Paul, Mussolini et le fascisme, P U F, Que sais-je No 1225.

HITLER, Adolf, Mon combat, N E L , 1934.

JANOV, The Russian New Right, Bekerley, 1978.

JOUVENEL, Bertrand de, Après la défaite, Plon, 1941.

MOSSE, Claude, Intervista sul Nazismo, Lazerta, 1978.

PASCAL, Pierre, Histoire de la Russie des Origines à 1917, P U F, Que sais-je, No 248.

PLONCARD D'ASSAC, Jacques, Doctrine des nationalismes, Ed de Chiré, 1978.

POLIAKOV, Léon, Histoire de l'antisémitisme, Calmann-Lévy, 1955, 1961, 1981, Poche-Pluriel, 1981.

ROSENTHAL, Julius, Introduction à : Hitler. Pictures of the Life of the Führer, Peeble Press, New York, 1978.

VAN DEN BRUCK, Möller, Le troisième Reich, Sorlot, 1981.

X. CHOIX D'ARTICLES CONSACRES AU FASCISME

CONRAD, Philippe, "Une histoire de l'armée rouge", in Eléments No 39, pp 39-40.

FERRA, Enzo, "Le fascisme entre tradition et progrès" in Totalité, No [illegible] pp 23-43.

HOULLEFORT, Eric, "Trois regards sur le fascisme comme phénomène européen", in Totalité, No 5, pp 35-53.

KARLINSKY, Basil, "Une religion pour les athées", in Le Monde, 3-01-82.

LIKHATCHEV, Dimitri, "Les racines" in Etudes Soviétiques, Novembre 1982.

MAYER, Jean-François, "Réflexions d'un lecteur sur le national bolchevisme", in Totalité, No 4, pp 58.60.

Author Gallez P
Name of thesis Le probleme du fascisme dans loeuvre litteraire de drieu la Rochelle 1983

PUBLISHER:
University of the Witwatersrand, Johannesburg
©2013

LEGAL NOTICES:

Copyright Notice: All materials on the University of the Witwatersrand, Johannesburg Library website are protected by South African copyright law and may not be distributed, transmitted, displayed, or otherwise published in any format, without the prior written permission of the copyright owner.

Disclaimer and Terms of Use: Provided that you maintain all copyright and other notices contained therein, you may download material (one machine readable copy and one print copy per page) for your personal and/or educational non-commercial use only.

The University of the Witwatersrand, Johannesburg, is not responsible for any errors or omissions and excludes any and all liability for any errors in or omissions from the information on the Library website.